

Sabine
Lubliner-Mattatia



L'É
COLE

La Recherche
à L'École des
Arts Joailliers

RÉPERTOIRE
DES BIJOUTIERS
DE THÉÂTRE ET
D'IMITATION
À PARIS
AU XIX^e SIÈCLE

Introduction

Au XIX^e siècle, comme à l'époque de Molière, l'achat des bijoux de scène incombe en grande partie aux artistes, qui se les procurent chez les bijoutiers d'imitation, tant chez ceux qui se revendiquent comme fournisseurs des théâtres que chez les autres. Les maisons parisiennes assurent l'essentiel de la production. Ce répertoire regroupe donc l'ensemble des professionnels qui concourent, à Paris, au XIX^e siècle, à la réalisation des bijoux portés par les artistes de la scène.

Ce répertoire s'attache à montrer le panorama le plus large possible des spécialités de bijouterie portées sur scène : strass, fausses perles, fausses pierres (tant l'imitation des diamants que des pierres de couleur, tout particulièrement les émeraudes, le corail, les turquoises et la malachite), faux camées, émaux, bijouterie en doré, en doublé, en argent, en acier, etc. Sont exclues les spécialités spécifiques à l'ornement du costume textile, tels que paillons et paillettes, ou passementerie dorée, mais certaines spécialités sont communes avec les bijoux : ainsi, les bijoutiers en acier¹ et les fabricants de fausses perles développent à la fois des gammes pour bijouterie et des gammes pour broderie sur textile. Le costume de scène de Sarah Bernhardt, dans son interprétation du rôle de la Reine dans *Ruy Blas*, en 1872, offre un exemple éclatant de ce double usage des perles fausses, les unes rebrodées sur la robe, et les autres enfilées en collier, ou montées en boucles d'oreilles et sur la couronne. L'association entre les perles fausses et les ornements de théâtre paraît si étroite, que les deux spécialités partagent la même vitrine à l'Exposition universelle de Paris en 1867². En parallèle, l'importance du strass et des diamants d'imitation ne cesse de croître, durant tout le siècle, dans la bijouterie de théâtre, tandis que l'emploi de faux corail et de faux camées régresse face à celui de fausses turquoises,

de fausses émeraudes, ainsi que face à un usage accru des émaux. En 1896, l'Exposition du théâtre et de la musique, qui se tient à Paris, au Palais de l'industrie, consacre le rayonnement de la fabrication parisienne de bijouterie et de joaillerie de théâtre, en réunissant pas moins de trente-cinq bijoutiers et joailliers parisiens. Ces exposants représentent toute la diversité des techniques, des styles et des matériaux utilisés sur scène, et ne se restreignent pas aux quelques maisons spécialisées dans les fournitures pour théâtre. Les exposants proviennent de toutes les branches de la bijouterie et de la joaillerie d'imitation, de l'écaille à l'acier, en passant par le strass et l'émail, rejoints par deux orfèvres-bijoutiers-joailliers généralistes, les maisons Froment-Meurice et Sandoz, qui travaillent principalement en fin, mais qui peuvent, si besoin, remplacer les pierres véritables d'une parure par des pierres d'imitation.

L'adjectif «faux» désigne couramment les pierres et perles d'imitation, tandis que l'adjectif «fin» désigne les pierres et perles véritables. L'expression «bijouterie et joaillerie en fin» est plus usitée au XIX^e siècle que l'expression «bijouterie et joaillerie véritable». On trouve également l'expression «imitant le fin» pour désigner la joaillerie et la bijouterie d'imitation. Les expressions «en faux» et «en fin» s'opposent ainsi.

Les bijoutiers parisiens d'imitation se concentrent dans le Marais et l'actuel 3^e arrondissement, et à un moindre degré, dans le 10^e arrondissement, entre la porte Saint-Denis et le canal Saint-Martin, particulièrement autour du boulevard de Magenta et de la rue René-Boulanger. Deux importantes manufactures sont plus excentrées : celle de strass et de fausses pierres de Paul Bourguignon, située, dès le début des années 1820, place de la Nation, et celle de fausses perles de Topart, installée

Visuel de couverture:

Plaque d'ordre en étoile, décoration de théâtre portée par Hortense Schneider dans le rôle-titre de *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, bijoutier Joseph Hirsch, Paris, 1867.
Laiton argenté, strass blanc. H. 8,5 cm; L. 10 cm.
Compiègne, musée national du palais de Compiègne, inv. C.69.029. Claudette Joannis
© Réunion des musées nationaux.
Photo © RMN / René-Gabriel Ojéda.

à Charonne en 1856. Les boutiques privilégient les secteurs des grands boulevards, vers l'Opéra et les théâtres, ainsi que les rues plus proches de la Comédie-Française et du Palais-Royal, notamment la rue Saint-Honoré et la rue Vivienne. Les espaces commerciaux dévolus à la haute joaillerie et à la bijouterie de grand luxe, telle la rue de la Paix ou le Palais-Royal, abritent aussi au XIX^e siècle un nombre important de bijoutiers d'imitation et de joailliers en strass. Toutefois, la province compte elle aussi des ateliers et des usines, concourant à la production française de bijouterie d'imitation, dont Henri Vever estime le chiffre d'affaires à environ six millions et demi de francs or, en 1847. Ce qui correspond au dixième du chiffre d'affaires total de la joaillerie et de la bijouterie réunies, dont le montant s'élève, selon lui, à plus de soixante millions à la même date³.

«L'importance commerciale de l'industrie de la bijouterie d'imitation est illustrée, dans *Les Misérables*, par la fortune accumulée par Jean Valjean, comme fabricant de bijoux en faux jais. Victor Hugo décrit avec précision les techniques inventées par Jean Valjean pour obtenir un matériau imitant le jais anglais. Il explique comment ce dernier construit son succès industriel sur deux innovations: le remplacement de la résine par de la gomme laque et la simplification de la fabrication des bracelets. Il montre même Jean Valjean participer à l'Exposition des produits de l'industrie de 1819, y recevoir un rapport élogieux du jury et la décoration de la Légion d'honneur⁴.»

Il n'existe pas de pur bijoutier de théâtre. Les maisons spécialisées dans la bijouterie de théâtre, telle la maison Granger ou la maison Hirsch, conjuguent toujours deux spécialités, selon deux combinaisons possibles: la bijouterie et l'armurerie de théâtre, ou la bijouterie de théâtre et l'orfèvrerie d'église. La bijouterie d'église partage en effet les mêmes techniques de bijouterie en doré et en pierres imitées que la bijouterie de théâtre.

Et toutes deux produisent le même type de pièces spectaculaires, telles des bagues volumineuses, des coffrets et des reliquaires, ainsi que des couronnes destinées aux statues de la Vierge ou aux actrices tenant des rôles de reine. Quant à l'armurerie de théâtre, elle relève des arts du métal depuis le succès d'Édouard Granger, en 1835, avec ses armes et armures en métal léger offrant un meilleur rapport qualité-prix que les objets en carton des accessoiristes de théâtre. L'Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin prend acte de l'apparition de ces fournisseurs de théâtre bivalents, et crée, en 1858, la rubrique «armures et accessoires de théâtres», représentative de la combinaison la plus courante, celle des bijoux et des armes et armures de théâtre. Le cas exceptionnel d'un fabricant spécialisé dans la papeterie métallique et la bijouterie de théâtre, Lebeau, a même été relevé. Seul l'annuaire *Paris-Bijoux* comporte, de façon fugace, une rubrique «bijouterie pour théâtre», qui apparaît, par exemple, en 1904 et en 1911.

En revanche, la bijouterie de théâtre forme bien une catégorie spécifique de la bijouterie d'imitation et constitue un art à part entière:

«**Lorsqu'elle reproduit des bijoux historiques de costumes de théâtre, des parures de style où le cachet des époques est savamment conservé, la joaillerie d'imitation touche à l'art, par les effets qu'elle sait ménager et, avec une construction simplifiée, elle obtient les plus étonnants effets⁵.**»

Concernant les différentes techniques d'imitation de l'or, tel le plaqué, le doublé, le doré et les différents alliages possibles, nous renvoyons à l'ouvrage de Jacqueline Viruega, *La Bijouterie parisienne 1860-1914. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*⁶. Cet ouvrage expose également les procédés de fabrication des perles fausses, formées initialement de boules de verres soufflées, remplies d'un mélange de cire, d'essences et d'écailles d'ablette⁷.

Le produit de remplissage fait l'objet de perfectionnements incessants pour retrouver le poids, la dureté, l'irisation et la translucidité des perles fines. Les critiques s'accordent sur la *perfection* de l'imitation, sauf dans les deux domaines de la masse et de la solidité. Les perles fausses sont plus légères et plus fragiles. La perfection reste donc relative. Une lecture attentive des rapports des Expositions montre que si les jurys prononcent des jugements flatteurs sur la *perfection* de l'imitation atteinte par les perles fausses, ils prennent en réalité soin d'évacuer la question de leur masse et de leur fragilité. Les jurys se plaisent à adopter le thème, devenu un poncif au XIX^e siècle, de *l'impossibilité de différencier les perles fausses des vraies*, mais ils spécifient discrètement que cette *impossibilité* se limite à l'examen visuel et non à l'examen manuel. En effet, la différence de masse se reconnaît au toucher et révèle l'imitation. Les jurys versent ainsi des louanges qui ne sont excessives que si on les lit de façon partielle. Par exemple, en 1839, un rapport de jury d'exposition écrit au sujet des perles fausses du fabricant Constant-Valès qu'il est «impossible, à la simple vue, de les distinguer des véritables perles⁸». Les rapports comportent presque toujours ce genre de restriction «à la simple vue», et surtout à la vue à distance. Une autre restriction consiste à différencier les joailliers professionnels des amateurs, comme, par exemple, dans un rapport de 1868: «Les perles fausses sont arrivées à un état dangereux d'imitation; il n'y a plus de distinction possible pour l'amateur, même intelligent, entre ces rangs de perles fines et de perles fausses, mêlées ensemble par les fabricants français⁹.»

L'enthousiasme des critiques et des rapporteurs français tient aussi à la supériorité du savoir-faire des fabricants parisiens sur leurs concurrents étrangers, dans un domaine de fabrication qui reste particulièrement ardu: «le plus grand écueil réside dans cette teinte irisée de la surface de la perle fine

qu'il est bien difficile d'obtenir artificiellement. Ou les petits ballons en verre que l'on enduit intérieurement d'une peinture faite d'écailles brillantes de poisson seront trop épais et ils feront une couche vitreuse à la surface de la perle qui trahira son origine, ou, s'ils sont trop minces, ils ne résisteront pas aux préparations successives que doit subir la perle pour être remplie d'une cire qui lui donnera sa consistance et un peu de lourdeur. Il y a dans cette fabrication une pratique, un tour de main où la fabrique parisienne a dépassé toutes ses rivales¹⁰.»

Ce savoir-faire parisien s'accompagne de la concentration, à Paris, des fabricants de perles fausses, portés par la croissance de leurs débouchés, dans la mode et la bijouterie de théâtre. L'Annuaire du commerce Firmin Didot de 1840, sans doute incomplet, ne recense pas moins de quarante-sept fabricants de perles fausses à Paris.

La fabrication de la perle fausse connaît en 1889 un perfectionnement important, qui remédie aux deux défauts de la masse et de la fragilité. Le verre qui constitue l'enveloppe de l'ancienne perle fausse est remplacé par «une pâte fondue et solide, qui n'a plus la fragilité du globe de verre, et la surface est ensuite recouverte d'une couche nacréée [...] et d'un vernis qui la protège. Si la première [est] quelquefois trop brillante, celle-ci manque de transparence. Elle offre cependant des avantages que n'a pas sa rivale, elle peut supporter l'immersion dans l'eau bouillante, et, pour son emploi dans la bijouterie, ce n'est pas sans intérêt. [...] Elle donne une imitation dont le poids est assez semblable à celui de la perle, elle le dépasse même¹¹.»

En ce qui concerne le strass et les pierreries d'imitation, une incertitude pèse parfois sur la nature exacte de l'activité des fabricants. En effet, les sources peuvent employer les dénominations de «fabricant de strass» ou de «lapidaire en strass» dans un sens général, sans préciser quelles étapes

de la fabrication sont réellement mises en œuvre. Ainsi, un fabricant peut se limiter à la fabrication et à la coloration du verre dans ses fourneaux. À l'étape suivante, la matière brute est livrée à un lapidaire, qui la transforme selon plusieurs procédés de taille ou de moulage. En 1819, le comité des arts chimiques de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale souligne la diversité des procédés de la taille des pierres d'imitation: «les uns taillent à pleine masse, les autres la divisent par fragments, qu'ils ramollissent au feu avant de les tailler. La taille et le poli de l'un sont infiniment supérieurs à ceux de l'autre¹².» L'étape suivante incombe au joaillier d'imitation, qui choisit et emploie les pierres taillées. Enfin, la dernière étape est celle du marchand, qui n'est pas toujours fabricant. Certains artisans peuvent prendre en charge une ou deux de ces étapes, ou, comme Paul Bourguignon, les réunir toutes, et maîtriser la totalité de la chaîne de fabrication. Nous avons conservé le terme de *lapidaire*, employé couramment à l'époque, bien qu'il soit impropre et désigne en réalité des techniques de verrerie et de cristallerie.

Peu d'actes de société sont enregistrés pour les établissements de bijouterie du XIX^e siècle, en dehors de quelques maisons importantes.

M^{me} Agathe Sanjuan, conservatrice-archiviste de la bibliothèque-musée de la Comédie-Française, a apporté une aide précieuse à ce répertoire, grâce aux noms de fournisseurs en bijoux de scène qu'elle a découverts dans les archives de la Comédie-Française.

Le prénom en italique correspond au prénom d'usage.

1 Jacqueline Viruega souligne l'importance de la bijouterie d'acier au XIX^e siècle et son lien avec le théâtre: «À la mode sous le Directoire puis sous la Restauration, elle [la bijouterie d'acier] fait alors figure de production de qualité. Sous le Second Empire, elle représente une grande production à bon marché à l'avenir durable. [...] L'acier fournit également l'industrie prospère des perles facettées destinées aux broderies et aux costumes de scène. Leurs fabricants obtiennent toutes les couleurs et tous les dégradés de ton, au moyen d'oxydations diverses.» VIRUEGA, Jacqueline, *La Bijouterie parisienne 1860-1914. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 16-17.

2 Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Dossiers d'admission et d'installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie.

3 VEVEY, Henri, *La Bijouterie française au XIX^e siècle*, Paris, H. Floury, 1906, t. I, p. 362.

4 HUGO, Victor, *Les Misérables*. Première partie «Fantine». Livre cinquième «La Descente». Chapitres «Histoire d'un progrès dans les verroteries noires» et «Madeleine».

5 *Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies. Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du jury international* [...]. Rapport de Marret sur la classe 37, joaillerie et bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1891, p. 28.

6 Paris, L'Harmattan, 2004. Voir le chapitre «La bijouterie fausse», p.14-17 et le glossaire technique à la fin de l'ouvrage.

7 *Ibidem*, p. 15 et notes 13 et 14 p. 44.

8 *Exposition des produits de l'industrie française en 1839. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 53-54.

9 *Exposition universelle de 1867 à Paris. Rapports du jury international* [...]. Rapport de Fossin et de Beaugrand sur la joaillerie et la bijouterie, Paris, Impr. administrative de Paul Dupont, 1868, t. IV, classe 36, p. 426.

10 *Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies. Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du jury international* [...]. Rapport de Marret sur la classe 37, joaillerie et bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1891, p. 35.

11 *Ibidem*.

12 Rapport de Cadet de Gassicourt «sur le prix proposé pour la fabrication du strass et des pierres précieuses artificielles», le 20 septembre 1819, dans *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, 18^e année, n° 183, septembre 1819, p. 290.

AUDY (Étienne-*Louis*)

puis Veuve AUDY
Fabricant de perles d’imitation

Étienne-Louis Audy (1833-1873)¹³, succède en 1855 à Ch. Hallberg, dont il reprend l'établissement situé 40 rue de Montmorency¹⁴. En 1867, à l’Exposition universelle de Paris, il présente ses imitations de perles fines, dans la classe 36, celle de la bijouterie et de la joaillerie. Ses perles fausses sont présentées en colliers, en boutons et en pendants d’oreilles, et certaines sous forme de poire pour boucles d’oreilles¹⁵. L. Audy expose deux autres spécialités: les «perles teintées pour la Turquie» et les «perles imitation pour les Indes¹⁶». Un portrait photographique de ce fabricant, réalisé à l’occasion de l’Exposition de 1867, montre un jeune homme élégant, portant une longue moustache et un bouc à l’impériale¹⁷. L. Audy décède pendant que se déroule, à Vienne, l’Exposition universelle où sa production est présentée¹⁸. Sa veuve, Clémence-Athénaïs Morlet, reprend la direction de l’établissement, et participe à l’Exposition universelle de Philadelphie en 1876¹⁹, où elle remporte une médaille pour la «grande perfection de ses imitations de perles²⁰». Elle expose une dernière fois à l’Exposition universelle de Paris de 1878, dans la classe 39, de la joaillerie-bijouterie, et obtient une mention honorable²¹.

BARON (Delphine)

Costumière, armurière et bijoutière de théâtre

Delphine Baron succède en 1857 à la maison Moreau, dont elle reprend la spécialité de costumes historiques et de fantaisie pour bals, théâtres, garde-robes d’artistes et «cavalcades historiques». Elle est tout d’abord installée à la même adresse que son prédécesseur, 7 rue des Filles-Saint-Thomas, puis, en 1870, 112 rue de Richelieu et 21 boulevard Montmartre. Elle élargit ensuite son activité aux bijoux de théâtre. Elle figure en effet, à partir de 1878, dans la rubrique «armures et accessoires de théâtre» de l’Annuaire-almanach du commerce, où elle annonce sa spécialité d’armes et de bijoux historiques. En parallèle, elle continue à apparaître dans la rubrique «costumiers» où elle figure depuis 1857²². En 1886, elle déménage 6 boulevard des Italiens, où elle propose toujours des armes et des bijoux pour théâtre, en sus de ses costumes²³, mais elle cesse son activité en 1887²⁴.

BARTHÉLEMY (Jean)

Bijoutier, orfèvre en plaqué, et joaillier d’imitation

Jean Barthélemy, spécialisé dans le strass et les pierres fausses, s’installe en 1823 au Palais-Royal, au n° 111 puis, en 1825, 112 galerie de Valois. Il ne doit pas être confondu avec le joaillier *Barthelemy le jeune*, installé au Palais-Royal dès 1817, 116 galerie de Pierre. Jean Barthélemy développe trois spécialités: il perfectionne la fabrication des pierres d’imitation, il élabore «une nouvelle composition d’or» avec laquelle il fabrique des bijoux, et il réalise de l’orfèvrerie en plaqué d’argent²⁵. Il participe aux Expositions des produits de l’industrie de 1823, 1827, 1834 et 1839, et obtient chaque fois une médaille de bronze. Le jury de l’exposition de 1834 signale que Barthélemy «n’emploie que des matières françaises» pour la confection de ses «pierres précieuses factices²⁶», et celui de 1839 juge que «ses parures de strass sont admirables par la beauté, la pureté, la taille et le vif éclat des pierres²⁷.» En 1839, Barthélemy déménage 38 rue de Rivoli, adresse à laquelle il exerce toujours en 1841²⁸.

 13 Née à Paris, le 13 mai 1833 et décédée le 30 juin 1873, à son domicile, 40 rue de Montmorency. Arch. Paris V3E/N 57, acte de naissance de l'état civil reconstitué, et Arch. Paris V4E 2714, acte de décès, mairie du 3^e arrondissement.

14 Annuaire général du commerce Didot frères, 1856, rubrique «perles».

 15 Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n° 35, Audy, L.

 16 Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Dossiers d'admission et d'installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie.

 17 Arch. nat. F¹² 11869, pl 16, n° 181. Album de portraits photographiques d'exposants de 1867.

 18 Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels, Commissariat général, Paris-Vienne, 2^e éd., 1873. Groupe VII, Section A, objets d'or et d'argent, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie, n° 1415, Audy.

19 United States Centennial Commission. International Exhibition 1876 Official catalogue, Philadelphia, published for the Centennial Catalogue Company by John R. Nayle, 1876, t. I, n° 346, Audy, Mrs.

20 «Commeded for the exhibition of imitation pearls of great perfection». United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880.

21 Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39,joaillerie et bijouterie.

22 Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin.

23 Encart publicitaire dans Le Costume au théâtre et à la ville. Revue de la mise en scène, n° 1, 15 décembre 1886. Et Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin de 1887. Les informations des Annuaire datent toujours de l'automne de l'année civile précédente.

24 Delphine Baron apparaît pour la dernière fois dans l'Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin de 1887.

25 Rubriques «joailliers» et «strass» des Almanachs du commerce.

26 Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposés en 1834. Rapport de Charles Dupin, Paris, Impr. royale, 1836, t. III, p. 160.

27 Exposition des produits de l'industrie française en 1839. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 57.

28 Nouvelle adresse signalée dans le Rapport de 1839 et Almanach-Bottin du commerce, 1842, rubrique «strass».

BELANGER

Bijoutier ou doreur au service de la Comédie-Française

Les archives comptables de la Comédie-Française conservent une facture d’un *Belanger*, datée de juin 1813, d’un montant de 3 francs pour le «nettoyage d’un diadème du petit roi dans *Athalie*²⁹». Cet intervenant, qui ne figure dans aucun des Almanachs du premier quart du XIX^e siècle, n’a pu être identifié.

BENDER (Louis-Alphonse-Eugène)

Bijoutier d’imitation

Louis-Alphonse-Eugène Bender, installé 16 rue des Petites-Écuries, obtient une médaille d’argent à l’Exposition des produits de l’industrie de 1849, pour l’excellence de sa «bijouterie diamantoïde et cuivre doré dans le genre de Paris»: «M. Bender est incontestablement un de ceux qui ont le mieux imité le fini de la belle bijouterie d’or et de diamant³⁰». Il déménage 67 rue Notre-Dame-de-Nazareth, au milieu des années 1850, et développe de nouvelles spécialités: les bijoux ornés de grenats, les bijoux en galvanoplastie, les articles damasquinés «genre russe», ainsi que la finition «vieil argent», nuance d’oxydation de l’argenture très en vogue sous le Second Empire³¹. Il reçoit des médailles d’argent à l’Exposition universelle de Londres en 1862 et à celle de Paris en 1867. À l’Exposition universelle de Paris de 1878, il présente des broches, des médaillons, des boutons de manchettes, des chaînes, des châtelaines³². Le jury lui décerne un rappel de médaille d’argent³³. En 1880, il exerce toujours à la même adresse, mais déménage 9 rue Saint-Gilles en 1889 ou 1890, et cesse son activité en 1892 ou 1893³⁴.

BESSON (Auguste)

Bijoutier en fin et d’imitation, et bijoutier de théâtre

Auguste Besson s’installe en 1862 comme bijoutier en aluminium, 3 rue de Montmorency. Il élargit son activité à la bijouterie en doré, aux imitations de diamants, et à la bijouterie en or et argent. En 1889, à l’Exposition universelle, il obtient une médaille d’argent, et déclare pour adresse le 70 rue de Turbigo³⁵, tout en continuant à annoncer en parallèle, dans les annuaires du commerce, son adresse du 3 rue de Montmorency. En 1896, il expose des bijoux dorés, pour le théâtre, à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, mais ne déclare plus que son adresse de la rue de Montmorency³⁶. Il remporte une médaille d’or à l’Exposition universelle de 1900 à Paris³⁷, puis il déménage, en 1904, 245 rue Saint-Martin. Il fait preuve d’une grande longévité puisqu’il est toujours en activité en 1927³⁸.

 29 Archives comptables de la Comédie-Française, 3 AC 553. Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

30 Rapport du jury central sur les produits de l'agriculture et de l'industrie exposés en 1849. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 467. Bender, qui n'apparaît pas dans l'Almanach du commerce Firmin Didot de 1840, ni dans l'Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, semble s'être installé peu avant cette Exposition de 1849.

31 Almanach-annuaire du commerce Didot-Bottin de 1860, rubrique «bijoutiers en doré».

 32 Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission de Bender dans la classe 39, joaillerie et bijouterie.

33 Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39,joaillerie et bijouterie.

34 Annuaire-almanachs du commerce Didot-Bottin, rubrique «bijoutiers en doré».

35 Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37.

36 Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 221.

37 Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, Exposition universelle de 1900 à Paris: Liste des récompenses, classe 95, Paris, Impr. nationale, 1901.

38 Annuaire-almanachs du commerce Didot-Bottin, rubriques «bijoutiers en doré», «bijoutiers en or», «bijoutiers en argent», de 1863 à 1928.

BIÉLI (Eugène)

Émailleur, ciseleur et graveur sur métaux, spécialisé en bijouterie de théâtre

Eugène Biéli s’installe, en 1886, 35 rue Coquillère, puis déménage, en 1889, 30 rue Croix-des-Petits-Champs. Il cisèle, grave, émaille et fabrique des «bijoux d’art»³⁹. Il expose ce qu’il appelle de la «bijouterie artistique», en or et argent, à l’Exposition universelle de Paris en 1889⁴⁰, puis il présente des bijoux en or et en argent pour le théâtre, à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, en 1896⁴¹. Son adresse devient, en 1897, 25 rue Croix-des-Petits-Champs, puis il s’installe, en 1908, 40 rue de Richelieu. Il cesse son activité peu avant 1914.

LA BIJOUTERIE DU SPECTACLE

Actuelle collection privée de bijoux de scène et de cinéma, disponibles à la location

Cette collection possède un site internet consultable à l’adresse suivante:

<https://bijouterieduspectacle.blogspot.com>

Maxime Jourdan, le directeur de la *Bijouterie du spectacle*, rappelle la genèse de cette association culturelle, créée en 2005 pour assurer le sauvetage des bijoux de scène de l’Odéon, «rachetés aux descendants de l’un de ses régisseurs». Il précise que le but de cette association est «de sauver, de restaurer, de conserver et d’étudier l’histoire de ces fragiles accessoires que sont les bijoux de théâtre». Et il explique comment la collection s’est accrue depuis 2005: «à la faveur de nombreux achats auprès de particuliers, de sociétés de production, de costumiers (Pontet, Christophe, Peignon, etc.), complétés par l’acquisition d’une partie du ”trésor” de la SFP (Société française de production) et, en dernier lieu, de la société Regifilm⁴²».

BISHOP

Lapidaire spécialisé en camées et intailles d’imitation

Bishop, installé 58 rue de la Verrerie en 1846, pratique l’imitation «de pierres fines gravées en relief et en creux, dites Nicolo»⁴³. Les camées sont, à cette époque, très appréciés par les tragédiennes pour leurs bijoux de scène antiquisants.

³⁹ *Annuaire-almanachs du commerce* Didot-Bottin, rubriques «ciseleurs sur métaux» et «graveurs sur métaux», de 1887 à 1914.

⁴⁰ *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel*, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37.

⁴¹ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris. Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 221.

⁴² JOURDAN, Maxime, «Une collection privée de bijoux de scène et de cinéma», dans Pinasa, Delphine (dir.), *Artisans de la scène. La Fabrique du costume*, CNCS, Somogy, 2017, p. 36.

⁴³ *Almanach Azur de la fabrique de Paris*, 1846, rubriques «lapidaires» et «marchands de perles, pierres de couleur et coques fines».

BLUZE (A.-N. de)

Diamantaire et joaillier d’imitation et de théâtre

Fabricant de diamants d’imitation selon une «formule perfectionnée», de Bluze exploite dès 1896 trois magasins à Paris: 9 boulevard des Italiens, 35 boulevard des Capucines et 92 boulevard de Sébastopol. Son succès commercial est dû à la qualité de sa joaillerie, sur or ou argent, avec les diamants d’imitation de sa fabrication. L’année d’après, il ajoute l’adresse du 38 boulevard des Italiens, et ouvre, en 1899, un cinquième magasin à Paris, 1 rue du Faubourg-Saint-Honoré. En 1901, la maison de Bluze totalise treize succursales en France. En 1903, son siège se situe 38 boulevard des Italiens, et elle possède quatre succursales à Paris: 9 et 15 boulevard des Italiens, 24 rue de la Paix et 92 boulevard de Sébastopol. En 1904, A.-N. de Bluze est élevé au grade d’officier d’Académie, puis il réduit sa surface commerciale parisienne à deux succursales: l’une 92 boulevard de Sébastopol et l’autre 39 boulevard Saint-Martin. Dans l’entre-deux-guerres, de Bluze n’exploite plus à Paris que son magasin du 38 boulevard des Italiens⁴⁴.

Dès ses débuts dans les années 1890, de Bluze concourt à la joaillerie de théâtre, notamment avec sa reconstitution du collier pour la pièce de théâtre *Le Collier de la reine*. Dans sa communication commerciale, il souligne sa capacité à se plier à toute «bizarrerie théâtrale» en matière de bijoux de scène. Il se targue de posséder la clientèle de «toutes les célébrités de la rampe», grâce au perfectionnement de ses faux diamants et à la qualité de ses montures, qu’il déclare proche de celle de la joaillerie véritable. De Bluze affirme enfin qu’il a «plus que tout autre, contribué, sur les scènes de France et de l’étranger, à l’art de la parure théâtrale⁴⁵».

BOCQUILLON (A.)

voir également **MARION-BOURGUIGNON**
Bijoutier et joaillier d’imitation

Se déclarant successeur de la maison Bourguignon, A. Bocquillon poursuit dans les années 1860, après Marion-Bourguignon, l’exploitation de la fabrique de strass et de pierre d’imitation créée par Paul Bourguignon, place du Trône⁴⁶. Dans la continuité de son prédécesseur, il fabrique et commercialise, sous le nom de *Bourguignon*, de la bijouterie et de la joaillerie d’imitation, des perles d’imitation ainsi que de la bijouterie en or. Il remporte une médaille d’argent à l’Exposition universelle de Paris en 1867⁴⁷. A. Bocquillon transforme la communication commerciale de la maison qui, du temps de Marion-Bourguignon, insistait sur sa légitimité de successeur de Paul Bourguignon. A. Bocquillon choisit de mettre en valeur l’ancienneté de la maison dont il fait remonter la fondation à 1806. Et, toujours dans le but de réagir à la concurrence des autres prétendants à la succession de Bourguignon, il insiste sur la continuité de l’exploitation de la fabrique de la place du Trône⁴⁸. En 1870, il déplace son magasin du 7 boulevard des Capucines, au n° 11 du même boulevard, près de la place de l’Opéra⁴⁹. Il apparaît jusqu’en 1875 dans les annuaires du commerce. À partir de 1876, le nom de Bocquillon disparaît, et seul le nom de *Bourguignon* figure pour l’établissement du 11 boulevard des Capucines. Si Bocquillon s’est retiré, l’identité de son successeur n’est en revanche pas indiquée. La nouvelle direction adjoint, dès 1876, au magasin du 11 boulevard des Capucines, un magasin mitoyen 4 place de l’Opéra. À l’Exposition universelle de Paris de 1878, la maison *Bourguignon* obtient un rappel de la médaille d’argent obtenue par Bocquillon en 1867⁵⁰. La demande adressée au comité d’admission de la classe 39 par cette nouvelle direction est signée *Bourguignon*⁵¹. Par la suite, en 1880, des ateliers sont installés 67 rue de Provence⁵². En 1894, un nouveau successeur, Charles Clerc⁵³, prend la direction de la maison Bourguignon et du magasin 4 place de l’Opéra, où est installée de nos jours la bijouterie Maty.

⁴⁴ *Annuaire-almanachs du commerce de 1897 à 1928*. Le diamantaire de Bluze figure pour la première fois dans l’Annuaire-almanach du commerce de 1897, c’est-à-dire avec des informations datant de 1896.

⁴⁵ La pièce de théâtre *Le Collier de la Reine*, de Pierre Decourcelle, est créée en 1895 au théâtre de la Porte-Saint-Martin. *Almanach de la Rampe: actrices parisiennes*, 1901, non paginé.

⁴⁶ Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie. La place du Trône porte le nom actuel de place de la Nation.

⁴⁷ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue officiel des exposants récompensés par le jury international*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1868]. Classe 36, joaillerie et bijouterie.

⁴⁸ Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie.

⁴⁹ *Annuaire-almanach du commerce*, 1870, rubriques «joailliers», «perles», «strass» et «bijoutiers en or».

⁵⁰ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

⁵¹ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission classe 39, bijouterie. Demande d’admission de «Bourguignon, fabricant, 11 boulevard des Capucines. Perles et bijoux imités». Une étiquette commerciale de la maison Bourguignon est collée sur la feuille de demande.

⁵² *Annuaire-almanach 1880*, dans lequel Bourguignon figure aux rubriques «bijouterie imitation» et «bijouterie en or».

⁵³ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 557.

BON (Louis-Adolphe)

Chimiste en verre, lapidaire et joaillier d’imitation

Le chimiste et joaillier Louis-Adolphe Bon, tout d’abord associé au joaillier d’imitation Marion-Bourguignon, fonde en 1835, son propre établissement, spécialisé dans la fabrication de strass et de pierres précieuses d’imitation. Ses ateliers sont installés 4 rue Vaucanson⁵⁴. Il remporte une médaille d’argent à l’Exposition des produits de l’industrie de 1839. Le rapport de cette exposition souligne l’importance des exportations réalisées par Bon, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, aux Indes, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud⁵⁵. Face à la demande, Bon élargit ses ateliers et dispose, en 1844, de trois adresses prestigieuses pour ses magasins de vente: 2 rue de Castiglione, 19 rue de la Paix et 49 passage des Panoramas. Le jury de l’exposition de 1844 lui décerne un rappel de médaille d’argent et le désigne, devant Marion-Bourguignon, comme le «premier joaillier en imitation de brillants et de pierres précieuses⁵⁶». L’une des particularités de sa réussite tient à une meilleure imitation de la masse des pierres⁵⁷.

À la même époque, Bon crée, en association avec Pirlot, un deuxième établissement, situé à la même adresse, 4 rue Vaucanson, mais plus particulièrement dédié à l’imitation des pierres de couleur. La fabrique de «strass adamantoide» de Bon et Pirlot expose en 1844 des faux saphirs, émeraudes, rubis, topazes, et grenats, dont le jury juge la qualité d’imitation «digne des plus belles pierres fines orientales». Le jury souligne le grand volume de production de cette fabrique ainsi que ses succès à l’exportation, illustrés par une commande de 500 kg de fausses émeraudes. Le jury décerne à Bon et Pirlot une médaille d’argent, en plus du rappel de médaille d’argent obtenu par Bon seul⁵⁸.

Par la suite, Bon cède son établissement à Savary et Mosbach, qui participent, sous leur nom, à l’Exposition des produits de l’industrie de 1849. Mais, loin d’avoir pris sa retraite, Bon poursuit des travaux de recherche en chimie du verre, pour découvrir de nouveaux procédés de vitrification permettant d’améliorer l’imitation des pierres précieuses. Il possède un laboratoire 27 rue Chevert, près de son domicile situé au 28 rue Chevert. En 1867, il souhaite participer à l’Exposition universelle de Paris et soumet sa demande au comité d’admission de la classe 36, bijouterie, joaillerie. Il propose d’exposer des spécimens de ses nouvelles imitations ainsi qu’un modèle de four de fusion à creuset fixe de son invention. Il fait remarquer au comité d’admission que les médailles obtenues par ses successeurs ont été décernées en grande partie sur la base de ses inventions. Mais il finit par renoncer à exposer, et retire sa demande⁵⁹.

BONDEVILLE fils

Armurier ou bijoutier de théâtre

Bondeville fils, 77 rue du Faubourg-Saint-Martin, figure à la rubrique «armures et accessoires de théâtres» lorsque celle-ci apparaît pour la première fois, en 1858, dans l’Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin. Sa spécialité précise n’a pu être identifiée et Bondeville fils disparaît des Annuaires après 1860⁶⁰.

^[1] Bon figure dès 1840 dans l’Annuaire du commerce de Firmin Didot, à la rubrique «joailliers fabricants».

^[2] Exposition des produits de l’industrie française en 1839. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 56.

^[3] Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 191.

^[4] Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «lapidaires».

^[5] Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 192.

^[6] Arch. nat. F12 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie.

^[7] Bondeville fils n’est signalé dans aucun des différents annuaires ou almanachs avant 1858. Il ne figure que durant trois années, de 1858 à 1860, dans l’Annuaire-almanach du commerce, et uniquement dans la rubrique «armures et accessoires de théâtres».

BOURCIER (Charles)

voir TAINTURIER & BOURCIER

Bijoutier d’imitation et de théâtre

BOURGUIGNON (Jean-Baptiste-Paul)

Bijoutier et joaillier d’imitation,

fabricant de pierres et de perles d’imitation,

fournisseur de la Comédie-Française et des artistes de la scène

Paul Bourguignon (1784/1785 – 1833) apparaît dans les almanachs du commerce en 1821, comme fabricant de strass, 1 et 8 rue de la Paix⁶¹. Il exploite son brevet d’invention pour le «perfectionnement des pierres adamantoides» et l’imitation de la chrysoprase. Son magasin de gros se situe 8 rue de la Paix, et son magasin de détail au n° 1 de la même rue⁶². Il installe une fonderie de cristal, pour la fabrication du strass et des pierres d’imitation, 5 place du Trône (actuelle place de la Nation), et il participe, comme joaillier lapidaire, à l’Exposition des produits de l’industrie de 1819⁶³. En 1825, son papier à en-tête porte la mention suivante: «Bourguignon, joaillier bijoutier, seul breveté du roi pour les imitations de diamants, rue de la Paix n° 1». Il présente à la Comédie-Fançaise, le 25 mai 1825, une facture d’un montant de 18 francs pour «une chaîne en bronze doré vif et mat» fournie pour la nouvelle pièce de Pierre-Antoine Lebrun, *Le Cid d’Andalousie*⁶⁴. En 1826, il annonce avoir découvert un procédé d’imitation des perles fines, et ajoute à ses adresses un magasin dans le passage de l’Opéra, qui devient la boutique emblématique de son lien avec les artistes de la scène⁶⁵. Il est, en effet, pour les actrices, danseuses et cantatrices, le fournisseur de bijoux en faux diamants le plus célèbre⁶⁶. Au fil des années, il élargit son magasin de vente du passage de l’Opéra, où il dispose de quatre emplacements en 1834: les nos 13, 19, 20 et 21 du passage de l’Opéra, dans la galerie de l’Horloge⁶⁷. Il obtient des récompenses aux Expositions des produits de l’industrie: une mention honorable en 1823, puis une médaille de bronze en 1827. Il décède à l’âge de 48 ans, le 26 juin 1833⁶⁸, et son gendre, Louis-Antoine Marion, poursuit l’exploitation de l’établissement, qui devient Marion-Bourguignon.

BOURGUIGNON fils

Bijoutier et joaillier d’imitation

Paul Bourguignon laisse, à sa mort prématurée, à l’âge de quarante-huit ans, en 1833, un établissement si important que quatre bijoutiers de son entourage entrent en concurrence pour capter sa notoriété. Tout d’abord, *Bourguignon neveu*, qui s’est installé dès avant le décès de son oncle. Puis Marion-Bourguignon, le gendre et successeur officiel, qui reprend la fonderie, les ateliers et les magasins, ensuite, un ancien associé ou employé, Julien, et enfin, un fils. *Ce Bourguignon fils*, installé 106 rue de la Paix, ne se manifeste qu’à l’Exposition des produits de l’industrie de 1844, où Marion-Bourguignon remporte d’ailleurs une médaille d’argent. Le jury précise que *Bourguignon fils* vient de s’établir et «s’annonce pour soutenir la réputation de son père». Il lui décerne une mention honorable pour la beauté de ses bouquets, parures, bracelets et couronnes en imitation de pierres fines, et pour la perfection de leur monture⁶⁹.

^[1] Almanach du commerce de 1822.

^[2] Almanach du commerce de 1825, rubrique «strass».

^[3] VEVER, Henri, La Bijouterie française au XIXe siècle, Paris, H. Floury, 1906, t. I, p. 341, note 2. Vever précise que Bourguignon fait «le vrai et l’imitation».

^[4] Archives comptables de la Comédie-Française, 3 AC 609. Factures d’accessoires. Information aimablement transmise par Mme Agathe Sanjuan.

^[5] Almanach du commerce de 1827, rubrique «strass».

^[6] Houssaye, Arsène, La Comédienne, Paris, E. Dentu, 1884, p. 32.

^[7] Almanach du commerce de 1835.

^[8] Arch. Paris 5Mil 1248, acte de décès de l’état civil reconstitué. Décès de Jean-Baptiste-Paul Bourguignon, bijoutier, le 26 juin 1833, âgé de quarante-huit ans, à son domicile, 5 place du Trône, veuf de Joséphine Guillaume. Décès déclaré par Louis-Antoine Marion, bijoutier, âgé de trente et un ans, gendre du défunt, demeurant 19-21 passage de l’Opéra, galerie de l’Horloge.

^[9] Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 191-193.

BOURGUIGNON neveu

Bijoutier et joaillier d’imitation

Le neveu de Paul Bourguignon, installé 13 rue de la Paix, en 1840, puis au n^o 1 en 1846, vend des bijoux en strass⁷⁰, et tente de capter la clientèle de son oncle en profitant de leur homonymie. Mais le successeur reconnu de Paul Bourguignon, son gendre Marion-Bourguignon, riposte et s’annonce dans les almanachs et annuaires du commerce comme le « seul successeur » de Paul Bourguignon. Le prestige de ce dernier est tel qu’un de ses anciens associés, Julien, s’installe lui aussi en captant le nom de Bourguignon.

BOUTILLIER

Bijoutier de théâtre

Selon Maxime Jourdan, cette maison constitue, au XX^e siècle, la dernière représentante de l’artisanat des bijoux de théâtre, qui disparaît, selon lui, vers 1955⁷¹. Remi Verlet indique que la maison Boutillier, installée 19 rue Meslay, est dirigée en 1938 par M^{me} Boutillier, née Caillet⁷². Cette adresse du 19 rue Meslay a été, au début du XX^e siècle, celle de la maison de bijoux de théâtre fondée par Charles Brand, fournisseur de l’Opéra (voir Brand).

BRAND (Charles)

Armurier et bijoutier de théâtre

Charles Brand fonde, en 1897⁷³, une maison de fabrication de bijoux, d’armes, d’armures et de ceinturonnerie de théâtre qui connaît très vite un grand succès. Il fournit, dès 1899, l’Opéra de Paris⁷⁴, et participe à l’Exposition universelle de Paris en 1900, dans la classe dédiée au matériel de théâtre⁷⁵. Le jury lui décerne une médaille de bronze pour l’ensemble des pièces exposées, dont des armes ciselées dans des styles différents et la reconstitution de l’armement, en cuir et métal, d’un « guerrier celtique » monté sur mannequin. Et le jury remarque tout particulièrement ses bijoux de théâtre, notamment une parure évoquant le XVI^e siècle et des bijoux de tête spectaculaires: « de grandes coiffures bijouterie, genres assyrien, égyptien, etc., toutes en pierreries à grand effet pour vaste scène » et « une tiare gothique ciselée, d’un bon travail d’orfèvrerie⁷⁶ ».

Brand est tout d’abord installé 189 rue du Temple. Il déménage, en 1899, 171 rue du Temple, puis, en 1906, 19 rue Meslay. En 1908, il ajoute à ses spécialités la reproduction et la réparation d’armures et d’accessoires anciens⁷⁷.

Charles Brand, fabricant de bijoux de théâtre, vers 1900.

⁷⁰ Almanach du commerce de 1840 et Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846.

⁷¹ Jourdan, Maxime, « Une collection privée de bijoux de scène et de cinéma », dans Pinasa, Delphine (dir.), *Artisans de la scène. La Fabrique du costume*, CNCS, Somogy, 2017, p. 36.

⁷² Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 353.

⁷³ Brand apparaît en 1898 dans l’Annuaire-almanach du commerce, à la rubrique « armures et accessoires de théâtre ». Les informations figurant dans ces Annuaires datent de l’année civile précédente. Le jury de l’Exposition de 1900 confirme la date de 1897 pour la fondation de la maison Brand, et admire que ce fabricant participe à une Exposition universelle, quatre ans à peine après avoir fondé sa maison.

⁷⁴ Annuaire-almanach du commerce 1900, rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

⁷⁵ Il s’agit de la classe 18, matériel de l’art théâtral.

⁷⁶ *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 18. Rapport de Charles Reynaud, p. 600-601.

⁷⁷ Annuaires-almanachs du commerce de 1900 à 1908, rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

BROIT (A.)

puis BROIT (G.)

Armurier de théâtre, bijoutier d’église et de théâtre

A. Broit succède en 1892 à Melchisedech, fabricant d’armures de théâtre depuis 1874. Il reprend son établissement du 11 rue Bouchardon et développe des spécialités de bijouterie: bijoux historiques et bijouterie d’église et de théâtre⁷⁸. A. Broit propose, de plus, la restauration et le montage d’armes anciennes, la ceinturonnerie et les accessoires de théâtre. Il a également breveté un modèle de cotte de mailles: « gilet secret, en acier, à l’épreuve de la balle et du poignard ». De 1897 à 1901, la maison est dirigée par G. Broit qui a pour successeur Dumouchel⁷⁹.

BRUCKER (M^{me})

Fabricante de perles d’imitation

Installée 60 rue Chapon, M^{me} Brucker dirige en 1878 une entreprise spécialisée dans la fabrication de quatre types de perles: les perles d’imitation du corail, de l’onyx et des perles fines, ainsi que les perles en émail⁸⁰.

CAPRA (J.)

Bijoutier d’imitation et de théâtre

J. Capra, installé 7 rue Phélippeaux en 1856⁸¹, dirige une maison fondée en 1849⁸². Il est spécialisé dans la bijouterie en doré, dans la bijouterie en strass pour le théâtre ainsi que dans les bijoux de « genre oriental⁸³ ». Il fabrique, en doré ou en argenté, des bagues, des épingles, des bracelets, des colliers, des peignes et des boucles d’oreilles dormeuses ou boutons. À partir de 1860, son adresse devient 153 rue du Temple⁸⁴. Il présente sa production à l’Exposition universelle de 1878, à Paris, et obtient une mention honorable⁸⁵. À partir de l’année suivante, son établissement est dirigé par J. Malécot.

CHAPUS (Veuve A.)

À la Gerbe d’or

Bijoutière en or

La bijouterie *À la Gerbe d’or* est fondée en 1797, 10 quai Pelletier. Elle se situe, à partir de 1854, 86 rue de Rivoli. En 1880, M^{me} Veuve A. Chapus est à sa tête et propose des montres, des pendules, de l’orfèvrerie, de la joaillerie, de la bijouterie et une spécialité de bijouterie pour mariages⁸⁶. En 1896, M^{me} Chapus participe à l’Exposition du théâtre et de la musique à Paris⁸⁷. Elle obtient une médaille d’argent à l’Exposition universelle de 1900 et est associée avec son fils en 1904. Ses ateliers sont situés 16 rue Saint-Martin⁸⁸.

A. Broit, fabricant de bijoux de théâtre, vers 1900.

 M^{me} Brucker, fabricant de perles d'imitation, vers 1900.

⁷⁸ Première apparition de A. Broit dans l’Annuaire-almanach du commerce de 1893, et mention de la bijouterie d’église et de théâtre dans celui de 1894, chaque fois dans la rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

⁷⁹ Annuaire-almanach du commerce de 1903, rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

⁸⁰ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission dans la classe 39, bijouterie. Sa candidature n’aboutit pas et elle ne figure pas au catalogue officiel.

⁸¹ Annuaire-almanach du commerce, 1857, rubrique « bijoutiers en doré ».

⁸² Annuaire-almanach du commerce Didot-Bottin, 1880, rubrique « bijoutiers en doré ».

⁸³ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission dans la classe 39, bijouterie.

⁸⁴ Almanach-annuaire du commerce, 1860, rubrique « bijoutiers en doré ».

⁸⁵ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

⁸⁶ Annuaire-almanach du commerce, 1880, rubrique « bijoutiers en or ».

⁸⁷ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’Industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal*, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 222.

⁸⁸ Annuaire-almanach du commerce, 1905, rubrique « bijoutiers en or ».

CHARLES (Alexandre-Gustave)

Bijoutier et joaillier d’imitation

Alexandre-Gustave Charles, successeur de Masson, dirige une maison de bijouterie et de joaillerie d’imitation, située à l’emplacement prestigieux du 1 rue de la Paix. Cette maison est spécialisée dans l’emploi « très soigné et riche » du strass, des faux diamants, des fausses perles et des fausses pierres de couleur. Le comité d’admission de l’Exposition universelle de 1878 rejette la candidature de Charles, jugeant qu’il n’exerce que comme marchand⁸⁹. Pourtant Charles indique, dans les annuaires du commerce, sa qualité de fabricant bijoutier, sans préciser s’il possède des ateliers en interne ou s’il externalise toute sa production⁹⁰.

CHARLOT

Émailleur en bijoux

En 1846, le peintre émailleur Charlot, installé l rue de Montmorency, est spécialisé dans l’imitation des camées, de la mosaïque, du corail et des turquoises, à destination des bijoux. Il est également spécialisé dans les émaux à chatons et l’émail peint sur ivoire⁹¹.

CHARTIER frères

Émailleurs en bijoux

Les frères Chartier, installés 2 place de la Rotonde-du-Temple⁹², en 1846, imitent en émail les camées, la mosaïque et la malachite, et fournissent aux bijoutiers des « rosettes peintes et façon coquille⁹³ ».

CHEVALIER (P.)

Armurier et bijoutier de théâtre

En 1903, P. Chevalier est installé 35 rue Meslay et fabrique des armes, armures, cottes de mailles, bijoux et accessoires de théâtre⁹⁴. Il développe son activité de bijouterie⁹⁵ et exerce toujours comme bijoutier de théâtre en 1927⁹⁶.

CŒUR (G.)

Bijoutier en acier et bijoutier fantaisie

En 1896, G. Cœur, installé 50 rue de Turenne, présente de la bijouterie fantaisie à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris⁹⁷.

⁸⁹ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission de la classe 39, bijouterie. Demande d’admission d’Alexandre-Gustave Charles.

⁹⁰ Almanach du commerce Didot-Bottin 1880, rubriques « bijoutiers en doré » et « strass ».

⁹¹ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique « émailleurs en bijoux ».

⁹² La place de la Rotonde-du-Temple a été en partie supprimée et en partie englobée dans l’actuelle rue de Picardie.

⁹³ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique « émailleurs en bijoux ».

⁹⁴ Annuaires-almanachs du commerce de 1904 et 1907: rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

⁹⁵ Signalé comme bijoutier en doré en 1922, par Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 530.

⁹⁶ *Annuaire Paris-Bijoux 1927*, rubrique « bijouterie pour théâtres ».

⁹⁷ Annuaire-almanach du commerce, 1897. Et *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 222.

COMBRES

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de théâtre

Combres fournit une plaque ou décoration honorifique d’« ordre monté à pierres de couleur et sa chaîne de cuivre doré, ainsi que du ruban, toile, boutons », le 29 septembre 1813, pour le voyage de la Comédie-Française à Dresde⁹⁸. Combres est peut-être un bijoutier d’imitation mais il ne figure dans aucun des almanachs du commerce de l’époque.

CONSTANT-VALÈS

Fabricant de perles d’imitation

Selon Jacqueline Viruega, la maison Constant-Valès tient la première place à Paris, jusqu’en 1914, dans l’industrie des perles fausses, qu’elle imite « à la perfection⁹⁹ ». Constant-Valès fonde sa maison de fabrication de perles d’imitation en 1827, 71 rue du Temple, et s’annonce comme le « successeur de Lelong¹⁰⁰ ». Son nom est parfois tronqué en *Valès* et la première moitié de son nom, *Constant*, confondue avec un prénom. Constant-Valès obtient des mentions honorables aux Expositions des produits de l’industrie de 1827 et de 1834, puis une médaille d’argent à celle de 1839. Le jury de 1839 estime que la composition mise au point par Constant-Valès pour l’imitation des perles fines, est celle « qui a jusqu’à ce jour le mieux réussi » et qui rend « impossible, à la simple vue, de les distinguer des véritables perles¹⁰¹ ». Cette parfaite imitation incite la clientèle riche à tricher sur le nombre de rangs de perles fines qu’elle possède, en doublant ou triplant ses colliers par des rangs de perles de chez Constant-Valès.

Constant-Valès

Constant-Valès déménage, en 1841, 161 rue Saint-Martin, et participe, en 1844, en association avec Lelong, à l’Exposition des produits de l’industrie. Le jury leur attribue une nouvelle médaille d’argent en soulignant leur succès à l’exportation, notamment pour avoir réussi à supplanter la concurrence des fabricants de Rome. Outre des progrès dans l’imitation de la masse des perles fines, de leur translucidité et de leur dureté, ce sont les progrès de Constant-Valès et de Lelong en matière d’irisation qui impressionnent le plus le jury de 1844. Ces deux fabricants ont, en effet, avec l’aide du chimiste Jean-Baptiste Dumas et du chimiste et minéralogiste Alexandre Brongniart, directeur de la Manufacture de Sèvres, amélioré la composition du produit de remplissage des perles de verre soufflé, afin de se rapprocher de l’irisation des perles d’Orient¹⁰².

Constant-Valès

Par la suite, Constant-Valès participe à toutes les grandes expositions. En 1849, il obtient un rappel de ses précédentes médailles d’argent, à l’instar de son concurrent direct, le fabricant Truchy. Le jury affirme: « Il est impossible à l’œil le plus exercé de distinguer leurs perles placées et montées avec de vraies perles, ces fabricants étant parvenus à leur donner le poids, la dureté, l’irisation orientale et la demi-transparence ou la translucidité opaline des plus belles perles. » Quant à Constant-Valès, le jury de 1849 vante son attitude sociale durant la crise de 1848: « Il occupe constamment de cinquante à soixante ouvriers, et les a soutenus dans les moments les plus critiques; mais, ce qui nous a été révélé par un de ses anciens ouvriers et que nous ne pouvons passer sous silence, c’est que, depuis longtemps, M. Valès s’est associé ses contre-mâîtres et premiers ouvriers, et que, par actes notariés, il a fait des pensions à ceux qui, trop âgés ou infirmes, ne pouvaient plus continuer les travaux de la fabrication des perles¹⁰³. »

⁹⁸ Archives comptables de la Comédie-Française, 3 AC 553. Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

⁹⁹ VIRUEGA, Jacqueline, *La Bijouterie parisienne 1860-1914. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris, L’Harmattan, 2004, p. 15.

¹⁰⁰ Almanach du commerce de Paris, 1829, rubrique « perles fausses » et date de fondation de la maison signalée dans le Rapport du jury de l’Exposition de 1844. Les frères Topart rattachent eux aussi l’origine de leur atelier de fabrication de perles fausses à Lelong (voir la notice Topart frères).

¹⁰¹ *Exposition des produits de l’industrie française en 1839. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 53-54.

¹⁰² *Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 196-197.

¹⁰³ *Rapport du jury central sur les produits de l’agriculture et de l’industrie exposés en 1849*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 468.

À l'Exposition universelle de Paris en 1855, Constant-Valès, qui a déplacé son éta-blissement au 213 rue Saint-Martin, obtient une médaille de première classe¹⁰⁴.

Aux Expositions universelles de Londres, en 1851 et en 1862, Constant-Valès rem-porte une médaille et annonce qu'il exporte 90% de sa production. Il expose de la bijouterie en métaux précieux et en imitation, en sus de sa joaillerie de perles fausses¹⁰⁵.

Constant-Valès fils prend la succession de son père dans les années 1870, après une période d'association¹⁰⁶.

Aux Expositions universelles de Paris en 1867 et en 1878, la maison Constant-Va-lès, toujours installée 213 rue Saint-Martin, remporte de nouveau des médailles d'argent pour ses imitations de perles fines¹⁰⁷. En 1867, Constant-Valès est installé dans la même vitrine que le bijoutier de théâtre Le Blanc-Granger et que Topart, son concurrent dans la fabrication des perles fausses. Cette vitrine, la n° 6 de la classe 36, est intitulée « Perles fausses et ornements de théâtre¹⁰⁸».

L'Exposition universelle de 1889 à Paris permet à la maison Constant-Valès d'ob-tenir sa première médaille d'or¹⁰⁹, plus de soixante ans après sa première partici-pation à une exposition. En 1891, la maison Constant-Valès, qui figure parfois dans les annuaires sous le nom de Valès-Constant, ouvre une succursale à Londres, 6 et 7, Old Change, Cheapside, puis, de 1897 à 1900, au 57 Great Marlborough Street¹¹⁰.

En 1897, à l'Exposition internationale de Bruxelles, la maison Constant-Valès est récompensée d'un diplôme d'honneur, et son collaborateur Albert Dauveigne reçoit une médaille d'argent¹¹¹. Enfin, elle reçoit un grand prix à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Le rapporteur de la classe de la bijouterie joaillerie, Paul Soufflot, la célèbre comme la fondatrice de l'industrie française des perles fausses, « arrivant à un résultat qui ne permet que difficilement de discerner, dans sa vitrine, les pierres fausses exposées de quelques perles fines qui s'y trouvent mélangées¹¹²».

COUDRAY

Bijoutier joaillier spécialisé en décorations honorifiques

En 1813, Coudray est un bijoutier joaillier spécialisé dans les plaques et « décorations de divers ordres ». Il est installé 17 rue du Roule¹¹³. Sa spécialité per-met aux acteurs de compléter leur costume pour les rôles de personnages décorés d'ordres de chevalerie.

DAVID (J.) et frère

Lapidaires d'imitation

J. David et son frère, installés 4 rue du Grenier-Saint-Lazare, pré-sentent leurs pierres d'imitation pour la bijouterie à l'Exposition universelle de Paris en 1878¹¹⁴ et remportent une médaille de bronze¹¹⁵. Ils sont spécialisés dans la fabrication du strass et des pierres d'imitation, tant diamants que pierres de couleur¹¹⁶. Ils participent à l'Exposition du théâtre et de la musique de 1896, à Paris, où ils ne semblent pas exposer de joaillerie mais uniquement leurs pierres¹¹⁷.

¹⁰⁴ *Exposition universelle de 1855. Rapports du jury mixte international publiés sous la direction de S.A.I. le Prince Napoléon, président de la Commission impériale*, Paris, Impr. impériale, 1856, 17^e classe. Rapport de Fossin sur la joaillerie et la bijouterie p. 918.

¹⁰⁵ *Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, Impr. impériale, 1862, n° 3215. *Exposition universelle de Londres de 1862. Documents officiels complétant les rapports du jury international*, Paris, Impr. et librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix et Cie, 1864 t. VII, p. 421.

¹⁰⁶ Annuaire-almanach du commerce, 1870, rubrique « perles ».

¹⁰⁷ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue officiel des exposants récompensés par le jury international*, Paris, E. Dentu, 2^e éd., s.d. [1868]. Classe 36, joaillerie et bijouterie. *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

¹⁰⁸ Arch. nat. F¹⁷ 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Dossiers d'installation de la classe 36. Plan de répartition des exposants par vitrine.

¹⁰⁹ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

¹¹⁰ Annuaires-almanachs du commerce de 1892 à 1901, rubrique « perles. »

¹¹¹ *Comité français des expositions à l'étranger. Rapport général sur l'Exposition internationale de Bruxelles 1897*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, 1898. Récompenses, classe 56, bijouterie, joaillerie, horlogerie, p. 199 et p. 246.

¹¹² *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie: classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95, joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 387.

¹¹³ Almanach du commerce de Paris, de La Tynna, 1813, rubrique « bijoutiers, joailliers ».

¹¹⁴ Arch. nat. F¹⁷ 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission dans la classe 39, bijouterie.

¹¹⁵ *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition univoerselle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

¹¹⁶ Annuaire-almanach du commerce, 1880, rubrique « strass ».

¹¹⁷ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition. Groupe VIII, industries du métal*, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 222.

DESCHAMPS

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de théâtre

Deschamps, « marchand joyaillier, rue Saint-Honoré », fournit en 1785, à la Comédie-Française, « un médaillon à cristaux montés et portrait pour le même médaillon », destiné à l'acteur François-René Molé, pour son rôle dans *La Comtesse de Chazelle*, pièce de M^{me} de Montesson, créée cette année-là. Des-champs demande 48 livres pour son médaillon¹¹⁸. Il correspond peut-être au joaillier-bijoutier Deschamps, 626 rue Saint-Honoré, qui propose ses modèles de médailles au Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative en 1792¹¹⁹. Il est également peut-être la même personne que le bijoutier Deschamps, qui crée pour Napoléon I^{er}, en 1809, un médaillon en or, avec miniature secrète peinte par Sauvage¹²⁰.

DOUAULT-WIELAND (Jean-Baptiste-Pierre-Laurent)

Lapidaire et joaillier d'imitation

Fabricant de strass, de camées en cristal, et d'ivoire sculpté

Douault, gendre de Wieland, est installé en 1819, sous le nom de Douault-Wieland, 19 rue Sainte-Avoye¹²¹, puis 20 rue Sainte-Avoye en 1820, et enfin 19 rue Sainte-Avoye en 1825. Il fabrique des imitations de diamants et de pierres de couleur, avec lesquelles il réalise des pièces de joaillerie.

Grâce aux recherches de Daniel Alcouffe, qui a retrouvé l'acte de mariage de Douault-Wieland, on sait que ce dernier naît vers 1786 à Langeais (Indre-et-Loire) et qu'il épouse en 1807, à Paris, Colombe Wieland, fille du joaillier et fabricant de strass Louis Wieland, installé 4 rue de la Cossonnerie et qui a exposé avec succès à l'Exposition des produits de l'industrie de 1806. Douault-Wieland succède au plus tard en 1819 à son beau-père. Daniel Alcouffe a retrouvé aux Archives nationales, dans les séries F¹² (Commerce et industrie) et O³ (Maison du roi sous la Restaura-tion) des documents permettant de préciser de nombreux points sur la carrière de Douault-Wieland: ce dernier emploie vingt à trente ouvriers au moment de l'Expo-sition des produits de l'industrie de 1823, date à laquelle sa fabrique est située près de la barrière Saint-Jacques. Il exporte vers l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Amériques et les Indes. En 1824, Douault-Wieland offre en vain de participer au décor de la cérémonie du sacre de Charles X, et rappelle qu'il a rencontré à trois reprises le roi, pour lui offrir une collection de pierres, son portrait en ivoire et un ostensor que le roi a donné à Notre-Dame-de-Paris. Douault-Wie-land décède le 23 février 1834, 36 passage Dauphine, peu avant l'ouverture de l'Ex-position des produits de l'industrie. Les travaux de Douault-Wieland pour améliorer la fabrication du strass sont couronnés de succès, et l'une de ses recettes de strass, à base de cristal de roche en poudre, de minium en poudre et de potasse pure, est encore citée dans l'édition de 1978 du *Manuel Roret du bijoutier-joaillier*, p. 248¹²².

¹¹⁸ Compte de Deschamps arrêté le 31 janvier 1787. Archives comptables de la Comédie-Française, 2 AC 16. Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

¹¹⁹ Arch. nat. F¹⁷ 1348. Papiers des Comités d'instruction publique de la Législative, dossier 6, pétitions et autres pièces adressées par les particuliers. Inventaire sur le site www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr.

¹²⁰ Arch. nat. O² 537. Garde-meuble. Correspondance générale. Ventes et achats d'objets mobiliers. Offres de vente d'objets par des particuliers et réclamations de paiement, 1809-1814. Pièces 19-20: demande de paiement de Deschamps. Inventaire sur le site www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr.

¹²¹ La rue Sainte-Avoye porte le nom actuel de rue du Temple.

¹²² *Un Âge d'or des arts décoratifs 1814-1848*, catalogue de l'exposition aux galeries nationales du Grand Palais, Paris, 1991, Paris, RMN, 1991, notice Douault-Wieland par Daniel Alcouffe, p. 520.

En 1819, la Société d’encouragement pour l’industrie nationale lui remet un prix de l 200 F, pour ses perfectionnements apportés à la fabrication du strass et des pierres fausses¹²³. Seuls deux fabricants concourent à ce prix: Lançon et Douault. Le comité des arts chimiques de cette Société examine les verres produits par les deux concurrents et constate que tous deux fabriquent un strass qui est, «au jugement des premiers lapidaires de Paris, supérieur à tout ce qui nous vient d’Allemagne et de Suisse». Mais il proclame la supériorité des procédés de Douault dont il apprécie les efforts de modernisation: Douault emploie un fourneau à porcelaine qui contraste avec le fourneau «grossièrement construit et sans cendrier» de son concurrent Lançon, et il prévoit de faire construire un nouveau fourneau de verrerie «sur un plan régulier, dans un nouveau local». De plus, les chimistes du comité approuvent la méthode rigoureuse et les recherches scientifiques effectuées par Douault qui «a trouvé les causes de plusieurs phénomènes chimiques, dont les autres fabricants n’ont pu se rendre compte». Et surtout, ils constatent que Douault réussit à imiter la topaze et le rubis, contrairement à Lançon. Ils jugent donc qu’il possède un potentiel industriel supérieur: «Non seulement M. Douault imite bien ces deux gemmes; mais il a fait faire un progrès très remarquable à la fabrication, puisqu’il a la certitude d’obtenir, du premier coup, la nuance de topaze que l’on désire; ce que, de l’aveu des premiers lapidaires de Paris, personne n’a pu faire encore, et ce que M. Lançon ignore. M. Douault est très actif; il a un crédit qui lui permet de faire des frais d’expérience et tous les moyens de perfectionner son art; sous le rapport des garanties qu’il donne pour l’avenir, on peut dire qu’il est sans concurrent¹²⁴.»

Douault-Wieland participe aux Expositions des produits de l’industrie de 1823 et de 1827, et remporte chaque fois une médaille d’argent. En 1834, toujours installé 36 passage Dauphine, et malgré son décès avant l’Exposition des produits de l’industrie, sa maison expose et présente sa joaillerie de pierres d’imitation, ainsi que des camées en verre de couleur et des médailles. Le jury lui attribue, à titre posthume, un rappel de médaille d’argent¹²⁵.

Douault-Wieland est un fabricant qui maîtrise et perfectionne des techniques complexes et diverses, en verrerie, cristallerie, joaillerie, moulage, gravure, orfèvrerie et également en ivoire. Le musée de l’Armée conserve ainsi de lui un modèle réduit en ivoire, monté en vermeil, de la voiture-pièce de canon de campagne de quatre livres du système Gribeauval, présenté à l’Exposition des produits de l’industrie de 1819¹²⁶.

Mais l’œuvre la plus célèbre de Douault-Wieland reste le tableau en mosaïque de cristaux incolores et colorés, imitant les pierres précieuses et les camées, présenté comme un vitrail monté dans un cadre de bois et soutenu par un socle en bois, à l’Exposition des produits de l’industrie de 1827. Ce tableau, à la gloire de la dynastie des Bourbons, présente les portraits des rois de Henri IV à Charles X, dans des médaillons en verre incolore imitant les camées. Il s’inspire en partie des rosaces des vitraux gothiques et de la célèbre *Coupe de Chosroès*, conservée au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, objet sassanide provenant du trésor de l’abbaye de Saint-Denis et présentant la même composition orfèvrée de camées en médaillon répartis de façon circulaire autour d’un médaillon central. Douault-Wieland espérait que le roi voudrait acquérir cette œuvre spectaculaire, véritable *pièce d’exposition*, mais seul Louis-Philippe finit par se porter acquéreur d’une pièce du même type, présentée par la maison Douault-Wieland à l’Exposition des produits de l’industrie de 1834, après la mort du fabricant¹²⁷. Le musée du Louvre a acquis, lors de la vente Christie’s du 22 octobre 2020, à New York, le tableau de 1827, celui que Charles X n’avait pas acheté¹²⁸.

^[123] Almanachs du commerce de 1820 et de 1825. Rubrique «joailliers» et «fabricants joailliers en strass».

^[124] Rapport de Cadet de Gassicourt «sur le prix proposé pour la fabrication du strass et des pierres précieuses artificielles», le 20 septembre 1819, dans *Bulletin de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale*, 18^e année, n° 183, septembre 1819, p. 289-291.

^[125] *Rapport du jury central sur les produits de l’industrie française exposés en 1834*. Rapport de Charles Dupin, Paris, Impr. royale, 1836, t. III, p. 160.

^[126] Musée de l’Armée, inv. 50311.

^[127] *Un Âge d’or des arts décoratifs 1814-1848*, catalogue de l’exposition aux galeries nationales du Grand Palais, Paris, 1991, Paris, RMN, 1991, cat. n° 98; notice par Daniel Alcouffe, p. 216-217.

^[128] Musée du Louvre, inv. OA.2020.22.1.

DUMOUCHEL

Armurier et bijoutier de théâtre

En 1902, Dumouchel succède à G. Broit à la tête de sa maison de fabrication d’armes, d’armures, de copies d’armes anciennes, de bijouterie de théâtre, ainsi que d’un modèle de «gilet secret de sûreté en acier à l’épreuve de la balle et du poignard». Dumouchel est installé 11 rue Bouchardon, à la même adresse que Broit. Dans les annuaires *Paris-Bijoux* de 1904 et de 1911, Dumouchel est le seul bijoutier qui figure dans la rubrique «bijouterie pour théâtres». Il est encore répertorié en 1920 comme bijoutier de théâtre, 11 rue Bouchardon, mais n’apparaît plus en 1927¹²⁹.

FROMAGER ou FROMAGET

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de théâtre

Le bijoutier «Fromager» vend une «rivière en pierre de strasse», le 1^{er} janvier 1824, à la Comédie-Française, pour une somme de 30 francs¹³⁰. Aucun bijoutier du nom de *Fromager* n’est identifié pour cette époque à Paris. En revanche, un bijoutier d’imitation, *Fromaget*, est installé en 1820 et 1825 au Palais-Royal, 181 galerie de bois. Il n’apparaît plus en 1830. Par la suite, une *Veuve Fromaget* exerce comme bijoutière, 229 rue Saint-Denis en 1835¹³¹.

FROMENT-MEURICE

Orfèvre-joaillier-bijoutier

La maison Froment-Meurice, 46 rue d’Anjou, participe à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, en 1896, où elle présente de l’orfèvrerie et des bijoux¹³².

GARNIER

Bijoutier fournisseur de l’Opéra

Mathias Auclair et Benoît Cailmail citent Garnier comme fournisseur de bijoux de scène pour l’Opéra de Paris, sous la Restauration¹³³. Un seul bijoutier de ce nom figure dans les almanachs du commerce pour cette période: Garnier, installé rue Greneta dès le Consulat, tout d’abord 42 rue Greneta en 1803, puis 12 rue Greneta de 1806 à 1820. En 1825, Garnier est associé avec Baptiste. En 1832, Garnier et Baptiste ont déménagé 255 rue Saint-Martin¹³⁴.

Exposition internationale de la Comédie-Française, 1904, Palais de l'Industrie, Paris. Le bijoutier Fromaget est installé dans la vitrine de gauche, à côté de la boutique de la Comédie-Française.

^[129] Annuaires-almanachs du commerce de 1903 à 1907 et Annuaires Paris-Bijoux, 1904, 1911, 1920 et 1927.

^[130] Archives comptables de la Comédie-Française, 3 AC 609. Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

^[131] Almanachs du commerce de 1820, 1825, 1830, 1835 et 1840.

^[132] *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 223.

^[133] Auclair, Mathias, et Cailmail, Benoît, «Bijoux d’Opéra», dans Pinasa, Delphine (dir.), *Artisans de la scène. La Fabrique du costume*», CNCS, Somogy, 2017, p. 29.

^[134] Garnier est installé en 1798 au 327 rue Saint-Martin. En 1835, il semble avoir cessé son activité. À sa place, un Garnier, bijoutier en doré, exerce 12 rue de la Rotonde-du-Temple. Almanachs du commerce de 1798 à 1835.

GELINEK

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de scène

Gelinek, installé 21 rue Chabonais, fournit à la Comédie-Française deux cercles d’or enrichis de six pierres de couleur, valant chacun 30 francs, pour la création de la pièce *Guillaume le Conquérant*, d’Alexandre Duval, en février 1804. En avril 1805, la Comédie-Française paie à Gelinek 36 francs, pour solde d’un mémoire de fourniture d’une couronne en pierreries, sans que l’on sache à quelle pièce ou à quel artiste elle a servi¹³⁵. Ce fournisseur n’a pu être identifié, car aucun bijoutier de ce nom, marchand ou fabricant, ne figure dans les almanachs du commerce de cette période.

GERBAUD

Bijoutier de théâtre

Le bijoutier Gerbaud, spécialisé «pour les théâtres», est installé 3 rue Neuve-Saint-Laurent¹³⁶, à partir de 1837. En 1842, il est situé 14 rue de Braque, puis 12 rue de Braque en 1846, date à laquelle il donne plus de détails sur ses spécialités, dans l’Almanach Azur: les «parures, nouveautés et objets de théâtre, bals et soirées, en strass». Il fabrique également des «bijoux dorés pour l’exportation, tels que peignes, parures complètes en strass, boucles de ceinture, d’oreilles, bracelets, bandeaux, diadèmes, agrafes, et tous les ornements de tête en pierres variées et en perles¹³⁷».

GRANGER père et fils

GRANGER père: François-Guillaume,
GRANGER fils: Mathieu-Édouard
(Bayonne 1807 – Le Raincy 1880)¹³⁸
Armuriers et bijoutiers de théâtre

Peu d’actes de l’état civil parisien reconstitué sont conservés pour la famille Granger, dans la période antérieure à l’incendie de l’Hôtel de ville de Paris en 1871. Toutefois, les deux actes retrouvés laissent supposer qu’Édouard Granger et son père Guillaume Granger, fondateurs en 1824 de la maison de bijouterie de théâtre la plus importante du XIX^e siècle, se rattachent à une famille d’acteurs et de musiciens, connue dès le XVIII^e siècle.

En 1784, une naissance intervient à Paris dans une famille Granger, domiciliée rue de Bondy¹³⁹, adresse attestée dans les années 1820 pour les Granger père et fils, bijoutiers de théâtre. Il est dès lors possible de voir en Guillaume Granger, qui figure sur l’acte en tant qu’oncle de l’enfant, la même personne que le bijoutier Granger père¹⁴⁰. Ce Guillaume Granger est le frère de Claude-Narcisse Granger, pensionnaire du roi de Suède, acteur absent de Paris au moment de la naissance de son enfant, une petite fille, prénommée Françoise-Angélique-Justine, dont le parrain est le comédien et auteur dramatique Charles-Nicolas-Justin Favart¹⁴¹. Le seul autre acte d’état civil parisien reconstitué pour la famille de Guillaume Granger mentionne lui aussi des artistes parmi les témoins: en 1828, le décès à l’âge de six ans d’une fille de Guillaume Granger, domicilié rue de Bondy. Le père fait appel à deux de ses cousins pour déclarer le décès de son enfant: Jean-Baptiste Antoine, homme de lettres, et Antoine Gérard, musicien¹⁴². Un milieu familial se dessine ainsi, rapprochant les bijoutiers Granger du monde du théâtre.

- ↑ La facture des cercles en or date du 27 pluviôse an XII (17 février 1804), et celle de la couronne de pierreries du 7 floréal an XIII (27 avril 1805). Archives comptables de la Comédie-Française, 3 AC 609. Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

- ↑ La rue Neuve-Saint-Laurent porte le nom actuel de rue du Vertbois.

- ↑ Almanachs du commerce de 1837 à 1854, rubrique «bijoutiers». Et Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «bijoutiers en cuivre».

- ↑ Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans *Arts et Métiers Mag*, février 2015, p. 50-51. Nous remercions M. Teddy Thorrion, archiviste du centre des archives historiques de la Fondation des Arts et Métiers, à Liancourt, de nous avoir communiqué cet article.

- ↑ La rue de Bondy porte le nom actuel de rue René Boulanger.

- ↑ Sur les actes d’état civil, le prénom du père d’Édouard Granger varie entre Guillaume et François-Guillaume. Seul le prénom Guillaume semble usité. Sur l’acte de décès d’Édouard Granger, les prénoms de ses deux parents sont simplifiés: «Mathieu Édouard Granger […] fils de Guillaume et de Pauline Despaignet.» Registre d’état civil de la commune du Raincy, en ligne sur le site des archives de Seine-Saint-Denis.

- ↑ Arch. Paris 5Mil 66, acte de naissance de l’état civil reconstitué. Naissance le 27 octobre 1784, à Paris, dans l’ancienne paroisse Saint-Laurent, de Françoise-Angélique-Justine Granger, «fille de Claude-Narcisse Granger, pensionnaire du roi de Suède absent et représenté par Guillaume Granger, son frère, et de Marie Sevin, son épouse, demeurant rue Basse Saint-Denis de cette paroisse. Le parrain Charles Nicolas Justin Favart, pensionnaire du roy, demeurant rue Grange Batellière */sic/*, paroisse Saint-Eustache, la marraine Françoise Angélique Erambert, épouse de Pierre Jean Baptiste Desforges, demeurant rue d’Amboise, paroisse Saint-Roch, lesquels ont signé».

- ↑ Arch. Paris 5Mil 1223, acte de décès de l’état civil reconstitué. Décès le 1^{er} mai 1828, à Paris, de l’enfant Granger [le prénom n’est pas mentionné], six ans, née à Paris. Fille de François-Guillaume Granger et de Catherine-Pauline Despaignet, son épouse, décédée au domicile de ses parents, 50 rue de Bondy. Le décès est déclaré par Jean-Baptiste Antoine, quarante-trois ans, homme de lettres, demeurant passage du Bois de Boulogne, et par Antoine Gérard, quarante-neuf ans, musicien, demeurant 21 rue du Vertbois, tous deux cousins de la défunte.

Selon Alain Millot, auteur d’un article sur Édouard Granger, ce dernier est fils et neveu de comédien et petit-fils de peintre: «son père, Guillaume, est un comédien honorable; son oncle est le célèbre Granger du Théâtre-Français, professeur de déclamation et ex-lecteur de Marie-Antoinette; son grand-père maternel, Despaignet, était, lui, un peintre de talent qui a laissé des œuvres à Lille¹⁴³». Ce «célèbre Granger du Théâtre-Français» semble correspondre à Pierre-Philibert Granger, seul acteur de ce nom attesté à la Comédie-Française¹⁴⁴. Pierre-Philibert Granger y a été pensionnaire en 1763 et en 1764, avant de faire carrière dans d’autres théâtres. Édouard Granger aurait ainsi deux oncles acteurs: Claude-Narcisse Granger, «pensionnaire du roi de Suède» et Pierre-Philibert Granger.

Alain Millot donne des précisions sur l’enfance d’Édouard Granger ainsi que sur sa formation: «Très tôt, le jeune Édouard s’essaie à composer des vers. Ses parents lui proposent alors de travailler dans la typographie en imprimerie, mais cette activité trop mécanique bride son imagination. Cela ne lui convient pas. Son père a alors l’heureuse idée de l’envoyer étudier à l’École royale d’Arts et Métiers à Châlons-sur-Marne, où il s’exercera les mains et apprendra le dessin¹⁴⁵.» Et Alain Millot date de 1822 l’entrée d’Édouard Granger à l’école de Châlons.

François-Guillaume Granger et son fils Édouard Granger fondent en 1824¹⁴⁶ une maison spécialisée dans la fabrication des bijoux et armes de théâtre, qui devient rapidement la plus importante de Paris. Les acteurs – à qui incombent la charge de fournir leurs bijoux de scène – peinent à trouver des solutions à portée de leur bourse et adaptées à la demande croissante de vraisemblance historique dans les costumes et accessoires. Selon Alain Millot, c’est parce qu’il a vécu personnellement ce problème que Guillaume Granger souhaite se lancer dans la fabrication de bijoux et d’accessoires de théâtre: «Ayant souvent rencontré des difficultés à se procurer les divers accessoires dont les artistes ont besoin sur scène, [Guillaume Granger] pense à créer une maison qui fabriquerait bijoux, boucles de ceinture, armes ou armures factices. L’idée enthousiasme son fils, fraîchement sorti de l’École, qui propose son savoir-faire. Édouard passe alors quelques mois chez un bijoutier où il rivalise d’habileté avec les meilleurs ouvriers. Puis il ouvre son entreprise rue de Bondy […] En 1827, il devient fournisseur du Théâtre-Français […] il n’a que 20 ans¹⁴⁷.»

La date de fondation de la maison Granger est de 1824¹⁴⁸, mais elle n’apparaît dans les almanachs du commerce qu’en 1835, sous la dénomination de *Granger père et fils*, fabricants de bijouterie de théâtre et armes blanches, 72 rue de Bondy, actuelle rue René-Boulanger, dans le 10^e arrondissement de Paris. Elle ne doit pas être confondue avec le bijoutier en or, Granger, actif de 1813 à 1835, 59 rue du Temple.

En 1832, «François Guillaume Granger père, propriétaire, 72 rue de Bondy» et «Édouard Granger fils, bijoutier en faux», domicilié à la même adresse, font partie, avec d’autres fournisseurs, des créanciers du théâtre de l’Odéon¹⁴⁹.

En 1834, ils deviennent fournisseur de l’Opéra. En 1835, Édouard Granger se rend célèbre par une réalisation importante qui lui vaut un succès éclatant: il créé les armes et les bijoux de l’opéra *La Juive*, ce qui, selon Alain Millot, constitue le premier emploi sur scène d’armes en métal au lieu d’armes en carton. Ensuite, Édouard Granger fabrique «trois éperviers en cuivre repoussé et doré de 3,80 m d’envergure […] pour le palais de la reine Ranavalo de Madagascar¹⁵⁰».

Bien que Granger père continue d’apparaître jusqu’en 1846 dans les Almanachs comme associé de son fils¹⁵¹, le véritable fondateur de l’entreprise, celui qui créé les modèles de bijoux et d’armes de théâtre, est Édouard Granger, ancien élève des Arts et Métiers à l’école de Châlons. Édouard Granger fait tout d’abord porter ses efforts sur les reconstitutions d’armes et armures anciennes et joint, dans un deuxième temps, la création des bijoux historicistes¹⁵². Ses ateliers sont situés

- ↑ Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans *Arts et Métiers Mag*, février 2015, p. 50.

- ↑ Nous remercions M^{me} Agathe Sanjuan, conservatrice-archiviste de la bibliothèque-musée de la Comédie-Française, pour les renseignements qu’elle nous a aimablement transmis.

- ↑ Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans *Arts et Métiers Mag*, février 2015, p. 50. Dans cet article, Alain Millot ne cite toutefois pas ses sources.

- ↑ *Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, Impr. impériale, 1862, n^o 3228.

- ↑ Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans *Arts et Métiers Mag*, février 2015, p. 50.

- ↑ Aucun dépôt d’acte de société n’a pu être retrouvé aux Archives de Paris.

- ↑ Arch. nat. MC/ET/VII/724, 6. Procuration du 31 octobre 1832, établie par les créanciers du théâtre de l’Odéon devant M^e Antoine-Juste-Alphonse Thomas, notaire à Paris. Inventaire sur le site www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr.

- ↑ Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans *Arts et Métiers Mag*, février 2015, p. 50.

- ↑ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «bijoutiers en cuivre»: *Granger père et fils* figurent à l’adresse 70 rue de Bondy.

- ↑ *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts*, Paris, Impr. nationale, 1902. Rapport de Charles Reynaud pour la classe 18, matériel de l’art théâtral, p. 586.

70 rue de Bondy et reçoivent, en 1840, la visite du comité des arts mécaniques de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale. Ce comité rend un rapport très favorable et estime que l’industrie créée par Granger est digne de ses études d’ingénieur à l’école de Châlons. Le comité ajoute: « Là se trouve un exemple bon à citer, parce qu’il serait bon qu’il servît de règle à la conduite de tous les élèves qui sortent de cette école¹⁵³». Le jury de l’Exposition des produits de l’industrie juge également que ce qui permet à Granger de créer « une industrie toute nouvelle » est sa formation à « l’école royale des arts de Châlons, où il a puisé des notions de mathématiques, de mécanique et de dessin dans tous les genres, et où il a appris le travail des métaux et du bois¹⁵⁴».

Édouard Granger effectue des recherches documentaires sur les bijoux, armes et armures anciens pour apporter aux mises en scène plus d’exactitude historique. Il s’inscrit ainsi dans l’historicisme en vogue dès l’époque du Romantisme. La production d’Édouard Granger, surtout dans les bijoux, est de la création et non de la copie servile. Il réinterprète les objets anciens dont il s’inspire à partir des « meilleurs ouvrages », des « plus anciennes gravures » et des miniatures¹⁵⁵. Les reconstitutions fidèles concernent, dans certains cas, les armes et les armures. La maison Granger produit en effet quelques reconstitutions à l’identique de certaines pièces de musée, notamment des armures médiévales et Renaissance allemandes, espagnoles, italiennes et françaises.

Les pièces historiques se multipliant dans le théâtre et l’opéra français, avec une croissance de la figuration, par exemple le passage sur scène de troupes d’hommes d’armes, à pied ou à cheval, de toutes les époques, la maison Granger est la seule à pouvoir fournir, en grande quantité, et pour des tarifs compétitifs, des armes et armures adaptées à chaque pièce. La fabrication des armures est l’un des plus grands succès d’Édouard Granger, qui lui permet de « fournir tous les grands théâtres de France et de l’Europe, pour lesquels il exécute en fer toutes les armures des temps passés en remplacement des armures de carton des théâtres¹⁵⁶». Il excelle notamment dans la création, selon un degré de vraisemblance historique qui satisfait le goût de son époque, des « armures anciennes et chevaleresques en fer et acier damasquiné¹⁵⁷». Il réduit ses coûts en modernisant ses procédés de fabrication, grâce à l’emploi de la dorure électrolytique, de matrices et d’outils à découper, ainsi que de plaques à émail préparées « avec des matrices, cylindres et outils de précision, qui le dispensent de tous les frais de gravure ». Il rationalise sa fabrication et conçoit ses modèles pour une fabrication plus économique. Par exemple, ses armes, armures et trophées ne devant être aperçus que d’un point de vue déterminés, « n’ont qu’une face, et c’est la tôle de fer employée avec intelligence, découpée, gravée, repoussée en bosse ou en creux, qui en forme l’élément principal¹⁵⁸».

En 1844, il remporte une médaille d’argent à l’Exposition des produits de l’industrie. Le jury estime que « pour la fabrication de la bijouterie de théâtre, sa maison est la seule qui existe », et cite, comme sa réalisation la plus marquante, les bijoux, armes et armures qu’il a fournis pour l’opéra *La Juive*, en 1835. Le jury signale que Granger exporte de la bijouterie en doré et des petits bronzes émaillés de style byzantin. Enfin, il remarque que les améliorations apportées par Granger à la fabrication de la bijouterie de théâtre ont eu d’importantes répercussions sur la bijouterie et l’orfèvrerie d’église, ainsi que sur l’ornementation des pompes funèbres: « Les pompes funèbres ont remplacé les aiguillettes et épaulettes en passementerie, d’un entretien si coûteux, par les mêmes objets exécutés en métal argenté, sur modèle qu’il a proposé et exécuté avec le plus grand succès¹⁵⁹. » Selon Alain Millot, la maison Granger fabrique aussi des « ornements en cuivre imitant des fleurs et divers autres objets utilisés en décoration (flambeaux, lustres, cadres, etc.)¹⁶⁰». Il s’agit de petites pièces estampées, émaillées, montées sur des tiges et réunies en corolle.

^[153] Rapport d’Amédée Durand sur la fabrique d’armures et d’objets de luxe de M. Granger, le 12 août 1840, dans Bulletin de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale, 39e année, n° 434, août 1840, p. 302.

^[154] Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 187.

^[155] Ibidem, p. 184.

^[156] Ibidem.

^[157] Ibidem, p. 185.

^[158] Ibidem, p. 186-187.

^[159] Ibidem, p. 185-186.

^[160] Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans Arts et Métiers Mag, février 2015, p. 51.

Alain Millot signale qu’en 1848, Édouard Granger publie « un manifeste social décrivant un ”système sur l’organisation des travailleurs”, où le mot ”fraternité” deviendra ”une vérité” dans leur grande ”famille de travailleurs”. Il y développe ses idées pour une société ”idéale” à naître avec la toute nouvelle République¹⁶¹».

À l’Exposition des produits de l’industrie de 1849, Édouard Granger reçoit de nouveau une médaille d’argent, décernée à titre exceptionnel pour un fabricant absent. Granger est en effet brouillé avec les organisateurs qui ne lui accordent qu’un emplacement d’une surface insuffisante selon lui. Il ne renoue avec eux qu’à la toute fin de l’exposition, où il apporte quelques objets permettant au jury de lui décerner une récompense¹⁶².

En 1855, à l’Exposition universelle de Paris, Granger expose à la fois dans la classe 13, marine et art militaire, et dans la classe 17, orfèvrerie, bijouterie et bronzes. Ses armures et armes des « différents peuples de l’antiquité et du moyen-âge », exécutées en réteinte et en repoussé, ainsi que ses « parures de tous les temps et de tous les pays pour les théâtres » sont admirées pour la fidélité de leur style. Il est récompensé d’une médaille de 1^{re} classe¹⁶³.

En 1855, les ateliers de Granger sont transférés 74 rue de Bondy¹⁶⁴, puis, en 1858 ou 1859, ils déménagent 11 boulevard Saint-Martin. Granger figure dans la rubrique « armures et accessoires de théâtre » dès l’apparition de cette rubrique dans l’Almanach Didot-Bottin du commerce de 1858, et s’intitule « fournisseur des théâtres impériaux » puis « fournisseur de l’Opéra et des théâtres français et étrangers¹⁶⁵».

Édouard Granger est proposé pour la Légion d’honneur en 1857, auprès du ministre du commerce. Sa candidature est recommandée par le comte de Béarn, polytechnicien et sénateur du Second Empire. Il est sur le point d’obtenir sa décoration, lorsque le ministre du commerce décide que les titres de Granger à la Légion d’honneur relèvent plus du ministère de la Maison de l’Empereur que du sien: « Les principaux titres de M. Granger reposent sur des œuvres d’art qu’il a produites pour les Maisons impériales¹⁶⁶. » Granger est en effet l’un des fournisseurs des Palais impériaux, et le ministre du commerce en tire prétexte pour transférer, en juillet 1860, le dossier à son collègue de la Maison de l’Empereur. Parmi ces fournitures de Granger figurent ainsi des reconstitutions d’armes et d’armures anciennes pour les châteaux de Compiègne et de Pierrefonds, ainsi que pour le musée d’artillerie¹⁶⁷. Édouard Granger est finalement nommé chevalier de la Légion d’honneur, par décret du 6 août 1860, mais, à cause du transfert, les pièces essentielles de son dossier sont perdues, excepté une lettre, adressée par Granger, *bijoutier-armurier*, à Napoléon III, le 5 décembre 1859. Granger y souligne sa double qualité d’industriel et d’artiste: « Sire, je suis industriel par position et artiste par le cœur¹⁶⁸. »

Édouard Granger expose pour la dernière fois en 1862, à l’Exposition universelle de Londres. Il annonce exporter 60% de sa production et reçoit une médaille pour ses « bijoux historiques, les belles armes des différentes époques, scrupuleusement reproduites d’après les modèles des divers musées de l’Europe […] cet ingénieux artiste a compris qu’au théâtre nous allons apprendre l’histoire aussi bien par les yeux que par l’esprit¹⁶⁹».

Il se retire de la direction effective de son établissement en 1864 et crée une nouvelle maison, en association avec son successeur: la maison *Le Blanc-Granger*¹⁷⁰. Son successeur, Ernest Le Blanc possède comme lui une formation d’ingénieur et est le frère cadet d’un camarade de promotion aux Arts et Métiers (voir notice Le Blanc).

^[161] Ibidem.

^[162] Rapport du jury central sur les produits de l’agriculture et de l’industrie exposés en 1849. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 456.

^[163] Exposition universelle de 1855. Rapports du jury mixte international publiés sous la direction de S.A.I. le Prince Napoléon, président de la Commission impériale, Paris, Impr. impériale, 1856, 17e classe. Rapport de Ledagre sur l’orfèvrerie, p. 912.

^[164] Exposition des produits de l’industrie de toutes les nations, 1855. Catalogue officiel, publié par ordre de la Commission impériale, Paris, E. Panis, s.d. [1855], 13e classe, marine et art militaire.

^[165] Almanach du commerce de 1858 et Almanach Azur de la bijouterie et de l’horlogerie, de 1860.

^[166] Arch. nat. F71 5159. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Édouard Granger. Lettre du ministre de l’Agriculture, du Commerce et des Travaux publics au ministre d’État et de la Maison de l’Empereur, datée du 28 juillet 1860.

^[167] Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts, Paris, Impr. nationale, 1902. Rapport de Charles Reynaud pour la classe 18, matériel de l’art théâtral, p. 586.

^[168] Arch. nat. F71 117. Ministère de la Maison de l’Empereur et des Beaux-Arts. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Granger, 1859-1860.

^[169] Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale, Paris, Impr. impériale, 1862, n° 3228. Exposition universelle de Londres de 1862. Rapports des membres de la section française du jury international, t. VI, Paris, Impr. et librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix, 1862. Rapport de Fossin sur la classe 33, joaillerie, bijouterie et orfèvrerie, p. 457.

^[170] Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans Arts et Métiers Mag, février 2015, p. 51. Concernant l’association de 1864 signalée par Millot dans cet article, aucun dépôt d’acte de société n’a pu être trouvé aux archives de Paris.

Alain Millot, établissant le bilan des réalisations d'Édouard Granger, mesure combien celles-ci sont variées: elles vont de la bijouterie-orfèvrerie d'imitation pour le théâtre et l'église aux armes et armures de théâtre, et jusqu'aux cottes de mailles et cuirasses à l'épreuve des balles et armes blanches réelles, en passant par les petits bronzes et les ornements estampés sur cuivre. Millot signale même le dépôt, en 1852, d'un brevet pour une machine inattendue: «une machine à jetons métalliques relevables obtenus par emboutissage qui permet de compter et de mémoriser les points au jeu (dés, dominos) en remplacement des cartons précédemment utilisés, souvent sources de contestations». Et surtout, Alain Millot révèle le jardin secret de ce fabricant: chansonnier, fabuliste et écrivain, Granger publie «plus de soixante œuvres littéraires et musicales» et appartient au «Caveau, célèbre lieu de goguette, où il s'agit de produire chaque mois une pièce en vers ou une chanson portant sur n'importe quel sujet, à l'exception de la politique». Enfin, Édouard Granger prend sa retraite au Raincy, où il est conseiller municipal jusqu'en 1871: «il y possède les Maisons russes, quatre anciens pavillons du domaine des ducs d'Orléans (construits vers 1775-1780), qui devinrent la mairie et l'école. Elles ont aujourd'hui disparu¹⁷¹».

M^{me} Agathe Sanjuan a pu établir, grâce à ses dépouillements dans les archives comptables de la Comédie-Française, une liste des bijoux de scène fournis par Édouard Granger à ce théâtre¹⁷²:

20 mars 1828

– pour *Aurélie*: quatre chaînes et médaillons

14 septembre 1828

– un bracelet aigue-marine à 12 F pour M^{lle} Brocard dans *Olga*, et deux bouquets en pierre à 7 F pièce

17 septembre 1828

– une rivière en brillants à 18 F

6 janvier 1829

– trois médaillons dorés et à boîtes, à 15 F

8 février 1829

– trois «belles» bagues dorées à 3 F pièce

9 janvier 1830

– trois bandeaux or et pierre à 27,74 F, une bague pour M. Michelot à 5 F, une couronne pour M^{lle} Leverd à 28,40 F, un bandeau pour la même à 15 F, et réfection d'une ceinture pierres et perles pour 6 F

30 avril 1830

– pour *Clovis*: une couronne dorée mate, avec pierres à 42,40 F

7 février 1832

– pour *Louis XI*: un ordre doré de S^t Michel pour M. Ligier et cinq médailles pour la toque de M. Ligier¹⁷³

– pour *Louis XI*, une couronne riche or et pierres «très belle» à 70 F, trois ordres de Saint-Michel non dorés à 25 F pièce, une épée, un poignard, deux boucles de ceinture, une médaille, raccommodage et rallongement d'une chaîne, une chaîne dorée à 23 F et deux douzaines de boutons mats à 6 F pour M^{lle} Anaïs. Total 220 F

¹⁷¹ *Ibidem*.

¹⁷² Archives de la Comédie-Française, 3 AC 616. Granger: bijoux de théâtre 1827-1837. Et 3 AC 609. Factures d'accessoires: armes, bijoux, carton-pâte: anXII-1837, 1845-1847.

¹⁷³ Les archives de la Comédie-Française conservent des maquettes et une gravure pour ce costume.

18 mai 1833

– pour *Les Enfants d'Édouard*, pour M. Ligier: un ordre «très beau» gothique or vif et mat avec pierres et perles et médailles, une jarretière avec boucle et ornements, une plaque gothique or vif et mat pour la ceinture, deux plaques *idem* plus petites pour les manches, quatre plaques *idem* très petites et une plaque *idem* pour la toque

– pour *Les Enfants d'Édouard*, pour M. Menjaut: une croix «très bonne» gothique or vif et mat, pierres et perles *idem*, une jarretière avec boucle et ornements, une plaque gothique or vif et mat pour la ceinture, une plaque *idem* pour la toque

– pour *Les Enfants d'Édouard*, pour M^{lle} Anaïs Aubert: un ordre très riche or et pierre, deux pieds de chaîne dorée avec médaille à pierres, un poignard doré «très beau» doublé en velours, une ganse avec glands pour tout le poignard, une jarretière avec boucle et ornement, une plaque dorée à pierres pour la ceinture, deux plaques *idem* pour les manches, une plaque *idem* pour la toque

– pour *Les Enfants d'Édouard*, pour M^{me} Menjaud: un ordre très riche or et pierres avec médaille, une jarretière avec boucle et ornements, une plaque dorée à pierres pour la ceinture, une plaque pour la manche, une plaque *idem* pour la toque

– pour *Les Enfants d'Édouard*, pour M^{me} Toubet: une chaîne de robe avec tour de corps or et pierres

Total pour *Les Enfants d'Édouard*: 470 F.

6 novembre 1834

– pour *Lord Byron*: une chaîne en or pour M^{lle} Dorval, un médaillon avec portrait pour M^{lle} Dorval

– pour *Les Enfants d'Édouard*: une plaque pour une toque pour un fils d'Édouard, remise à neuf de l'ordre des fils d'Édouard

– pour *Angelo, tyran de Padoue*: une chaîne à pierres pour M. Beauvallet, une clef avec porte-mousqueton pour le même, un poignard à ressort doré pour les rôles de Tisbé ou de Rodolpho

– pour *L'Ambitieux*: [illisible] pour le rôle de Walpole

2 juin 1836

– pour la reprise d'*Angelo*: une coiffure or et pierres pour M^{me} Volny

13 septembre 1832

– pour *Louis XI*, bon à payer de Vedel, caissier de la Comédie-Française pour une somme de 50 F

6 décembre 1856

– pour *Oreste*, facture d'une bague dorée, pour 9 F, sur papier à en-tête: «E. Granger, rue de Bondy 70, fabricant d'objets d'art, armures, bronzes, bijouterie dorée dans tous les genres, fournisseur de l'Académie royale de musique et des théâtres royaux, français et étrangers».

GRÉER (M^{me} Mélanie-Victor)

Fabricante de perles d’imitation

À l’Exposition des produits de l’industrie de 1839, M^{me} Mélanie-Victor Gréer, installée 193 rue Saint-Martin, obtient une mention honorable pour ses «perles artificielles d’une grande beauté et remarquables pour la vérité de leur éclat oriental, de leur forme et de leurs nuances¹⁷⁴». Cinq ans plus tard, lors de l’Exposition de 1844, le jury constate ses progrès et lui attribue une médaille de bronze, pour ses perles qui réunissent «l’aspect, l’éclat, la transparence opaline des véritables perles¹⁷⁵». À l’exposition quinquennale suivante, le jury lui attribue un rappel de médaille de bronze¹⁷⁶.

GRENET (Paul)

Fabricant de bourses, de bijouterie et de bronzes

Paul Grenet participe à l’Exposition du théâtre et de la musique, en 1896, à Paris, où il expose de la bijouterie et des bronzes. Installé 13 boulevard Saint-Martin, il est spécialisé dans la fabrication des bourses en cote de mailles, réalisées en or, en argent, en métal doré ou en aluminium. Il a déposé des brevets d’invention et de perfectionnement¹⁷⁷.

GUTPERLE (François-Richard)

successeur de LE BLANC-GRANGER

Armurier et bijoutier de théâtre

Richard Gutperle naît à Paris, le 12 avril 1846¹⁷⁸. Il décède le 17 juillet 1901 au 12 boulevard de Magenta¹⁷⁹, adresse de son domicile et du siège de son entreprise.

Il entre, à l’âge de douze ans, comme apprenti bijoutier-armurier chez Édouard Granger, puis effectue son service militaire «au 12^e de ligne». Il obtient le grade de sergent fourrier le 1^{er} juillet 1870 puis il combat à Gravelotte et à Saint-Privat, où il est fait prisonnier le 18 août 1870. Il devient sergent major le 27 mars 1871, et, une fois libéré de ses obligations militaires, il retourne travailler chez Le Blanc-Granger, comme contremaître des ateliers et représentant de la maison. Le 1^{er} janvier 1884, il prend la succession d’Ernest Le Blanc à la tête de la maison Le Blanc-Granger, qui prend le nom de Gutperle¹⁸⁰. Il continue non seulement de fournir «les principaux théâtres de la capitale», mais il accentue encore sa spécialisation pour le théâtre¹⁸¹, dont les besoins en décoration et accessoires sont massifs en cette fin de siècle. Une *chambre syndicale du matériel général et accessoires pour théâtres* est d’ailleurs créée, et Richard Gutperle en est élu président le 11 novembre 1897¹⁸².

À l’instar de son prédécesseur, Ernest Le Blanc, en 1878, Richard Gutperle remporte une médaille d’or en 1889, à l’Exposition universelle de Paris¹⁸³. Il est récompensé tout d’abord pour sa bijouterie de théâtre: «pour artistes, choristes, figuration, ballet. Fournitures pour les grandes mises en scène d’opéras et de féeries», et ensuite pour ses armes et armures, dont certaines se veulent la «reproduction scrupuleusement exacte des armes et armures anciennes». Outre les mises en scène théâtrales, son armurerie enrichit le décor des châteaux et des hôtels particuliers, pour lesquels il propose l’«organisation de ces armes en panoplie formant décoration toute spéciale pour antichambre, escalier à double révolution, salle de billard et salle d’armes¹⁸⁴».

^[1] 174 Exposition des produits de l’industrie française en 1839. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 55.

^[2] 175 Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 198.

^[3] 176 Rapport du jury central sur les produits de l’agriculture et de l’industrie exposés en 1849. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 469.

^[4] 177 Annuaire-almanach du commerce de 1896, et Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’Industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 217 et 224.

^[5] 178 Richard Gutperle est le fils de Richard-Charles-Adolphe, typographe âgé de vingt-quatre ans et de Françoise-Pauline George, vingt-quatre ans, modiste, son épouse. Arch. Paris 5Mil 594. Acte de naissance, Paris, ancien 2^e arrondissement.

^[6] 179 Richard Gutperle est marié à Marie-Françoise-Euphrasie Verneuil. Arch. Paris V4E 9089. Acte de décès de François Richard Gutperle, déclaré le 18 juillet 1901, Paris, 10^e arrondissement.

^[7] 180 Arch. nat. F19 5164. Dossier de candidature de Richard Gutperle à la Légion d’honneur en 1900.

^[8] 181 Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts, Paris, Impr. nationale, 1902. Rapport de Charles Reynaud pour la classe 18, matériel de l’art théâtral, p. 587.

^[9] 182 Arch. nat. F19 5164. Dossier de candidature de Richard Gutperle à la Légion d’honneur en 1900.

^[10] 183 Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

^[11] 184 Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37.

Il expose sa bijouterie et ses accessoires de théâtre en 1896, à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris¹⁸⁵.

Richard Gutperle atteint la consécration professionnelle à l’Exposition universelle de 1900, à Paris, où une classe – la classe 18 – est spécifiquement consacrée au *Matériel de l’art théâtral*. Il fait partie du jury et expose hors concours. Le rapporteur de cette classe, Charles Reynaud, architecte de la direction de l’Académie de musique, lui consacre un long paragraphe louangeur. Il précise que Gutperle emploie dans son établissement de vingt à trente ouvriers et ouvrières, grâce auxquels sa vitrine «contient des merveilles». Et il cite les objets qu’il juge les plus remarquables:

- une armure française du XVI^e siècle, damasquinée noir et or
- une «armure poulaine avec masque grimace» d’après Viollet-le-Duc
- une petite armure équestre XVI^e siècle avec cheval caparaçonné, le tout damasquiné or, à l’échelle d’environ 1/8
- une coiffure byzantine, bandeau or, avec bouquets de fleurs de lis en perles¹⁸⁶
- une coiffure «d’Anne de Boleyn»
- une parure romaine en or (d’après l’original du musée du Louvre)
- une ceinture «gothique XV^e siècle de grande dame» (d’après l’original du musée de Cluny)¹⁸⁷.

De plus, lors de cette Exposition universelle de 1900, la classe 18, matériel de l’art théâtral, présente un *musée rétrospectif*, dont le comité d’installation est présidé par Pierre Gailhard, directeur de l’Académie nationale de musique, et compte Richard Gutperle comme trésorier. Ce comité réunit Sarah Bernhardt, Julia Bartet, sociétaire de la Comédie-Française, l’accessoriste de théâtre Charles Hallé, des architectes, des peintres décorateurs, et Georges Monval, l’archiviste de la Comédie-Française. Le rapport retrace l’histoire des accessoires dans le théâtre français depuis le Moyen Âge, et cite de nombreuses anecdotes de mise en scène. Il présente ensuite les œuvres exposées. Concernant Gutperle, le rapport comporte trois planches en pleine page, illustrées d’une vingtaine de photographies de bijoux et d’armes de théâtre de sa collection. Elles offrent un panorama varié des créations de la maison Granger-Le Blanc-Gutperle, depuis l’époque où elle fournissait la tragédienne Rachel jusqu’à la pièce *Martyr*, de Jean Richepin, créée à la Comédie-Française en avril 1898:

- la panoplie avec cuirasse, jambes et chaussures de mailles, portée par Rachel à partir du 4 mars 1846, dans le rôle-titre de *Jeanne d’Arc*, pièce d’Alexandre Soumet¹⁸⁸
- une épée ornée de pierreries, pour le rôle du roi de *Lohengrin*, de Wagner¹⁸⁹
- une rapière portée dans *Don Juan*
- une épée portée dans *Henri VIII*
- une rapière pour le rôle de Rysoor, dans *Patrie*
- une rapière portée dans *Faust*
- un collier à perle poire en pendentif, pour un costume de cour
- une châtelaine en pierreries et sa ceinture, pour le rôle de la Reine dans *Les Huguenots*
- une paire d’épaulettes en pierreries, pour un costume de cour
- une ceinture «Moyen Âge», copiée du musée de Cluny¹⁹⁰

^[12] 185 Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’Industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 224.

^[13] 186 Ce type de diadème à bandeau et bouquets de fleurs de lis latéraux est à la mode depuis la création, en 1895, du diadème de Laliq pour Sarah Bernhardt, dans son rôle de Melissinde de La Princesse lointaine, pièce d’Edmond Rostand. En 1901, à l’Opéra de Paris, M^{me} Héglon, la cantatrice qui interprète le rôle d’Omphale dans Astarté, opéra de Xavier Leroux, est coiffée d’un diadème de même structure, avec bouquets latéraux.

^[14] 187 Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts, Paris, Impr. nationale, 1902. Rapport de Charles Reynaud pour la classe 18, matériel de l’art théâtral, p. 586-587.

^[15] 188 CHEVALLEY, Sylvie, Rachel, J’ai porté mon nom aussi loin que j’ai pu, Calmann-Lévy, 1989, p. 394.

^[16] 189 Le rapport ne précise ni le nom du théâtre ni l’année de la représentation.

^[17] 190 Il s’agit de la ceinture citée dans le Rapport de Reynaud, sous le nom de «ceinture gothique XV^e siècle de grande dame».

- une ceinture égyptienne pour le rôle d’Amnéris, dans *Aïda*
- un collier Empire porté dans *Madame Sans-Gêne*
- un collier romain, porté dans *Martyr* de Jean Richepin, copié du musée du Louvre,
- un collier fleurdelisé
- une coiffe «de type oriental» pour le rôle de Néméa, dans *Si j’étais roi*
- une coiffe de type égyptien pour le rôle d’Amnéris, dans *Aïda*
- une coiffure pour le rôle-titre dans *Salammbô*
- une coiffure pour le rôle de Dalila dans *Samson et Dalila*
- une coiffure de type tiare pour *Martyr* de Jean Richepin, copié du buste de la Dame d’Elche (découvert en 1897 et conservé à l’époque au musée du Louvre)
- une couronne à aigrette et pendentifs, pour le rôle de la reine dans *La Reine de Saba*
- un diadème à pendentifs, de type «byantin», pour *Théodora*
- une coiffure casque pour le rôle de Rhadamès, dans *Aïda*
- une coiffure «de type oriental» portée dans *Lakmé*¹⁹¹.

Après le décès de Richard Gutperle, le 17 juillet 1901, la maison poursuit son activité, toujours sous le nom de *Gutperle*¹⁹². Son annonce dans l’annuaire de 1908 montre qu’elle conserve la même clientèle et la même production: «fournisseur breveté de S. M. le roi des Pays-Bas, de l’Opéra et principaux théâtres étrangers, fabricant de bijoux historiques, reproduction d’armes, d’armures anciennes, panoplies d’armes, lustres d’armes, copie exacte d’armes et armures anciennes et tous accessoires pour costumes, théâtres et collections, objets d’art, cuirasses secrètes garantissant du revolver et de l’arme blanche […]»¹⁹³. Remi Verlet signale que le poinçon de fabricant de Richard Gutperle, portant le dessin d’un casque et les initiales RG, est encore utilisé en 1920¹⁹⁴.

HALLBERG (Ch.)

Fabricant de perles d’imitation

Ch. Hallberg, installé 8 rue Neuve-Bourg-l’Abbé¹⁹⁵, présente ses perles fausses aux Expositions des produits de l’industrie de 1839, 1844 et 1849. Il est récompensé d’une citation favorable en 1839, puis d’une mention honorable en 1844 et en 1849. Il produit ses perles en grande quantité, avec une bonne variété de choix et pour «un prix très-modéré¹⁹⁶». Les jurys d’exposition jugent ses perles d’une «belle imitation¹⁹⁷» et «d’un ton opalin nacré oriental très-remarquable, pour la vérité de l’éclat de la perle¹⁹⁸».

En 1850, Ch. Hallberg est installé 38 rue de Montmorency, puis, en 1855, 40 rue de Montmorency¹⁹⁹, adresse que conserve en 1855 son successeur, Louis Audy.

¹⁹¹ Les armes sont reproduites sur la planche p.183; les colliers, épaulettes, châtelaines et ceintures sur la planche p.185; et les coiffes et couronnes sur la planche p.189. *Musée rétrospectif de la classe 18., théâtre. À l'Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapport du Comité d'installation*, s.l.n.d. [1903].

¹⁹² Le décès de Richard Gutperle intervient trop tôt pour lui permettre d’obtenir la Légion d’honneur qu’il demande en 1900 et qu’il aurait certainement obtenue au titre de sa participation hors concours et de ses responsabilités dans le jury et l’organisation du musée rétrospectif de la classe 18.

¹⁹³ Annuaire-almanach du commerce de 1908, rubrique «armures et accessoires de théâtre».

¹⁹⁴ Il s’agit d’un poinçon carré, forme prescrite pour les métaux en doré, argenté, laminé ou doublé. Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 1115.

¹⁹⁵ La rue Neuve-Bourg-l’Abbé porte le nom actuel de rue du Bourg-l’Abbé.

¹⁹⁶ *Exposition des produits de l'industrie française en 1839. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 55.

¹⁹⁷ *Exposition des produits de l'industrie française en 1844. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 198.

¹⁹⁸ *Rapport du jury central sur les produits de l'agriculture et de l'industrie exposés en 1849*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 469.

¹⁹⁹ Annuaire du commerce Firmin Didot de 1850 et Almanach-annuaire du commerce de 1855.

²⁰⁰ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission d'Hémery dans la classe 39, bijouterie.

HÉMERY (Édouard)

Bijoutier d’imitation

Édouard Hémery, fabricant de bijouterie en doré et en doublé, est installé 12 rue des Archives, dans les années 1870 et 1880. Il est spécialisé dans les ornements de vêtements pour hommes et femmes: épingles et coulants de cravates, boutons de chemises et de manchettes, broches²⁰⁰. Mais il produit aussi des bagues et des boucles d’oreilles. Il participe à l’exposition collective des bijoutiers français d’imitation à l’Exposition universelle de Philadelphie, en 1876, où il reçoit une médaille²⁰¹. Il obtient une médaille de bronze à l’Exposition de 1878²⁰², puis fait partie, en 1881, des bijoutiers français qui développent leurs débouchés à l’exportation en participant à l’Exposition de Melbourne. En 1889, à l’Exposition universelle de Paris, il reçoit de nouveau une médaille de bronze²⁰³. En 1900, il a déménagé 35 rue Charlot, mais ne participe plus aux Expositions universelles²⁰⁴. Remi Verlet a identifié son poinçon: un dessin de bateau à voile et les initiales EH dans un losange vertical²⁰⁵.

HENNIG (Charles)

Bijoutier en argent

Charles Hennig, bijoutier en argent et en or sur argent, installé 49 rue de Turenne, présente ses bijoux à l’Exposition du théâtre et de la musique, en 1896 à Paris²⁰⁶. Il obtient une médaille de bronze à l’Exposition internationale de Bruxelles en 1897 et participe à l’Exposition universelle de 1900²⁰⁷. Il remporte enfin une médaille d’argent à l’Exposition universelle de Saint-Louis en 1904²⁰⁸. Il exerce à la même adresse en 1907²⁰⁹. Remi Verlet indique que son poinçon porte les initiales CH et une ancre dans un losange horizontal²¹⁰.

HÉRICÉ (Jean-Jules)

Bijoutier en doublé²¹¹

Jules Héricé naît le 21 janvier 1825, au Grand-Lucé (Sarthe)²¹². Il s’installe comme bijoutier en 1858, 12 rue du Parc-Royal²¹³, et expose en 1867 à l’Exposition universelle de Paris. Son portrait est conservé dans l’album photographique constitué à l’occasion de cette Exposition²¹⁴. En 1878, il expose, hors concours, des bijoux réalisés selon les techniques du doublé sur cuivre et du doublé sur argent, grâce à des machines qu’il a spécifiquement conçues. Ces bijoux sont des boutons de manchettes, des médailles, des chaînes de gilet, des boucles d’oreilles et des bagues²¹⁵. Le président de la classe 39, Alfred Bapst, le recommande personnellement pour l’obtention de la Légion d’honneur, en soulignant l’importance de sa production et la supériorité de ses bijoux²¹⁶. Héricé est nommé chevalier de la Légion d’honneur par décret du 20 octobre 1878, au titre de sa participation au jury de la classe 39 de l’Exposition universelle de Paris de 1878²¹⁷.

Jules Héricé remporte une médaille d’or à l’Exposition universelle de Paris en 1889, où il expose de la bijouterie doublée d’or sur argent²¹⁸. Remi Verlet précise qu’Héricé a inculpé deux poinçons en 1867, chacun avec le dessin d’un hérisson, l’un en carré, portant le mot «doublé» et servant à la bijouterie en doublé sur cuivre, et l’autre en losange, servant à la bijouterie en argent²¹⁹.

²⁰¹ *Exposition internationale et universelle de Philadelphie 1876. France. Commission supérieure. Rapports*, Paris, Impr. nationale, 1877. Rapport de Roulleaux-Duceag sur l'orfèvrerie, la bijouterie et le bronze, p. 320.

²⁰² *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

²⁰³ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

²⁰⁴ Annuaire-almanach du commerce de 1901.

²⁰⁵ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 1149.

²⁰⁶ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 224.

²⁰⁷ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

²⁰⁸ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes. Exposition internationale de Saint-Louis 1904. Section française. Rapport général*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, Vermot éditeur, s.d., t. II, groupe 31, joaillerie-bijouterie. Palmarès des exposants.

²⁰⁹ Annuaire-almanach du commerce de 1908.

²¹⁰ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 1153.

²¹¹ Pour l’histoire de la technique du doublé, voir VIRUEGA, Jacqueline, *La Bijouterie parisienne 1860-1914. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris, L’Harmattan, 2004, p. 304-305 et p. 390.

²¹² Arch. nat. LH 1291/70. Dossier de légionnaire de Héricé, consultable sur la base Léonore.

²¹³ Annuaire-almanach du commerce de 1859.

²¹⁴ Arch. nat. F¹² 11869, pl 83, n° 980. Album de portraits photographiques d'exposants de 1867.

²¹⁵ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission de Héricé dans la classe 39, bijouterie.

²¹⁶ Arch. nat. F¹² 5167. Dossier de candidature à la Légion d'honneur de Jules Héricé. Lettre de recommandation de Bapst, président de la classe 39 à l'Exposition universelle de 1878, s.d.

²¹⁷ *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

²¹⁸ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

²¹⁹ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 160.

HERZFELD (Ernest)

Bijoutier spécialisé dans les bijoux de deuil

Ernest Herzfeld, installé 4 rue Vaucanson, participe à l'Exposition du théâtre et de la musique en 1896, à Paris. Il y expose des bijoux de deuil et des «ornements pour modes²²⁰». Il exerce toujours à la même adresse en 1907²²¹.

HEUSCH (Édouard)

Fabricant de perles d'imitation et de paillettes

Édouard Heusch, installé 84 et 86 rue Michel-Bizot, présente, à l'Ex-position universelle de Paris en 1900, des perles massives montées sur épingle, des boutons et d'autres échantillons de sa production de perles d'imitation et de paillettes²²². Il est toujours installé à la même adresse en 1907²²³.

HIRCH ou HIRSCH (Joseph)

Bijoutier d'église et de théâtre, et armurier de théâtre

Joseph Hirsch, dont le nom est parfois orthographié *Hirsch*, exerce à Paris de 1858 à 1893, comme bijoutier en doré, spécialisé dans la bijouterie d'église et de théâtre. Il s'installe 129 rue du Faubourg-Saint-Martin en 1858, et se déclare successeur de L'Hopital²²⁴. Il présente sa bijouterie d'église et de théâtre, ainsi que des armes et armures de théâtre, à l'Exposition universelle de Vienne, en 1873²²⁵. Le jury lui décerne une médaille de mérite au titre de sa bijouterie d'église et de théâtre²²⁶. Nous disposons d'un document particulièrement intéressant sur les objets qu'expose le bijoutier Hirsch: le rapport rédigé par Antoine Poyet, l'un des délégués ouvriers français envoyés à Vienne. En effet, habituellement, les délé-gués ouvriers bijoutiers ne cachent pas leur dédain envers la bijouterie de théâtre, réalisée selon eux avec moins de soin que la bijouterie fine et destinée aux gros effets de théâtre. Antoine Poyet, lui, n'est pas un ouvrier bijoutier parisien, mais un ouvrier boutonnier lyonnais. Il porte donc un regard moins chargé de préjugés sur la bijouterie d'imitation destinée au théâtre et à l'église, et prend la peine de regarder attentivement la vitrine de Hirsch:

«M. HIRCH, de Paris, a exposé divers articles de théâtre, parures, garnitures d'épée et ornements d'église. Dans les articles exposés, j'ai fixé mon attention sur un Saint-Sacrement fait avec un pied gothique, fabriqué avec du fil dit filagramme [*sic*], garni de pierres demi-fines vertes et blanches; le Saint-Sacrement se compose de dix-huit flammes en fil filagramme [*sic*]. Chaque flamme est garnie d'environ soixante-dix pierres; ces flammes sont liées par une couronne de feuilles de vigne et de grappes de raisin, le tout garni de pierres. Ce Saint-Sacrement a, dans son entier, environ mille quatre cent cinquante pierres de différentes couleurs. Deux vases en feuilles de lys faits aussi avec du filagramme [*sic*] et du même genre. Chaque vase a dans son entier, environ deux mille cinq cents pierres de diverses couleurs. Ces trois derniers articles sont des chefs-d'œuvre de la maison. Cette maison est recommandable pour la bonne fabrication, le bon goût et le fini de ses articles. Tous ces articles sont en cuivre doré²²⁷.»

Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 225.

Annuaire-almanach du commerce de 1908.

Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

Annuaire-almanach du commerce de 1908.

Hirsch apparaît dans l'Annuaire-almanach du commerce de 1859. Il figure sous son seul nom durant quelques années, avant d'annoncer, dans l'Annuaire-almanach de 1864, qu'il est le successeur de L'Hopital. Par la suite Hirsch fait figurer son annonce au nom de L'Hopital, dans la rubrique «armures et accessoires de théâtre» des Annuaire-almanachs du commerce de 1870 et de 1871: «L'Hopital (Hirsch J. successeur)». À partir de 1874, il remet le nom de Hirsch devant celui de L'Hopital: «Hirsch (J.), successeur de L'Hopital».

Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels, Commissariat général, Paris-Vienne, 2e éd., 1873. Groupe VII, Section A, objets d'or et d'argent, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie, n° 1456, Hirsch.

Exposition universelle de Vienne, 1873. Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international, Commissariat général de France, Impr. nationale, 2e éd., 1874, Groupe VII, p. 36.

Rapports de la délégation ouvrière française à l'Exposition universelle de Vienne, 1873. Bijoutiers (imitation) et boutonniers, Lyon, Paris, Librairie V° A. Morel, et aux sièges des chambres syndicales ouvrières, 1874. Rapport d'Antoine Poyet, délégué lyonnais de la bijouterie d'imitation et de la boutonnerie, p. 4 et 5.

Ce témoignage d'Antoine Poyet illustre clairement la similitude de technique entre l'orfèvrerie d'église et la bijouterie de théâtre, employant toutes deux des pierres d'imitation et du cuivre doré, et recherchant toutes deux les effets spectaculaires.

En 1873, Hirsch déménage 22 rue Magnan (actuelle rue Beaurepaire, dans le 10^e arrondissement). En 1875, il ouvre une succursale à Londres, 129, Strand, W. En 1877, son établissement parisien déménage 20 et 50 passage Jouffroy, adresse qui se limite au n° 20 du passage Jouffroy dès 1881²²⁸. Il n'apparaît plus dans les annuaires du commerce après celui de 1894.

Remi Verlet a retrouvé deux poinçons de fabricant de Joseph Hirsch, inculpés en 1861, l'un en carré et l'autre en losange, et portant une lyre encadrée par les initiales JH. Le poinçon losange est destiné aux ouvrages en or, argent ou platine tandis que le poinçon carré est destiné aux ouvrages en doré, argenté, laminé ou doublé²²⁹.

Joseph Hirsch est l'un des rares bijoutiers de théâtre identifié dont un bijou figure dans un musée. Le musée de Compiègne conserve en effet une spectaculaire plaque d'ordre en étoile, entièrement composée de strass blanc et portant le poinçon de fabricant de Joseph Hirsch. Cette plaque, dont Claudette Joannis souligne qu'elle est inspirée de la forme en étoile de la plaque de grand'croix de la Légion d'honneur, a été portée par Hortense Schneider dans le rôle-titre de *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, de Jacques Offenbach, lors de la création de cet opéra-bouffe en 1867²³⁰.

HUET (Jules)

Bijoutier en acier

Jules Huet est récompensé d'un rappel de médaille d'argent²³¹, à l'Ex-position universelle de Paris en 1878, pour ses bijoux en acier: broches et épingles de châle, anneaux de clef, bourses en mailles, perles et garnitures de bourses, coulants de chaussures. Il est installé 118 rue de Turenne et l'essentiel de sa fabrication se fait dans sa manufacture à Coye (Oise)²³².

Il s'associe par la suite avec Émile Ligier, qui devient son successeur et exerce sous le nom de *Huet et Ligier*.

HUGAND (Mlle)

Bijoutière d'imitation

En 1846, Mlle Hugand est installée au Palais-Royal, au n° 62, où elle vend de la bijouterie fine et fausse²³³.

228 Annuaire-almanachs du commerce de 1874, 1876, 1878 et 1882, rubrique «armures et accessoires de théâtre».

229 Verlet, Remi, Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours, Gallimard-L'École des Arts Joailliers, 2022, p. 1170.

 230 Musée national du palais de Compiègne, Inv. C.69.029. Plaque d'ordre en laiton argenté et strass blanc, H. 8,5 cm; L. 10 cm. Cette décoration de théâtre porte le poinçon carré de Joseph Hirsch, formé des lettres «J.H.» surmontées d'une lyre, ainsi que l'inscription «JOSEPH.HIRSCH» dans un carré, à l'arrière de la spatule. Claudette Joannis précise qu'au moment où Hortense Schneider offre à sa lectrice, M^{me} Gaston Simon, ce bijou de scène, il est encore fixé sur la veste de son costume de grande-duchesse. Don de M^{me} Gaston Simon, entré au musée national du palais de Compiègne en 1969. D'autres bijoux de scène d'Hortense Schneider sont conservés dans ce musée, mais leur bijoutier n'est pas identifié. D'après la notice rédigée par Claudette Joannis et disponible sur le site www.bijoux-malmaison-compiegne.fr.

231 Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

232 Arch. nat. F1 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission de Huet dans la classe 39, bijouterie.

233 Almanach Azur 1846, rubrique «orfèvres-joailliers-bijoutiers».

IRUNBERRY (H.)

Bijoutier d’église et de théâtre

H. Irunberry s’installe en 1904 comme fabricant d’orfèvrerie d’église, 46 et 48 rue Notre-Dame-de-Nazareth²³⁴. En 1908, il insculpe un poinçon qui porte une croix de Malte et les initiales HI²³⁵. En 1910, il ne conserve plus que l’adresse du 46 rue Notre-Dame-de-Nazareth et fabrique à la fois des bijoux de théâtre et des bijoux religieux²³⁶. Après la Première Guerre mondiale, il est associé avec L. Cheyron, et a déménagé 14 rue Notre-Dame-de-Nazareth, où il fabrique de la bijouterie religieuse et des éditions de petits bronzes²³⁷. En 1926, Cheyron exerce seul, à la même adresse²³⁸.

JULIEN

voir BOURGUIGNON

Bijoutier et joaillier d’imitation, successeur prétendu de la maison BOURGUIGNON

Julien, qui se déclare «ancien associé» de Paul Bourguignon s’installe, en 1846, au n° 20 passage de l’Opéra, galerie de l’Horloge, adresse dans les années 1830 de l’une des boutiques de ce dernier. Il tente de détourner à son profit la notoriété de l’ancienne et prestigieuse maison Bourguignon en s’annonçant dans les Almanachs comme «Julien, ancienne maison Bourguignon». Il vend d’ailleurs les mêmes spécialités de bijoux: la bijouterie de fantaisie en doré et la joaillerie en imitation de diamants et pierres de couleur²³⁹.

KARRER (Paul)

voir SANCAN (Joseph)

KLEIN (L.)

Armurier de théâtre

À la tête d’une maison fondée en 1862²⁴⁰, le fabricant d’armes, d’armures et d’accessoires de théâtre L. Klein est installé en 1869, 99 rue Saint-Martin. Son adresse devient, en 1870, 92 rue Saint-Martin, puis, en 1873, 28 boulevard Jourdan. Il est récompensé d’une médaille de bronze pour ses armes et armures à l’Exposition universelle de 1878. Il propose une grande variété d’articles pour la mise en scène des pièces historiques: «armures, armes, cottes de mailles, armures de fantaisie pour femmes, telles que demi-cuirasses, ceintures, boucliers et hallebardes». Aucun indice ne permet d’affirmer que Klein ou son successeur D. Tachaux (à partir de 1885) a suivi l’usage des grands armuriers parisiens de théâtre, tel Granger, Hirsch ou Brand, de pratiquer également la fabrication de la bijouterie de théâtre, voire d’église²⁴¹.

²³⁴ Annuaire-almanach du commerce de 1905, rubrique «bijoutiers pour objets de religion».

²³⁵ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 1197.

²³⁶ Annuaire Paris-Bijoux 1911, rubrique «bijouterie de théâtre».

²³⁷ *Annuaire Paris-Bijoux 1920*, cet annuaire ne comporte plus de rubrique «bijouterie de théâtre».

²³⁸ *Annuaire Paris-Bijoux 1927*.

²³⁹ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubriques «orfèvres-joailliers-bijoutiers» et «changements: orfèvres-joailliers-bijoutiers tenant boutique».

²⁴⁰ *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 18. Rapport de Charles Reynaud, p. 600.

²⁴¹ *Annuaire-almanach du commerce de 1870 à 1886*, rubrique «armures et accessoires de théâtre».

LABATEUX

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de théâtre

Labateux fournit la Comédie-Française de 1802 à 1812. Il n’a toutefois pas pu être identifié, car aucun fabricant ou marchand parisien de ce nom n’apparaît dans les almanachs du commerce. Jusqu’à la fin des années 1820, l’usage n’est pas encore généralisé, pour les fabricants et marchands, de figurer dans les Almanachs.

M^{me} Agathe Sanjuan a pu établir, grâce à ses dépouillements dans les archives comptables de la Comédie-Française, une liste des bijoux de scène fournis par Labateux à ce théâtre, avec les dates des mémoires d’ouvrages et de fournitures²⁴²:

16 prairial an X²⁴³

– une croix de cuivre doré et une boucle pour la ceinture, à l’usage de M. Talma dans *Le Roi et le Laboureur*, 3 L

– une large boucle de ceinture de cuivre à l’usage de M. Damas, 6 F

– pour l’argenture de la canne du *Galant coureur*, 6 F

29 nivôse an XI²⁴⁴

– deux croix dorées, 7 L

– un raccommodage d’arc

– quatre grelots 3 L 10 sols et une boucle d’Arlequin à pierre 4 L 10 sols

14 pluviôse an XII²⁴⁵, «par les ordres de Messieurs les sociétaires»

– des boucles pour *Guillaume le Conquérant*: huit grandes boucles de ceinturon en cuivre doré à 6 L pièce; une boucle à rosettes pour M. Talma à 6 L; quatre boucles plus petites et dorées pour les dames à 4 L pièce; six grandes boucles non dorées pour acteur à 3 L pièce; six boucles plus petites non dorées pour paysannes à 2 L pièce; une boucle pour M^{lle} Déprés à 2 L; et soixante boucles non dorées pour les comparses à 2 L pièce; quatre boucles non dorées pour les chanteurs du conservatoire à 2 L; plus deux douzaines de plaques de cuivre pour agrafe de manteaux à 4 L la douzaine. Total 238 L

29 nivôse an XIII²⁴⁶

– deux douzaines de plaques de cuivre pour les manteaux des gardes de Cyrus à 4 L la douzaine

28 thermidor an XIII²⁴⁷

– une couronne en cuivre garnie de pierreries à l’usage de M. Lafond pour le rôle de Philippe le Bel dans la pièce des *Templiers*, 72 L²⁴⁸

29 mars 1806

– pour la pièce *Athalie*, douze pierres de différentes couleurs à 6 L pièce

– la monture des douze pierres, 28 L

– une chaîne dorée à grand maillon, 24 L

²⁴² Archives de la Comédie-Française, 3 AC 615. Labateux: armes et bijoux de théâtre: an VII-1815.

²⁴³ 5 juin 1802.

²⁴⁴ 19 janvier 1803.

²⁴⁵ 4 février 1804.

²⁴⁶ 19 janvier 1805.

²⁴⁷ 16 août 1805.

²⁴⁸ Les archives de la Comédie-Française conservent le dessin de cette couronne.

28 juin 1806

– pour la pièce *Henry V*, une montre dorée et garnie à pierre, 52 L et cent vingt aiguillettes à 8 sols pièce, plus une boucle dorée pour ceinture à 4 L et une bague en argent avec une pierre bleue à 5 L. Total 109 L

29 juillet 1806

– pour la pièce *La Mort d’Henri IV*: deux ordres du Saint-Esprit dorés et émaillés à 60 F, une Toison d’or en cuivre doré à 35 F, plus quatre-vingt-douze aiguillettes en cuivre doré à 36 F 15 sols en tout, plus une paire de bretelles à M. Damas à 3 L, plus trois bagues en argent doré à pierre pour 19 L en tout, plus une douzaine de porte-mousqueton d’épée à 8 L

– pour la pièce *Le Distrait*: une fausse montre en cuivre doré à 10 F, raccommodage d’une branche de flambeau argentée et un écrin neuf pour bague à 3 L 10 sols, et raccommodage d’un écrin. Total 172 L

29 décembre 1806

– flambeaux, éperons, pendule, et trois bagues à 7 F pièce et une bague à 3 F

19 mai 1811

– remplacement d’une pierre à la chaîne des douze tribus et nettoyage de la chaîne, 2 F

27 avril 1812

– dorure de la chaîne des douze tribus dans *Athalie*, 12 F.

LANSON ou LANÇON

Fabricant de strass

Lanson (l’orthographe de son nom varie entre Lançon et Lanson) est l’un des trois seuls fabricants de strass répertoriés à Paris au début des années 1820, avec Paul Bourguignon et Douault-Wieland, et il est de loin le plus ancien. Il souligne d’ailleurs, dans ses annonces commerciales, qu’il est le premier, en France, à avoir développé la fabrication du strass, dont il rappelle l’origine germanique: «Lanson, *fab. de strass*, est le premier qui ait cherché à conquérir l’art du strass sur les Genevois et les Allemands²⁴⁹.» Il ne cherche pas à inventer une origine française au strass, dont les récits sur l’origine varient au XIX^e siècle. Comme l’explique Jacqueline Viruega, certaines sources présentent l’inventeur du strass «sous le nom de Georges-Frédéric Strass, reçu maître orfèvre privilégié du roi en 1731», alors que le strass, «verre de plomb capable de luminosité et de dispersion [est] mis au point par Joseph Strasser au XVIII^e siècle²⁵⁰». Lançon établit la première fabrique de strass de Paris en 1764. En 1819, il est installé 53 rue de la Fontaine-au-Roi. Il utilise un fourneau «grossièrement construit et sans cendrier, ayant 4 pieds de diamètre et la forme cylindrique terminée en dôme; il pratique sur le côté quelques ouvreaux pour donner de l’air et animer la flamme; il le chauffe avec du bois sec taillé en petites bûchettes d’un pied de long. Ce fourneau peut recevoir vingt à vingt-quatre creusets contenant chacun 25 livres de matière environ.» Cette description émane du comité des arts chimiques de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale, qui examine en 1819 les techniques de fabrication de Lançon, dans le cadre d’un concours de fabrication du strass. Les membres de ce comité sont surpris par l’aspect rudimentaire du fourneau de Lançon, qui contraste avec l’impeccable fourneau à porcelaine employé par son jeune concurrent Douault-Wieland.

249 Almanach du commerce de 1822.

250 VIRUEGA, Jacqueline, La Bijouterie parisienne 1860-1914. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale, Paris, L’Harmattan, 2004, p. 392.

Ils sont également déçus de l’absence de connaissances scientifiques de Lançon en chimie, mais reconnaissent que sa technique, basée sur l’expérimentation, aboutit à d’excellents résultats. Lançon utilise de bonnes proportions pour la fabrication de son strass et «il a banni de sa composition l’arsenic, comme inutile et même nuisible». Les membres du comité sont donc embarrassés pour attribuer le prix de 1 200 francs proposé par la Société d’encouragement pour le fabricant qui présenterait «du *strass* français supérieur ou du moins égal en qualité au plus beau *strass* acheté chez l’étranger, qui imiterait le mieux les pierres colorées naturelles, et vous ferait connaître ses procédés». Le but de ce prix étant d’encourager la production française et de la rendre concurrentielle face à l’étranger, le comité des arts chimiques préfère privilégier le fabricant le plus prometteur, c’est-à-dire Douault-Wieland, dont les connaissances scientifiques lui permettent d’améliorer la fabrication et de parvenir à la teinte la plus difficile à obtenir en fausse pierre: le rouge. Le comité estime, en effet, que Lançon ne peut parvenir à imiter les rubis, ni même les topazes, par absence de principes en physique et en chimie. Il juge que Lançon, bien qu’étant un «artisan exercé», opère trop «par routine», peu propice aux innovations, et ne peut que se limiter aux fausses émeraudes, saphirs et améthystes, ainsi qu’aux faux diamants: «M. Lançon a une grande habitude de manipulation et beaucoup de pratique, mais peu de théorie; et quoiqu’il ait longtemps et bien travaillé, jamais il n’aura la possibilité d’ajouter un perfectionnement à son art.» Le prix est donc attribué à Douault-Wieland. Toutefois, le comité récompense Lançon d’une médaille d’or, en considération de l’excellence de sa production: son strass est «au jugement des premiers lapidaires de Paris, supérieur à tout ce qui nous vient d’Allemagne et de Suisse […] et il imite parfaitement l’émeraude, le saphir et l’améthyste». Avec cette médaille d’or, le comité honore en Lançon le pionnier de l’industrie parisienne du strass: «comme le commerce a des obligations essentielles à M. Lançon, puisqu’il est le premier qui ait lutté avantageusement avec l’étranger; comme ce vieillard laborieux possède la confiance des metteurs en œuvre et joailliers de Paris, et que les matières qu’il a envoyées au concours sont vraiment supérieures à celles d’Allemagne et de Genève, nous proposons à la Société de lui décerner une médaille d’or à titre d’encouragement²⁵¹».

À partir de 1826, Lançon est associé avec son fils et leur adresse devient 23 rue Ferdinand-du-Temple²⁵². Contrairement à la prédiction du comité des arts chimiques de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale, les Lançon sortent de leur routine et se lancent dans la fabrication du *flint-glass*, en sus de celle du strass²⁵³.

Durant les années 1830 et 1840, Lançon fils dirige l’établissement fondé par son père. Il n’apparaît plus dans les Almanachs après 1849²⁵⁴. Mais, dans les années 1850 et 1860, trois membres de la famille Lançon s’installent dans différentes spécialités de la bijouterie. Ainsi, en 1853, Lançon, 114 rue de Turenne, apparaît dans la rubrique «lapidaires et diamantaires». Puis, en 1863, on remarque Lançon, bijoutier en or 32 rue de Montmorency, et Lançon bijoutier en doré, 1 rue des Gravilliers²⁵⁵.

LAPOME

Bijoutier d’imitation et bijoutier en argent

En 1880, Lapome travaille comme bijoutier en doré, 63 rue de Bretagne, en association avec Viguerie. En 1891, il exerce seul, à la même adresse, non plus comme fabricant, mais comme commissionnaire en bijouterie. Il s’installe de nouveau comme bijoutier fabricant, en 1894 ou 1895, 40 rue de Bondy²⁵⁶. Il fabrique de la bijouterie en doré et en argent, et propose une spécialité de bijoux régionaux: les bijoux d’Auvergne. Il présente ses bijoux en 1896, à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris²⁵⁷. Il exerce toujours à la même adresse, avec la même spécialité, en 1907²⁵⁸.

 251 Rapport de Cadet de Gassicourt «sur le prix proposé pour la fabrication du strass et des pierres précieuses artificielles», le 20 septembre 1819, dans Bulletin de la Société d’encouragement pour l’industrie nationale, 18^e année, n° 183, septembre 1819, p. 289-291.

252 La rue Ferdinand-du-Temple porte le nom actuel de rue Morand.

253 Almanach du commerce de 1827, rubrique «strass».

254 Almanachs du commerce jusqu’en 1850, rubrique «strass».

255 Almanach-Bottin du commerce, 1854 et Annuaire-almanach du commerce, 1864.

256 Annuaire-almanachs du commerce de 1880 à 1896. La rue de Bondy est l’actuelle rue René Boulanger.

257 Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 225.

258 Annuaire-almanachs du commerce de 1908.

LEBEAU (P.-F.)

Fabricant de papeterie métallique, de ressorts de crinoline et de parures pour théâtre

Lebeau n’est pas à proprement parler un fabricant parisien: en 1863, son établissement se situe à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) et ses articles sont vendus 99 boulevard de Sébastopol, chez A. Perribère²⁵⁹. Lebeau est principalement un fabricant «de plumes métalliques et de ressorts pour jupons». Les crinolines, à la mode sous le Second Empire, sont en effet constituées de ressorts. À l’Exposition universelle de 1867 à Paris, il présente des «plumes métalliques et porte-plumes; aciers laminés, ressorts pour jupes », dans la classe 7, objets de papeterie²⁶⁰, et reçoit une mention honorable. En 1869, son représentant parisien est remplacé par Victor Eppe, à la même adresse, 99 boulevard de Sébastopol.

Puis Lebeau participe à l’Exposition universelle de 1873 à Vienne²⁶¹, où il obtient un diplôme de mérite²⁶². C’est à l’occasion de cette Exposition que l’on apprend, grâce au rapport d’un délégué ouvrier, que Lebeau est également fabricant de bijouterie et d’armes de théâtre. Antoine Poyet, «délégué ouvrier lyonnais de la bijouterie d’imitation et de la boutonnerie à l’Exposition de Vienne», signale que «M. Lebeau, de Paris, a exposé divers articles de théâtre, tels que parures, cottes de mailles. Les cottes de mailles sont bien faites; pour les autres articles, la fabrication est ordinaire²⁶³ ». Le regard de l’ouvrier boutonnier Antoine Poyet se porte plus d’une fois, lors de cette Exposition, sur la bijouterie de théâtre, et permet d’identifier des maisons qui ne retiennent pas l’attention des critiques habituels de l’orfèvrerie et de la bijouterie. Malheureusement, Poyet ne décrit pas les parures de théâtre de Lebeau.

Vers cette époque de l’Exposition de Vienne, Lebeau reprend à son compte la boutique du 99 boulevard de Sébastopol, qu’il exploite avec ses deux gendres et successeurs, Baignol et Farjon, durant toutes les années 1880 et 1890. En 1907, leur adresse devient 13 rue du Faubourg-Poissonnière²⁶⁴.

LE BLANC (Ernest)

maison LE BLANC-GRANGER

Armurier et bijoutier de théâtre

Ernest Le Blanc naît à l’île Bourbon (île de la Réunion), quartier Saint-Louis, le 12 janvier 1830. Il est le successeur d’Édouard Granger, auquel il est lié de plusieurs manières. L’épouse d’Ernest Le Blanc, Agathe-Pauline-Claire Aymard demeure, au moment de leur mariage, le 16 avril 1857, 74 rue de Bondy²⁶⁵, adresse d’Édouard Granger et de son établissement²⁶⁶. Et surtout, le frère aîné d’Ernest, Casimir Le Blanc²⁶⁷, né en 1807, est un camarade de promotion d’Édouard Granger, aux Arts et Métiers²⁶⁸. Ils sont nés tous les deux la même année, 1807, et ont étudié tous les deux à l’école de Châlons entre 1822 et 1824. Ernest Le Blanc est lui-même aussi un ingénieur civil²⁶⁹.

En 1864, Ernest Le Blanc succède à Édouard Granger à la tête de la plus importante entreprise française de bijoux, d’armes et d’armures de théâtre, située 11 boulevard Saint-Martin. La nouvelle maison, formée par l’association de Granger et de Le Blanc, prend le nom de Le Blanc-Granger²⁷⁰.

^[1] 259 Almanach-annuaire du commerce de 1864.

^[2] 260 Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale, 2e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe II, Classe 7, objets de papeterie, reliures, matériel des arts de la peinture et du dessin, n° 172, Lebeau (F.) aîné.

^[3] 261 Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels, Commissariat général, Paris-Vienne, 2e éd., 1873. Groupe VII, Section B, objets en fer et en acier, n° 1540, «Lebeau P.-F., 99 boulevard de Sébastopol et à Boulogne-sur-Mer». Lebeau expose aussi dans le Groupe XI, section D: fournitures de bureau.

^[4] 262 Exposition universelle de Vienne, 1873. Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international, Commissariat général de France, Impr. nationale, 2e éd., 1874, Groupe XI, p. 41-42.

^[5] 263 Rapports de la délégation ouvrière française à l'Exposition universelle de Vienne, 1873. Bijoutiers (imitation) et boutonniers, Lyon, Paris, Librairie V° A. Morel, et aux sièges des chambres syndicales ouvrières, 1874. Rapport d'Antoine Poyet, délégué lyonnais de la bijouterie d'imitation et de la boutonnerie, p. 4.

^[6] 264 Annuaire-almanachs du commerce juqu'en 1908.

^[7] 265 La rue de Bondy porte le nom actuel de rue René-Boulangier.

^[8] 266 Arch. Paris 5Mil 2295, acte de mariage de l'état civil reconstitué, mairie du 5e arrondissement ancien, le 16 avril 1857, entre «Ernest Leblanc, ingénieur civil, né à l'île Bourbon, quartier Saint-Louis, le 12 janvier 1830, demeurant petite rue Saint-Pierre-Amelot, 24, allée verte n° 5, avec ses père et mère, fils majeur de Bernardin-Casimir Leblanc et de Françoise-Anne-Marie-Joséphine Archambault, son épouse, rentiers, présents et consentants, et Agathe-Pauline-Claire Aymard, sans profession, née à Paris, le 9 juillet 1835, y demeurant, rue de Bondy, 74, fille majeure de Joseph-Louis-Eugène Aymard, fondeur en caractères, demeurant à Marseille, consentant, et de Louis-Amable-Agathe Nougès, son épouse décédée». Un contrat de mariage a été préalablement signé devant M° Mouchet, notaire à Paris, le 14 avril 1857 (Arch. nat. MC/ET/XX/1047). Casimir Le Blanc, ingénieur civil, demeurant 2 rue Sainte-Appoline, frère aîné du marié, est l'un des témoins du mariage.

^[9] 267 Casimir Le Blanc, né le 28 janvier 1807 à Paris, et décédé le 22 novembre 1887, est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 11 août 1869, en qualité de professeur de dessin industriel. Arch.nat. LH/1514/70, base Léonore en ligne. Dans Cent ans de la vie de l'École centrale des arts et manufactures, 1829-1929, Léon Guillet relève le nom de Casimir Le Blanc, parmi les enseignants en dessin industriel présents dès l'ouverture de cette école en 1829.

^[10] 268 M. Teddy Thorrior, archiviste de la Fondation des Arts et Métiers, a aimablement mené des recherches et trouvé que Casimir Le Blanc a intégré l'école de Châlons en 1822. Quant à Édouard Granger, M. Thorrior a trouvé deux dates possibles d'admission à l'école de Châlons: 1821 ou 1822.

À l’Exposition universelle de 1867, ce n’est plus Édouard Granger, mais Ernest Le Blanc qui organise la participation de la maison²⁷¹. Il remporte une médaille d’argent²⁷² dans la classe de la joaillerie bijouterie pour ses bijoux historiques, sa bijouterie de cuivre pour le théâtre et ses imitations de diamants. Alors que la plupart des autres bijoutiers d’imitation n’exposent que dans une seule vitrine, Ernest Le Blanc dispose de quatre vitrines. Il est en effet installé dans les vitrines n°s 5 et 6, intitulées «Perles fausses et ornements de théâtre », ainsi que dans les vitrines n°s 9 et 10 consacrées aux bijoux d’acier²⁷³. Il partage certes ces vitrines avec d’autres exposants, mais, au total, les emplacements qu’il occupe représentent une superficie bien supérieure à celle de ses confrères. La position de premier plan de sa maison, fournisseur breveté de l’Empereur et des théâtres impériaux, est depuis longtemps reconnue.

Au moment de l’Exposition universelle de 1867, Ernest Le Blanc transfère ses ateliers et magasins au 12 boulevard de Magenta²⁷⁴.

Le 29 avril 1870, Le Blanc fournit «une armure pour l’équipement d’un soldat romain», au musée impérial de Saint-Germain, musée que Napoléon III, passionné d’archéologie, vient de créer sous le nom de «musée des Antiquités celtiques et gallo-romaines». Cet équipement vise à restituer l’armement défensif d’un soldat romain et se compose de cinq pièces: un casque, une cuirasse à bandes, une ceinture, un bouclier et un baudrier. Il est destiné à la statue en plâtre, de grandeur naturelle, représentant un soldat romain, que le sculpteur Bartholdi fournit de son côté au musée²⁷⁵. La facture d’un montant de 600 francs, au nom de Le Blanc-Granger, est acquittée par le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l’Empereur et des Beaux-Arts, le 2 août 1870²⁷⁶.

Ernest Le Blanc remporte une médaille de progrès à l’Exposition universelle de Vienne en 1873²⁷⁷, où il expose surtout de la bijouterie: «reproduction de bijoux historiques en cuivre doré, argent et or, et bijoux à l’usage des théâtres²⁷⁸».

En 1878, à l’Exposition universelle de Paris, la maison Le Blanc-Granger obtient enfin une médaille d’or, motivée principalement par les bijoux qu’il expose. Le jury retient tout particulièrement sa joaillerie d’imitation et ses reproductions «de bijoux de tous les pays et de tous les temps, en pierres imitées montées sur or, argent et cuivre doré²⁷⁹». Il souligne la «grande vérité historique» des bijoux de Le Blanc qui tirent «le plus brillant parti du jeu des pierres de couleur²⁸⁰». Ernest Le Blanc a demandé au comité d’installation de la classe de la bijouterie, à cette Exposition de 1878, un emplacement de 4 m de longueur sur 4 m de largeur, afin de construire un pavillon individuel, ce qui correspond aux conditions d’exposition des fabricants de premier plan²⁸¹.

Outre son titre de fournisseur de l’Opéra «et des principaux théâtres étrangers», Ernest Le Blanc annonce être aussi le fournisseur du roi des Pays-Bas²⁸². Le 1^{er} janvier 1884, Richard Gutperle lui succède à la tête de l’établissement Le Blanc-Granger²⁸³. La nouvelle maison prend le nom de Gutperle.

LECLERC (Jules)

Horloger et bijoutier

Jules Leclerc est installé de 1890 à 1900, comme horloger, 109 rue du Théâtre²⁸⁴. Il présente de l’horlogerie et de la bijouterie à l’Exposition du théâtre et de la musique de 1896, à Paris²⁸⁵.

^[11] 269 Ernest Le Blanc se déclare ingénieur civil dans son acte de mariage, le 16 avril 1857. Il n'a pas été possible d'identifier formellement l'école dans laquelle il a été formé. M. Teddy Thorrior, archiviste de la Fondation des Arts et Métiers, ne l'a pas trouvé dans les listes et bases d'anciens élèves. Ernest Le Blanc ne figure pas non plus dans les annuaires des anciens élèves de l'École polytechnique, ni de l'École des ponts, ni de l'École centrale, et est absent de la base en ligne des anciens élèves de l'École des mines. Mais, selon M. Teddy Thorrior, Ernest Le Blanc pourrait tout de même, à l'instar de son frère Casimir et de son prédécesseur Édouard Granger, être un ingénieur des Arts et Métiers. Les listes des anciens élèves sont en effet incomplètes.

^[12] 270 Millot, Alain, «Édouard Granger, un artisan de la scène et des mots», dans Arts et Métiers Mag, février 2015, p. 50-51. Nous remercions M. Teddy Thorrior, archiviste du centre des archives historiques de la Fondation des Arts et Métiers, à Liancourt, de nous avoir communiqué cet article. Concernant l'association entre Le Blanc et Granger en 1864, indiquée par Alain Millot, aucun dépôt d'acte de société au tribunal de commerce de la Seine n'a pu être trouvé aux Archives de Paris.

^[13] 271 Arch. nat. F12 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Dossiers d'admission et d'installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie. Demande d'admission d'Ernest Le Blanc-Granger.

^[14] 272 Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue officiel des exposants récompensés par le jury international, Paris, E. Dentu, 2e éd., s.d. [1868]. Classe 36, joaillerie et bijouterie.

^[15] 273 Arch. nat. F12 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Plan de répartition des exposants par vitrine.

^[16] 274 Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale, 2e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n°s 4 et 5, Le Blanc-Granger (E.).

^[17] 275 Arch. nat. O° 1703. Ministère de la Maison de l'Empereur. Surintendance des Musées impériaux. Budget de l'année 1870. Décompte des fournitures faites pour le service du Musée impérial de Saint-Germain par «M. Le Blanc-Granger, armurier, Paris, 12 Boulevard Magenta», fourniture en date du 29 avril 1870. Mémoire arrêté à la somme de 600 francs, le 12 juillet 1870, par le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Musées impériaux. Livraison au musée de Saint-Germain certifiée le 2 juillet 1870 par le conservateur, Alexandre Bertrand. Numéro d'inscription à l'inventaire ou au registre d'entrée du musée: n° 14935. La partie textile du costume historique habillant la statue de soldat romain de Bartholdi a été fournie par Rocher, 25 rue Saint-Anne, pour 60 francs. Quant à Bartholdi, sa statue en plâtre lui est payée 900 francs.

^[18] 276 Arch. nat. O° 1703. Ministère de la Maison de l'Empereur. Exercice 1870. Palais des Tuileries. Mandat de paiement, n° 1241 du 31 juillet 1870, signé pour acquit le 2 août 1870. L'acquit du paiement de la statue de Bartholdi date quant à lui du 3 septembre 1870.

^[19] 277 Exposition universelle de Vienne, 1873. Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international, Commissariat général de France, Impr. nationale, 2e éd., 1874, Groupe VII, p. 36.

LEURET

Fabricant de perles d’imitation

En 1900, la «Société anonyme des Perles Leuret » siège au 68 bis rue Réaumur et semble ne pas avoir de magasin de vente au détail. Elle fabrique, dans son usine de Proverville (Aude), des perles d’imitation destinées à la bijouterie et à la mode. Elle annonce un capital de 300 000 francs et elle expose dans la classe de la bijouterie, à l’Exposition universelle de Paris, en 1900²⁸⁶.

LEVY LEBRUN

Émailleur sur bijoux, marchand de pierres fines et fausses

Lévy Lebrun exerce, à partir de 1835 ou 1836, 6 rue Chapon, dans un atelier situé dans l’escalier G, et 19 rue des Gravilliers – les deux adresses étant très proches par l’arrière des parcelles. Son adresse devient 8 rue Chapon vers 1853, et enfin, dans les années 1860, 8 et 10 rue Chapon. Il cesse son activité vers le milieu des années 1860.

Il travaille comme émailleur en bijoux et fabricant d’émaux. Il tient, de plus, un dépôt «de pierres fines et fausses pour bijoutiers, sertisseurs et metteurs en cuivre ». Il propose également un «assortiment de turquoises²⁸⁷».

LIGIER (Paul-Félix-Émile)

Bijoutier en acier

De 1878 à 1890, Émile Ligier, né en 1855, est associé avec Jules Huet au sein de la maison *Huet et Ligier*. À partir de 1890, Ligier prend seul la direction de la maison, mais conserve le nom *Huet et Ligier* ainsi que l’adresse du 118 rue de Turenne et, possiblement aussi, la manufacture de ce dernier à Coye (Oise). Son chiffre d’affaires s’élève à 800 000 francs et il emploie, pour l’ensemble de ses éta-bissements, 200 ouvriers. Il expose à Moscou en 1891 et participe aux comités et au jury des expositions d’Anvers, en 1894, et d’Amsterdam en 1895. De plus, il exerce des responsabilités syndicales: il est le secrétaire de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et le secrétaire du syndicat général des chambres syndicales²⁸⁸.

De septembre 1895 à janvier 1896, il participe à l’Exposition internationale d’At-lanta. Il y obtient un diplôme d’excellence pour ses bijoux en acier, et une médaille d’or pour ses bijoux en coquillages²⁸⁹.

En 1896, il expose ensuite ses bijoux en acier poli à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, où il est le secrétaire du comité du groupe VIII, industries du métal²⁹⁰.

Il est élu vice-président de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation, puis est décoré de la Légion d’honneur à l’issue de l’Exposition internationale de Bruxelles, en 1897, où il remporte un grand prix²⁹¹.

²⁷⁸ *Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels*, Commissariat général, Paris-Vienne, 2^e éd., 1873. Groupe VII, Section A, objets d’or et d’argent, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie, n^o 1461, Le Blanc-Granger, Erneste [sic].

²⁷⁹ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition unioerselle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

²⁸⁰ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Groupe IV, classe 39*. Rapport de Martial Bernard sur la joaillerie et la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1880, p. 32.

²⁸¹ Arch. nat. F¹² 3385 Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission de la classe 39,joaillerie et bijouterie. Demande d’admission de Le Blanc-Granger.

²⁸² Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique «bijoutiers en or».

²⁸³ Arch. nat. F¹² 5164. Dossier de candidature de Richard Gutperle à la Légion d’honneur en 1900.

²⁸⁴ Annuaires-almanachs du commerce des années 1880 et 1900. Jules Leclerc ne figure pas dans les Annuaires après 1901 et n’est pas identifié avant 1890.

²⁸⁵ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 225.

²⁸⁶ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie. La société Leuret ne figure pas dans l’Annuaire-almanach du commerce de 1901.

²⁸⁷ Almanach du commerce et Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846.

²⁸⁸ Arch. nat. F¹² 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Louis Ruteau. Lettre du bijoutier-joaillier Louis Aucoc, vice-président du groupe V à l’Exposition d’Amsterdam, adressée le 28 septembre 1895 à Fauré Lepage, président de son groupe, pour lui recommander la candidature à la Légion d’honneur de deux bijoutiers, Ruteau et Ligier.

²⁸⁹ Arch. nat. F¹² 5320. Exposition internationale d’Atlanta. Liste des récompensés et article non signé, «France at the Fair led the foreign section in awards. Classified list of awards taken by the French exhibition at our Exposition » dans *The Constitution: Atlanta, Ga.*, Sunday, January 12, 1896.

²⁹⁰ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 225.

²⁹¹ *Comité français des expositions à l’étranger. Rapport général sur l’Exposition internationale de Bruxelles 1897*, par Charles Legrand, Paris, Comité français des expositions à l’étranger, 1898. Récompenses, classe 56, bijouterie, orfèvrerie, p. 199 et p. 285.

LOW & TAUSSIG

Lapidaires et fabricants de diamants d’imitation

Low et son associé Martin Taussig fabriquent des faux diamants et exploitent une taillerie de pierres. Leur adresse parisienne est 197 rue du Temple et ils disposent d’une usine à Ermont (Seine-et-Oise). Ils participent à l’Exposition universelle de 1900, à Paris²⁹².

MABILLE (Adolphe)

Bijoutier d’imitation et de théâtre

Adolphe Mabile, installé 39 boulevard du Temple, présente des bijoux pour le théâtre et des bijoux fantaisie à l’Exposition du théâtre et de la musique de 1896, à Paris²⁹³.

MALÉCOT (J.)

Bijoutier en doré et bijoutier de théâtre

En 1879, J. Malécot prend la succession de J. Capra à la tête d’une maison de bijouterie en doré et de bijouterie de théâtre, fondée en 1849 et installée 153 rue du Temple. Malécot réalise aussi des bijoux en argent²⁹⁴. En 1896, il expose de la bijouterie d’imitation à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris²⁹⁵.

MALINGRE

Bijoutier d’imitation

En 1824, Malingre est installé comme bijoutier fabricant en faux, au Palais-Royal, n^o 142. Il semble ne plus exercer à Paris dès 1828, date à laquelle il disparaît des Almanachs du commerce²⁹⁶.

²⁹² *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

²⁹³ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 225.

²⁹⁴ Almanach du commerce Didot-Bottin 1880, rubriques «bijoutiers en doré » et «bijoutiers en argent».

²⁹⁵ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 226.

²⁹⁶ Almanachs du commerce de 1825 à 1829.

MANDRILLON (Narcisse)

Lapidaire

Narcisse Mandrillon appartient à une famille de lapidaires. Il est le fils d’Honoré Mandrillon, qui exerce dans les années 1850 et 1860, 10 rue des Gravilliers, comme successeur de Chavenois. Honoré Mandrillon taille les pierres fines et fausses, «ajuste sur œuvres» et tient un «grand assortiment de pierreries pour joailliers et bijoutiers metteurs en œuvre et sertisseurs²⁹⁷». Par ailleurs, Claude Mandrillon est lapidaire, à la même époque, 55 rue de Bretagne. Narcisse Mandrilon succède à son père dans les années 1870, 10 rue des Gravilliers. En 1878, il sollicite son admission dans la classe de la bijouterie à l’Exposition universelle de Paris. Il est installé comme lapidaire, 42 rue Réaumur, où il est spécialisé dans la taille des pierres fausses pour la bijouterie et l’imitation de pierres fines²⁹⁸. Il devient notable commerçant et poursuit son activité au moins jusqu’à la fin du siècle²⁹⁹.

MANGON

Bijoutier en or et en argent,joaillier d’imitation

Antoine Mangon est installé 15 rue de Poitou depuis le début des années 1890³⁰⁰. Il présente à l’Exposition universelle de 1900, à Paris, ses imitations de diamants et de pierres précieuses, ainsi que de la bijouterie-joaillerie en or et en argent³⁰¹. Et, peu après cette Exposition, P. Mangon lui succède à la même adresse³⁰².

MARBOUTIN (Veuve)

voir également MARION-BOURGUIGNON

Bijoutière et joaillière d’imitation

Cette dame Veuve Marboutin se revendique comme successeur de Marion-Bourguignon. Elle figure en effet dans les annuaires du commerce sous le nom de *Bourguignon (ancienne maison Marion-Bourguignon)*. En 1870, elle est installée 55 rue Vivienne, adresse qui correspond à celle de l’un des deux magasins de Marion-Bourguignon. Elle propose à sa clientèle des perles et des bijoux d’imitation, ainsi que des bijoux de deuil³⁰³. En 1878, elle souhaite participer à l’Exposition universelle de Paris et signe sa demande d’admission du nom de *M^{me} Veuve Marboutin-Bourguignon, ancienne maison Marion-Bourguignon*. Toutefois, le comité d’admission rejette sa demande, en estimant qu’elle n’exerce que comme marchande et non comme fabricante, condition préalable pour une admission dans la classe 39, bijouterie³⁰⁴. Son concurrent, A. Bocquillon, de la maison Bourguignon 11 boulevard des Capucines, est quant à lui accepté à l’Exposition de 1878. En 1878 ou 1879, M^{me} Veuve Marboutin cède son fonds à Jules Poisson, qui s’intitule à son tour *ancienne maison Marion-Bourguignon*. Jules Poisson prend la précaution de préciser, dans les annuaires, qu’il exerce comme fabricant. Il déplace son magasin du 55 au 53 rue Vivienne, où il conserve les spécialités de bijoux d’imitation, de bijoux de deuil et de perles d’imitation³⁰⁵.

Marion-Bourguignon, ancienne maison Mandrillon

- ↑ Almanach Bottin du commerce de Paris, 1854, rubrique «lapidaires et diamantaires».
- ↑ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission de Narcisse Mandrillon dans la classe 39, bijouterie.
- ↑ Il figure encore dans l’Annuaire-almanach du commerce de 1901.
- ↑ Il apparaît comme bijoutier dans l’Annuaire-almanach de 1891.
- ↑ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier ; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.
- ↑ Dès 1901, le bijoutier P. Mangon apparaît à la place d’Antoine Mangon. Annuaire-almanach du commerce 1902.
- ↑ Annuaire-almanach du commerce, 1870, rubriques «joailliers», «perles» et «strass».
- ↑ Arch. nat. F¹² 3386. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission de la classe 39.
- ↑ Annuaire-almanach du commerce, 1880, rubriques «perles» et «bijoutiers en doré».

MARÉCHAL

Joaillier lapidaire en strass

En 1825, Maréchal apparaît dans la rubrique «strass» des Almanachs du commerce, et s’ajoute aux quatre seules autres adresses existantes: Lançon, Bourguignon, Douault-Wieland et Barthélemy. Il exerce passage du Petit-Saint-Antoine³⁰⁶ et se déclare l’«inventeur en 1817 de l’éclat perfectionné des ouvrages en strass³⁰⁷». Il semble que Maréchal ne soit pas fondeur et ne s’occupe pas de l’étape de fabrication du verre de strass, mais intervienne comme lapidaire pour la taille de ce verre, que des fondeurs comme Lançon ou Douault-Wieland lui livrent. Maréchal intervient ensuite comme joaillier. Les rapports des jurys d’exposition précisent que Maréchal a inventé des machines de taille et de polissage des matières brutes. Les jurys désignent ces matières du nom abusif de «pierres», mais il s’agit bien de produits verriers, qui, une fois taillés ou polis, imitent les véritables pierres précieuses. Maréchal présente ses procédés de mécanisation et ses bijoux d’imitation aux Expositions des produits de l’industrie de 1834, 1839 et 1844, et reçoit chaque fois une médaille de bronze. En 1834, le jury précise que les montures des bijoux factices exposés par Barthélémy sont en or et en argent³⁰⁸. Le jury de l’exposition de 1839 lui adresse de vifs compliments: «Le riche assortiment qu’il expose est d’une telle beauté qu’il soutient la comparaison avec les plus beaux brillants. Ses pierres taillées à la mécanique sont d’une rare perfection, et cependant d’une grande modération dans les prix³⁰⁹.» À l’Exposition des produits de l’industrie de 1844, le jury insiste sur l’ingéniosité des machines à tailler et à polir inventées par Maréchal et de son «outillage qui donne une grande économie de temps». Selon lui, l’ensemble du secteur de la joaillerie est redevable à Maréchal pour ses machines à tailler et à polir³¹⁰. Maréchal déménage plusieurs fois: il est installé 8 rue Notre-Dame-de-Nazareth en 1834, puis 6 rue de la Tacherie à partir de 1838 ou de 1839. Il vend en gros et en détail et diversifie son assortiment de tailles, proposant des «brillants, roses de Hollande de première beauté³¹¹». Il exerce encore en 1849 mais plus en 1853³¹².

MARION-BOURGUIGNON (Louis-Antoine)

Bijoutier et joaillier d’imitation

Louis-Antoine Marion, né vers 1802, succède à son beau-père Paul Bourguignon au décès de ce dernier en 1833³¹³. Il continue à annoncer son éta-blissement sous le nom de Bourguignon (Paul) dans les almanachs du commerce, durant les années 1830 et 1840, mais participe aux expositions sous le nouveau nom de l’établissement: Marion-Bourguignon. La concurrence de Bourguignon neveu, contraint Marion-Bourguignon à communiquer sur sa qualité de «seul successeur» de Paul Bourguignon³¹⁴. Marion-Bourguignon est récompensé, à l’Exposition des produits de l’industrie de 1834, d’un rappel de la médaille de bronze qu’a obtenue Paul Bourguignon à l’Exposition précédente, en 1827. Le jury est sensible à la qualité de ses imitations de perles et de ses montures de pierres fausses sur argent et sur cuivre³¹⁵. En 1839, L.-A. Marion-Bourguignon reçoit une médaille d’argent pour les progrès de sa fabrication: «ses parures sont encore plus belles et plus difficiles à distinguer des véritables parures de diamant et de pierres précieuses, aussi son commerce s’étend-il aujourd’hui partout et jusque dans les Indes³¹⁶».

Marion-Bourguignon, ancienne maison Mandrillon

- ↑ Almanach du commerce de 1825, rubrique «strass». Ce passage disparu menait de la rue du Roi-de-Sicile à l’actuelle rue François-Miron.
- ↑ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «lapidaires».
- ↑ *Rapport du jury central sur les produits de l’industrie française exposés en 1834*. Rapport de Charles Dupin, Paris, Impr. royale, 1836, t. III, p. 161.
- ↑ *Exposition des produits de l’industrie française en 1839. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 58.
- ↑ *Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 192-193.
- ↑ Almanach du commerce et Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «lapidaires».
- ↑ Maréchal figure dans l’Annuaire du commerce Firmin Didot de 1859, à la rubrique «strass», mais est absent de l’Almanach-Bottin du commerce de 1854.
- ↑ Voir à la notice Bourguignon, l’acte de décès de Paul Bourguignon, qui spécifie l’âge de son gendre.
- ↑ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubriques «orfèvres-joailliers-bijoutiers» et «pierres, perles fausses et colliers».
- ↑ *Rapport du jury central sur les produits de l’industrie française exposés en 1834*. Rapport de Charles Dupin, Paris, Impr. royale, 1836, t. III, p. 160-161.
- ↑ *Exposition des produits de l’industrie française en 1839. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, L. Bouchard-Huzard, 1839, t. III, p. 57.

Enfin, à l’Exposition des produits de l’industrie de 1844, Marion-Bourguignon obtient un rappel de médaille d’argent pour son «strass diamantaire» et ses parures en joaillerie d’imitation³¹⁷. Il diminue le nombre de ses emplacements de vente au passage de l’Opéra, galerie de l’Horloge, où il ne conserve plus que le n° 19, mais il ouvre un nouveau magasin 57 rue Vivienne³¹⁸. Au milieu des années 1850, Marion-Bourguignon s’installe 7 boulevard des Capucines, à proximité de l’Opéra, tout en conservant un magasin rue Vivienne, au n° 55³¹⁹. Par la suite, deux maisons concurrentes, celle d’A. Bocquillon et celle de M^{me} Veuve Marboutin, revendiquent le titre de successeur de la maison Bourguignon.

MARMORAT frères

Bijoutiers en doublé

Les frères Marmorat s’installent 157 rue Montmartre en 1875, puis déménagent en 1877 25 rue Michel-le-Comte³²⁰. Ils fabriquent, en doublé d’or, des chaînes, des médaillons, des bracelets et des bagues fantaisie, ainsi que des «bagues et bracelets électriques³²¹». Ils participent en 1896 à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, où ils présentent des bijoux en doublé et des bijoux électriques³²². Ils exercent à la même adresse en 1907³²³.

MASCURAUD frères

Alfred-Auguste MASCURAUD

(Paris 1848 – Paris 1926)

Émile MASCURAUD

Bijoutiers d’imitation et bijoutiers en doré

Les deux frères Alfred et Émile Mascuraud sont associés à la tête de la maison Mascuraud frères, mais seul Alfred en est désigné dans les sources comme le directeur effectif. Le rôle d’Émile n’est pas précisé.

Alfred-Auguste Mascuraud est né le 18 octobre 1848 à Paris. En association avec son frère Émile, il dirige depuis 1872 une maison de fabrication de bijouterie d’imitation, fondée par son père en 1832³²⁴, et située 6 et 8 rue de Breteuil, puis 8 rue du Général-Morin³²⁵. Elle est spécialisée dans les «ornements pour modes», les épingles, les peignes et les articles pour coiffure en général, ainsi que dans les demi-parures, les colliers et les bracelets³²⁶.

En 1876, la maison Mascuraud frères participe à l’Exposition universelle de Philadelphie, où elle reçoit la récompense collective décernée à sept bijoutiers français d’imitation: Piel, Topart, Lévy, Jacquemin, Hémery, Regat et Mascuraud³²⁷.

En 1889, la maison Mascuraud réalise un chiffre d’affaires d’environ 400 000 francs par an et occupe cinquante ouvriers et employés. Elle participe hors concours à l’Exposition universelle de Paris, en 1889, car Alfred Mascuraud est membre du jury de la classe 37, joaillerie et bijouterie³²⁸.

Alfred Mascuraud est nommé chevalier de la Légion d’honneur par décret du 17 juillet 1893, puis officier par décret du 14 août 1900, au titre de ses nombreuses responsabilités au service de la bijouterie d’imitation. Il préside ainsi depuis 1889 la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et des industries qui s’y rattachent, qu’il a fondé en 1873 en même temps que l’École professionnelle de la bijouterie imitation rattachée à la Chambre syndicale. De plus, il préside le comité des élec-

³¹⁷ *Exposition des produits de l'industrie française en 1844. Rapport du jury central.* Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 191-192.

³¹⁸ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846.

³¹⁹ Annuaire et almanach du commerce, 1857.

³²⁰ Annuaire-almanachs du commerce de 1876 et 1878.

³²¹ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique «bijoutiers en doublé».

³²² *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition.* Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 226.

³²³ Annuaire-almanach du commerce de 1908.

³²⁴ Arch. nat. F¹⁹ 8670. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Alfred Mascuraud.

³²⁵ La rue du Général-Morin, située dans le 3^e arrondissement entre la rue Vaucanson et la rue Réaumur, a été supprimée en 1933 (*Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet).

³²⁶ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique «bijoutiers en doré».

³²⁷ *Exposition internationale et universelle de Philadelphie 1876. France. Commission supérieure. Rapports*, Paris, Impr. nationale, 1877. Rapport de Rouleaux-Dugage sur l’orfèvrerie, la bijouterie, le bronze, p. 320.

³²⁸ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37,joaillerie et bijouterie.

tions consulaires du département de la Seine et, en 1886, le conseil des métaux du conseil de prud’hommes. Il est vice-président du Syndicat général du commerce et de l’industrie depuis 1888. Par ailleurs, il participe à l’organisation de la classe de la bijouterie lors de la plupart des expositions: rapporteur du jury à Bruxelles en 1888 et à Chicago en 1893, vice-président du jury à Anvers en 1894, président de la section française à Atlanta en 1896 et, surtout, vice-président des comités d’admission et d’installation et membre du jury de la classe 95, bijouterie, à l’Exposition de Paris en 1900. En tant que chef d’une entreprise très exportatrice, il est nommé conseiller du Commerce extérieur. Il est enfin décoré de différents ordres: officier d’Académie et de l’Instruction publique, chevalier de l’ordre de Léopold (Belgique) et commandeur de l’ordre royal du Cambodge³²⁹.

Il montre son intérêt pour la bijouterie de théâtre en apportant son patronage à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, en 1896. Il fait également partie du comité du groupe VII, industries du métal, de cette exposition, où il présente sa bijouterie d’imitation³³⁰.

À l’Exposition de Paris en 1900, où Mascuraud expose hors concours en tant que membre du jury, le Rapport souligne sa capacité à rivaliser à l’exportation avec ses concurrents étrangers. En effet, Mascuraud maintient des prix très bas, tout en assurant la bonne fabrication de ses «bijoux et articles de mode» qui ne sont «pas loin de la perfection dans leur genre³³¹».

À partir de 1905, Alfred Mascuraud se retire de la direction de l’entreprise pour se consacrer pleinement à sa carrière politique, entamée dès les années 1880. Son frère Émile lui succède durant quelques années. En 1910, la maison est dirigée par Georges Baer, qui s’intitule *successeur de Mascuraud frères*, et qui conserve l’adresse du 8 rue du Général-Morin³³².

Alfred Mascuraud mène une action politique importante à Paris. Il préside l’un des comités républicains du 3^e arrondissement de Paris et lutte contre la candidature du général Boulanger, qu’il réussit à mettre en minorité dans ce secteur de Paris. L’influence politique de Mascuraud se porte en soutien des candidats républicains lors de plusieurs élections législatives et sénatoriales. Selon Jean Jolly, le rôle politique de Mascuraud a même contribué «aux rapprochements franco-italien et franco-anglais» à travers l’action du comité républicain du commerce. Mascuraud fonde ce comité en 1898 «pour combattre le parti nationaliste», initialement en matière de politique intérieure. Le comité prend «une importance considérable» et s’intéresse aussi «aux relations de la France avec les nations voisines.» Fidèle à ses convictions, Alfred Mascuraud apporte son appui aux gouvernements de Waldeck-Rousseau et d’Émile Combes. Il est élu sénateur de la Seine le 15 janvier 1905 et siège au Sénat jusqu’à sa mort le 27 octobre 1926, à Paris³³³.

³²⁹ Arch.nat. F¹⁹ 8670. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Alfred Mascuraud. Note de renseignements, datée du 25 juillet 1900.

³³⁰ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition.* Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 22, p. 57 et p. 226.

³³¹ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie: classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95,joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 398.

³³² Annuaire-almanachs du commerce de 1904 à 1911.

³³³ La notice consacrée à Alfred Mascuraud dans le *Dictionnaire des parlementaires français*, de Jean Jolly, Paris, PUF, 1966-1968, est disponible sur le site www.senat.fr.

MASSON (J.-Fr.-A.)

Bijoutier et joaillier d'imitation

Masson est installé au Palais-Royal, 7 galerie de Valois, en 1844. Son adresse devient 117 galerie de Valois en 1849. Le jury de l’Exposition des produits de l’industrie lui attribue, en 1844, une mention honorable, pour son « bel assortiment de différentes pièces de joaillerie en imitations de diamants et de pierres fines, montées avec un goût parfait, et qu’il serait difficile de distinguer des véritables parures de brillants et de pierres précieuses ³³⁴ ». Masson expose de nouveau sa « bijouterie fausse » à l’Exposition des produits de l’industrie de 1849, et y obtient une médaille de bronze ³³⁵. Enfin, à l’Exposition universelle de Paris de 1855, il présente ses « imitations de diamant montés en or et argent pour bracelets, broches, bagues ³³⁶ ». Il n’obtient pas de récompense et poursuit sa fabrication en ajoutant la spécialité de bijoutier émailleur ³³⁷.

MAUPOMÉ (Louis-Victor)

Horloger-joaillier et bijoutier en or

Louis-Victor Maupomé tient le magasin *Aux Fabriques de Genève*, situé au premier étage du 137 boulevard de Sébastopol. Il est spécialisé dans les parures de mariage et les montres et, en matière d’horlogerie du moins, exerce comme marchand et non comme fabricant ³³⁸. Il participe à l’exposition du Théâtre et de Musique de 1896 à Paris, dont il est l’un des membres du comité du groupe VIII, industries du métal ³³⁹.

MELCHISEDECH

Armurier de théâtre

Melchisedech est installé, à partir de 1874, comme fabricant d’armes et armures pour théâtre, 62 rue du Faubourg-du-Temple. En 1889, il a déménagé 11 rue Bouchardon. Il propose également des accessoires pour théâtre, dont le détail n’est pas connu. Il est donc possible, mais non certain, qu’il produise de la bijouterie de théâtre. En revanche, A. Broit, son successeur à partir de 1892, fabrique à la fois des bijoux de théâtre et d’église, et des armes et armures ³⁴⁰.

MORIN (Gustave)

Costumier et bijoutier de théâtre

Gustave Morin est installé 7 rue Béranger, en 1879, date à laquelle il figure dans la rubrique « costumiers » de l’Annuaire du commerce. Il s’annonce comme fournisseur de l’Opéra de Paris et précise ses spécialités: « costumes pour cavalcades historiques, bals travestis, location pour la peinture, costumes, armes et bijoux anciens, dominos, manteaux vénitiens, uniformes de postillons, exportation ³⁴¹ ». Il n’apparaît plus dans les années 1890.

³³⁴ *Exposition des produits de l'industrie française en 1844. Rapport du jury central. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie*, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 193-194.

³³⁵ *Rapport du jury central sur les produits de l'agriculture et de l'industrie exposés en 1849. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie*, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 467.

³³⁶ *Exposition des roduits de l'industrie de toutes les nations, 1855. Catalogue officiel, publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, E. Panis, s.d. [1855], 17^e classe, bijoux et bronzes, n° 5126, Masson, J.-Fr.-A.

³³⁷ Almanach-Bottin du commerce de 1856.

³³⁸ Almanachs-Bottin de 1898 et 1911, rubrique « bijoutiers en or » et « horlogers ».

³³⁹ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition. Groupe VIII, industries du métal*, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 56 et p. 226.

³⁴⁰ Annuaire-almanachs du commerce de 1875 à 1893, rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

³⁴¹ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique « costumiers ».

MURAT (Charles-Bertrand)

puis Jacques-Louis-Georges

Bijoutiers en doublé

La maison Murat, importante maison de fabrication de bijouterie en doublé d’or au XIX^e siècle, existe toujours au XXI^e siècle.

Son fondateur, Charles-Bertrand Murat, est établi au début des années 1850, 4 rue du Grand-Chantier ³⁴², comme fabricant de bijouterie en doublé ³⁴³. Selon Remi Verlet, Charles Murat naît en 1819, s’établit en 1850 et obtient son inscupation le 18 février 1851 ³⁴⁴.

Charles Murat remporte une médaille de bronze à l’Exposition universelle de 1855, à Paris, puis il participe à l’Exposition universelle de 1862, à Londres, où il est récompensé d’une mention honorable. En 1867, à l’Exposition universelle de Paris, Charles Murat expose en tant que « fabricant de bijouterie en or doublé ³⁴⁵ ». Son portrait est conservé dans l’album photographique de l’Exposition ³⁴⁶. Il reçoit une médaille à l’Exposition de Philadelphie en 1876, où sa spécialité du doublé est traduite en anglais « gold-plated jewelry ³⁴⁷ ».

En 1878, Charles Murat a déplacé son établissement 6 rue des Archives. Il participe à l’Exposition universelle de Paris, où il remporte non seulement une médaille d’or, mais obtient encore des médailles de bronze pour trois de ses collaborateurs, Bosant, Villard et Brimeu ³⁴⁸. Charles Murat est décoré de la Légion d’honneur à l’occasion de cette Exposition de 1878 ³⁴⁹. Il est, par ailleurs, conseiller municipal du quartier des Enfants-Rouges, dans le 3^e arrondissement ³⁵⁰.

Son fils, Jacques-Louis-Georges, né à Paris, le 16 décembre 1851, lui succède en 1889 ³⁵¹. Georges Murat expose hors concours, en tant que membre du jury de la classe 37, joaillerie et bijouterie, à l’Exposition universelle de 1889 à Paris. Il présente de la « bijouterie sur or doublé, or sur argent, porte-mine fantaisie, etc. ³⁵² » Louis Aucoc, le président de la Chambre syndicale de la bijouterie-joaillerie-orfèvrerie soutient, après cette Exposition de 1889, la candidature de Georges Murat à la Légion d’honneur, en soulignant l’importance de sa maison qui occupe 400 ouvriers. Les établissements Murat sont répartis entre trois sites de fabrication: Paris, Saint-Martin-de-Valamas (Ardèche) et Rambervillers (Vosges) ³⁵³. Alfred Mascuraud, président de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et président du Comité républicain du commerce et de l’industrie, recommande à son tour Georges Murat pour la Légion d’honneur à l’occasion de l’Exposition universelle de Paris en 1900. Georges Murat est, en effet, membre du jury et du comité d’admission de la classe 95, bijouterie et joaillerie, et membre du comité d’installation de la classe 94, orfèvrerie. Au titre de ses services rendus à la bijouterie et à l’orfèvrerie à l’Exposition de 1900, Georges Murat, qui est déjà officier d’Académie, est nommé chevalier de la Légion d’honneur par décret du 14 août 1900. À ce moment, la maison Murat dispose d’une succursale de vente à Pforzheim, le centre de la fabrication allemande de la bijouterie, et occupe 600 ouvriers, tant à Paris qu’en Ardèche et dans les Vosges. Murat « sert à de vieux ouvriers des pensions de retraite de 450 à 600 F sans aucune participation du personnel ³⁵⁴ ».

³⁴² La rue du Grand-Chantier porte le nom actuel de rue des Archives.

³⁴³ Arch. nat. F¹⁹ 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie. Demande d’admission de Charles Murat dans laquelle il précise qu’il n’a pas exposé à l’Exposition universelle de Londres en 1851 car il « n’était pas établi ».

³⁴⁴ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 1669.

³⁴⁵ Arch. nat. F¹⁹ 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie. Demande d’admission de Charles Murat.

³⁴⁶ Arch. nat. F¹⁹ 11869, pl 96, n° 1148. Album de portraits photographiques d’exposants de1867. Portrait de « M. Murat, rue du Grand-Chantier, 4, classe 36 ».

³⁴⁷ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards*, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880, n° 49, Murat.

³⁴⁸ *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

³⁴⁹ *Les Merveilles de l'Exposition de 1878*, Paris, Librairie illustrée, s.d. Liste des exposants décorés de la Légion d’honneur au titre de la classe 39, bijouterie, p. 759.

³⁵⁰ Arch. nat. F¹⁹ 5221. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Jacques-Louis-Georges Murat. Lettre de la préfecture de police au Ministre du Commerce, datée du 10 janvier 1898.

³⁵¹ Arch. nat. F¹⁹ 5221. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Jacques-Louis-Georges Murat, né dans le 7^e arrondissement, fils de Charles Murat et de son épouse Julienne-Geneviève Lhermitte.

³⁵² *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37,joaillerie et bijouterie.

³⁵³ Arch. nat. F¹⁹ 5221. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Jacques-Louis-Georges Murat.

³⁵⁴ Arch. nat. F¹⁹ 5221. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Jacques-Louis-Georges Murat.

NÉRAND (Louis)

Bijoutier émailleur

Louis Nérand est installé comme émailleur en bijoux 18 rue Beurepaire, dans les années 1860, avant de s’installer comme bijoutier rue de Turbigo dans les années 1870, d’abord au n° 63 puis, en 1878, au n° 56³⁵⁵. Il fabrique de la bijouterie d’imitation d’or et d’argent, en cuivre «de toutes les teintes de métal connus», ainsi que des «émaux dits cloisonnés³⁵⁶». Ses coffrets en orfèvrerie d’imitation à décor émaillé, quelle que soit la technique réellement mise en œuvre³⁵⁷, s’inscrivent dans le renouveau du goût de l’époque pour l’émaillerie limousine médiévale, et de façon plus générale dans la vogue historiciste pour l’orfèvrerie cloisonnée ou champlevée médiévale ou byzantine. Louis Nérand expose en 1878 à l’Exposition universelle de Paris et obtient une médaille de bronze³⁵⁸. À la fin des années 1900, il exerce 15 boulevard Saint-Martin.

NOIRIEL & Cie

Bijoutiers d’imitation et fabricants d’articles de Paris

Noiriel est tout d’abord installé en 1890, en association avec Robert, 14 rue Portefoin, pour fabriquer de la bijouterie dorée et des articles de Paris. Ils ont déménagé 114 rue de Turenne en 1893³⁵⁹. En 1896, installés 124 rue de Turenne, ils présentent de la bijouterie d’imitation et des petits bronzes à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris³⁶⁰. À partir des années 1900, ils tiennent un comptoir important d’articles de Paris dans leur magasin, 114 rue de Turenne, réunissant bijouterie d’imitation, articles de ménage et jouets.

NOVELTY

Fabricant ou marchand de bijouterie de théâtre et de perles fausses

Sous l’enseigne de Novelty, Grumbach est installé 11 rue Notre-Dame-de-Lorette en 1907, comme bijoutier en or. En 1910, il a déménagé 18 boulevard des Italiens, où il vend des perles fausses, de la bijouterie de théâtre, des objets d’art et des cristaux pour orfèvrerie³⁶¹. L’enseigne Novelty disparaît ensuite des Annuaires du commerce et réapparaît, sans mention du nom de Grumbach, en 1927, comme bijoutier fantaisie, 11 rue Chapon³⁶².

³⁵⁵ Annuaires-almanach du commerce.

³⁵⁶ Arch. nat. F¹⁹ 3385. Exposition universelle de 1878. Section française. Comité d’admission de la classe 39, bijouterie. Demande d’admission de Louis Nérand.

³⁵⁷ Au XIX^e siècle, le terme de *cloisonné* est parfois employé de façon abusive, par exemple lorsque les cloisons sont obtenues à la fonte.

³⁵⁸ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39,joaillerie et bijouterie.

³⁵⁹ Annuaires-almanachs du commerce.

³⁶⁰ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 226.*

³⁶¹ Annuaire-almanach du commerce de 1908 et de 1911, et Annuaire *Paris-Bijoux* de 1911, rubrique «bijouterie de théâtre» et «cristaux pour orfèvrerie».

³⁶² Annuaire-almanach du commerce de 1928 et Annuaire *Paris-Bijoux* de 1927, rubrique «bijoux fantaisie». L’Annuaire *Paris-Bijoux* de 1927 ne comporte pas de rubrique «bijouterie de théâtre».

À L’OPÉRA-BIJOUX (Léon Desjardins)

Bijouterie de théâtre

Léon Desjardins fils s’installe en 1861 comme bijoutier en doré, 5 rue Portefoin³⁶³. Il est peut-être le fils de C. Desjardins, bijoutier en doré installé 175 rue du Temple et qui disparaît des annuaires à partir de 1863. En 1878, Léon Desjardins a déménagé 42 rue de Turbigo et, en 1884, il est installé 42 boulevard de Sébastopol. Il déplace ensuite son établissement, au milieu des années 1890, 55 boulevard de Sébastopol.

En parallèle, il ouvre en 1892 le magasin *À l’Opéra-Bijoux*, 24 avenue de l’Opéra. Cette succursale de Léon Desjardins est consacrée à la bijouterie de théâtre, tandis que sa bijouterie en doré est maintenue 55 boulevard de Sébastopol. En 1899, il transfère l’enseigne *À l’Opéra-Bijoux*, 14 rue Royale, où sont proposées des voilettes et des dentelles en sus des bijoux de théâtre³⁶⁴. En 1901, il insère une annonce publicitaire dans une revue de théâtre³⁶⁵. Il exploite toujours son magasin *À l’Opéra-Bijoux* en 1910, ainsi que sa bijouterie en doré du boulevard de Sébastopol. Il n’apparaît plus après la Première Guerre mondiale dans les annuaires du commerce.

Remi Verlet signale l’insculpation du poinçon de fabricant de Léon Desjardins, le 16 août 1894: un poinçon carré portant le dessin d’une tête de chimère, les initiales «LD» et l’inscription «Les bijoux fantaisie³⁶⁶».

PAISSEAU-FEIL (Ch. Paiseau)

Fabricant de strass et de perles fausses, lapidaire en pierres d’imitation, fabricant d’objets montés en pierres et perles d’imitation

Ch. Paiseau exerce comme lapidaire et fabricant de strass et de perles fausses, à partir de 1874, 24 rue de Turbigo, au coin du boulevard de Sébastopol³⁶⁷. Son établissement prend le nom de Paiseau-Fail en 1887, sans qu’un changement de direction soit annoncé dans les annuaires du commerce³⁶⁸.

En 1889, Paiseau-Fail remporte une médaille d’argent à l’Exposition universelle de Paris et expose hors-concours à Chicago, en 1893³⁶⁹. Il participe à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, en 1896. Il y expose des pierres et perles d’imitation, ainsi que des «objets montés en pierres et perles fines, imitation³⁷⁰». Il expose l’année suivante à Bruxelles et remporte une médaille d’or.

En 1900, il est installé 66 rue Taitbout. À l’Exposition universelle de Paris, il présente sa production de lapidaire et de fabricant d’objets montés: «reproduction de pierres précieuses. Perles orientales massives. Demi-perles imitées. Objets montés». Il précise avoir déposé un brevet en France et à l’étranger, et avoir déposé sa marque³⁷¹.

Il expose ensuite à Saint-Louis en 1904, où il reçoit une médaille d’or. En 1908, il a déménagé 53 rue de Chateaudun, où J. Paiseau lui succède en 1910 comme fabricant de perles³⁷².

³⁶³ Son nom figure pour la première fois dans l’Annuaire-almanach du commerce de 1862.

³⁶⁴ Annuaires-almanach du commerce de 1893 et de 1900.

³⁶⁵ *Almanach de la Rampe: actrices parisiennes*, 1901. Le but de cette annonce publicitaire est de rappeler le changement d’adresse du magasin de bijouterie de théâtre, transféré du 24 avenue de l’Opéra au 14 rue Royale.

³⁶⁶ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 720.

³⁶⁷ Annuaire-almanach du commerce de 1875.

³⁶⁸ Annuaire-almanach du commerce de 1888, rubrique «strass».

³⁶⁹ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

³⁷⁰ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 226.*

³⁷¹ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

³⁷² Annuaires-almanachs du commerce de 1909 et 1911.

PIEL (Alexandre-François)

puis PIEL (Léon-Paul)

Bijoutiers en doré et en argent

Alexandre-François Piel naît à Clichy (actuel département des Hauts-de-Seine) le 11 septembre 1828. Il s'établit bijoutier en doré en 1857, 79 rue du Temple³⁷³. Il participe à l'Exposition universelle de Paris de 1867³⁷⁴, en association avec Ernest-Victor-Étienne Nanteau³⁷⁵. En 1876, il expose seul à l'Exposition universelle de Philadelphie. Il y reçoit la médaille décernée à plusieurs bijoutiers d'imitation français, réunis dans une exposition collective qu'il se charge d'organiser³⁷⁶.

En 1877, il s'installe 31 rue Meslay, où il occupe vingt-deux ouvriers et employés. Il expose hors concours à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, en tant que membre du jury³⁷⁷ et présente de la bijouterie d'imitation et de la bijouterie fantaisie³⁷⁸. Il fabrique également de la bijouterie en argent³⁷⁹.

En 1879, à l'Exposition des Arts appliqués à l'industrie, à Paris, il préside le jury pour les classes du bronze, de la bijouterie d'imitation et de la galvanoplastie. Il obtient des médailles aux Expositions de Sydney, en 1879, et de Melbourne, en 1881. Il fait de nouveau partie du jury de la classe de la bijouterie lors de deux Expositions: à Anvers, en 1885, et à Bruxelles, en 1888.

Ces responsabilités, ajoutées à ses rôles de président fondateur de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et de fondateur de l'école professionnelle de cette chambre syndicale, justifient sa candidature à la Légion d'honneur. Celle-ci est présentée au ministre du Commerce en 1885 par la Chambre syndicale de la bijouterie imitation, dont Alexandre Piel est le président depuis 1873. Les renseignements transmis par la préfecture de police précisent que Piel jouit d'une «bonne situation commerciale» et «possède de la fortune». Son établissement est toujours 31 rue Meslay et son domicile 6 rue Dohis, à Vincennes «dans une propriété qui lui appartient³⁸⁰». Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 21 juillet 1886.

Il expose de nouveau hors concours en 1889, à l'Exposition universelle de Paris, où il est membre du jury de la classe 37, joaillerie et bijouterie³⁸¹.

Ses deux fils lui succèdent en 1892, d'abord en association avec lui, sous le nom de *A. Piel et fils*, puis, après sa retraite en 1895, sous le nom de *Piel frères*. L'un des deux frères, Léon-Paul Piel, né le 14 décembre 1862 à Paris, dirige activement la maison et exerce des responsabilités importantes au sein des instances syndicales et des Expositions³⁸². Les frères Piel présentent, en 1896, de la bijouterie «haute nouveauté» dorée et argentée à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris³⁸³. Ils remportent ensuite des diplômes d'honneur aux Expositions d'Anvers, en 1894, d'Amsterdam, en 1895, et de Bruxelles, en 1897. A cette dernière Exposition, leur collaborateur Louis Porthault reçoit une médaille d'argent³⁸⁴.

Les pièces présentées par les frères Piel à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, où ils remportent un grand prix, se signalent par des bijoux «de genre artistique dans la note moderne», c'est-à-dire Art nouveau. Le jury note la bonne exécution de leurs bijoux pour un prix peu élevé, et leur réussite dans l'emploi de l'émail sur cuivre: «l'émail sur cuivre offre de plus grandes difficultés d'exécution que l'émail sur or, en raison des accidents qui surviennent à la dorure […] MM. Piel Frères, […] ont pleinement réussi». Et il cite leurs plus beaux bijoux Art nouveau: des broches «telles que la violette, la source», des boucles de ceinture «comme cette plume de paon avec émaux cloisonnés dépolis», et «une ceinture composée de médaillons représentant les heures de la vie, réunis entre eux par des emmailllements ouvragés³⁸⁵».

³⁷³ Arch. nat. F¹² 5237. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Alexandre Piel. Lettre de renseignements de la préfecture de police, datée du 29 août 1885.

³⁷⁴ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n^o 17, Piel, Alexandre.

³⁷⁵ Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l'installation de la section française. Dossiers d'admission et d'installation de la classe 36,joaillerie, bijouterie. Demande d'admission de Piel et Nanteau, qui précisent n'avoir «jamais exposé». Ernest-Victor-Étienne Nanteau signe comme témoin l'acte de naissance, le 14 décembre 1862 à la mairie du 3^e arrondissement, de Paul Piel, le fils d'Alexandre. Nanteau se présente sur l'acte de naissance comme «bijoutier, âgé de trente-cinq ans, rue du Grand-Chantier 71.» Acte joint au dossier de Légion d'honneur de Paul Piel, Arch. nat. LH/2151/69, consultable sur la base Léonore.

³⁷⁶ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards*, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880, n^o 2, Collective Exhibition of imitation jewelry arranged by M. Piel, Paris, France.

³⁷⁷ Arch. nat. F¹² 5237. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Alexandre Piel.

³⁷⁸ *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

³⁷⁹ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique «bijoutiers en argent».

³⁸⁰ Arch. nat. F¹² 5237. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Alexandre Piel. Lettre de renseignements de la préfecture de police, datée du 29 août 1885.

³⁸¹ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

³⁸² Arch. nat LH/2151/69. Dossier de candidature à la Légion d'honneur de Paul Piel, consultable sur la base Léonore.

³⁸³ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 227.

³⁸⁴ *Comité français des expositions à l'étranger. Rapport général sur l'Exposition internationale de Bruxelles 1897*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, 1898. Récompenses, classe 56, bijouterie, joaillerie, horlogerie, p. 246.

³⁸⁵ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie: classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95,joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 386.

Les frères Piel remportent un grand prix à l'Exposition universelle de Saint-Louis, en 1904, pour leurs «bijoux ciselés et émaillés en argent et en cuivre […] comparables aux plus belles pièces de haute joaillerie³⁸⁶». Par la suite, ils exposent plusieurs fois hors concours lorsque Paul Piel, qui est vice-président de la Chambre syndicale de la bijouterie de fantaisie, participe au jury de la classe de la bijouterie, par exemple à Liège en 1905, à l'Exposition franco-britannique de Londres, en 1908 et aux Expositions de Bruxelles, en 1910, et Turin, en 1911.

À l'Exposition franco-britannique de Londres, en 1908, les reconstitutions de bijoux égyptiens présentées par les frères Piel sont particulièrement remarquées³⁸⁷. Paul Piel est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 20 octobre 1911, puis est élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur le 19 mai 1926, en tant que président honoraire de la Chambre syndicale de la bijouterie de fantaisie et que vice-président de la Fédération des industries de la mode. Il a également exercé des responsabilités consulaires et auprès de nombreux syndicats professionnels et d'unions du commerce français. Enfin, il a fondé une publication artistique professionnelle: *Compositions et documents inédits de bijouterie fantaisie*. Dans la présentation de sa maison qu'il rédige en 1911, pour sa candidature à la Légion d'honneur, Paul Piel estime que parmi toutes ses créations, ses bijoux Art nouveau de l'Exposition universelle de Paris en 1900 ont produit le plus «une véritable sensation³⁸⁸».

Remi Verlet signale plusieurs poinçons de la maison Piel: le poinçon de Piel et Nanteau, inculpé en 1861, avec le dessin d'un plumeau et les initiales PN; le poinçon de Piel frères, en losange, avec une épée et les initales P.F., inculpé en 1900; et enfin, le poinçon losange de Paul Piel et fils, toujours orné d'une épée, et l'inscription «P. Fils», inculpé en 1925³⁸⁹.

PLUMET (Paul)

Bijoutier en doré

Paul Plumet est installé en 1893 et jusqu'aux années 1910, 7 rue Chapon, comme bijoutier en doré³⁹⁰. Il présente de la bijouterie de fantaisie à l'Exposition du théâtre et de la musique, en 1896, à Paris³⁹¹.

POINCELET (F.)

Fabricant de diamants d'imitation

F. Poincelet fabrique du «simili-diamant», des années 1890 aux années 1910³⁹². Il est d'abord installé 236 rue Saint-Martin, en 1890. En 1896, il est installé 246 rue Saint-Martin et présente ses imitations de diamants à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris³⁹³.

POISSON (Jules)

voir **MARBOUTIN (Veuve)**

³⁸⁶ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition internationale de Saint-Louis 1904. Section française. Rapport général*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, Vermot éditeur, s.d., t. II, groupe 31,joaillerie-bijouterie, p. 90.

³⁸⁷ *Exposition franco-britannique de Londres, 1908. Rapport général par Yves Guyot et G.-Roger Sandoz, Rapporteurs généraux*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, s.d. Analyse du Rapport de H. Téterger, groupe XV, joaillerie et bijouterie, t. II, p. 202.

³⁸⁸ Arch. nat. LH/2151/69. Dossier de Légion d'honneur de Paul Piel, consultable sur la base Léonore.

³⁸⁹ Verlet, Remi. *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L'École des Arts Joailliers, 2022, p. 1821-1822.

³⁹⁰ Annuaire-almanachs du commerce de 1894 et de 1914.

³⁹¹ *Exposition du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 227.

³⁹² Annuaire-almanachs du commerce de 1891 à 1914.

³⁹³ *Exposition du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 227.

POULLAIN (G.)

Fabricant de perles d’imitation

De 1870 à 1909 ou 1910, G. Poullain fabrique des perles d’imitation. Il est tout d’abord installé 19 rue Chapon³⁹⁴. En 1889, il a déménagé au 44 rue de Turbigo et il remporte une médaille d’argent à l’Exposition universelle de Paris³⁹⁵. Sa fabrique de perles est reprise, vers 1910, par la maison Topart frères, importante maison de fabrication de perles fausses, dirigée par Edmond Ruteau.

PRESTROT (Charles)

Marchand de bijouterie et joaillerie d’imitation

Charles Prestrot n’est pas un bijoutier fabricant mais un marchand³⁹⁶. Durant plus de quarante ans, entre 1860 et 1904, il tient une boutique de bijouterie et de joaillerie d’imitation, au Palais-Royal, 3 et 4 galerie de Montpensier³⁹⁷.

REGAD

puis REGAD (O.-Anatole) fils
Lapidaires d’imitation

Dans les années 1840 et 1850, Regad, successeur de Chavenois aîné, est installé comme lapidaire 7 rue du Grenier-Saint-Lazare. Il taille les pierres fines, les pierres fausses et le jais, et tient un assortiment de pierres en tout genre, «à l’usage des bijoutiers, joailliers, metteurs en œuvre et sertisseurs³⁹⁸». Il ne doit pas être confondu avec le lapidaire Regad jeune, installé durant les années 1860 et 1870 rue Chapon puis rue Réaumur.

Vers 1863, Anatole Regad succède à son père et maintient son atelier à la même adresse, 7 rue du Grenier-Saint-Lazare. Il déménage 53 rue de Turbigo en 1873, année où il expose des pierres fausses de sa fabrication à l’Exposition universelle de Vienne³⁹⁹. À l’Exposition universelle de Philadelphie en 1876, il présente des diamants d’imitation et reçoit la médaille collective remise aux bijoutiers et joailliers français d’imitation⁴⁰⁰. Il participe ensuite à l’Exposition universelle de Paris en 1878, et obtient une médaille de bronze dans la classe 39, joaillerie et bijouterie⁴⁰¹. Outre la taille du strass et des pierreries d’imitation, il poursuit les anciennes spécialités de son père comme la taille du jais⁴⁰².

Il remporte enfin une médaille d’argent à l’Exposition universelle de Paris en 1889, pour son «imitation du diamant et de toutes les pierres fines de couleur», ainsi que pour ses «articles de fantaisie⁴⁰³». Il exerce toujours en 1900, mais n’expose plus⁴⁰⁴.

³⁹⁴ Annuaires-almanachs du commerce de 1871, 1881, 1909 et 1911.

³⁹⁵ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie, p. 125.

³⁹⁶ Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission de Charles Prestrot dans la classe 39, joaillerie et bijouterie, refusée car il n’est pas fabricant.

³⁹⁷ Annuaires-almanachs du commerce.

³⁹⁸ Almanach-Bottin du commerce de 1842; Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubriques «lapidaires»; et Annuaire du commerce de 1857.

³⁹⁹ *Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels*, Commissariat général, Paris-Vienne, 2^e éd., 1873. Groupe VII, Section A, objets d’or et d’argent, joaillerie, bijouterie, n^o 1482, Regad Fils, A.

⁴⁰⁰ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876 Official catalogue*, Philadelphia, published for the Centennial Catalogue Company by John R. Nayle, 1876, t. I, n^o 359, Regad, Anatole junior. Et *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards*, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880, n^o 2, Collective exhibition of imitation jewelry.

⁴⁰¹ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

⁴⁰² Almanach du commerce Didot-Bottin 1880, rubrique «strass».

⁴⁰³ *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel*, Lille, impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37, joaillerie et bijouterie, n^o 128, Regad Fils, O. Anatole. Et *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., p. 125.

⁴⁰⁴ Annuaire-almanach du commerce de 1900.

RIME (H.)

Horloger joaillier

H. Rime est installé, à partir de 1895, 42 boulevard de Bonne-Nouvelle. Il présente de l’horlogerie de poche et de la joaillerie de fantaisie à l’Exposition du théâtre et de la musique de 1896, à Paris⁴⁰⁵.

RIME (J.)

Bijoutier de fantaisie

Comme H. Rime, avec qui le lien de parenté n’est pas connu, il participe à l’Exposition du théâtre et de la musique de 1896, à Paris⁴⁰⁶. Il y expose de la bijouterie, de l’orfèvrerie et de la fantaisie. Il est installé rive gauche, dans le Quartier latin, 4 rue Monge.

ROBERT (Arthur)

Fournisseur de la Comédie-Française en bijoux de théâtre

Arthur Robert fournit, le 8 juillet 1791, pour 156 livres, treize ceintures en taffetas bleu, avec camée représentant *Le Triomphe de Voltaire*, pour M. Dazincourt⁴⁰⁷. Plusieurs orfèvres ont porté le nom de Robert, mais Arthur Robert n’a pu être identifié pour l’instant.

ROGER (M^{me})

Ouvrière brunisseuse en bijoux, puis bijoutière en or, argent et imitation

M^{me} Roger débute comme brunisseuse en bijoux, 123 rue Saint-Honoré en 1836. Elle s’installe en 1838 ou 1839 au Palais-Royal, 155 galerie de Valois, comme bijoutière fabricante spécialisée dans les bijoux en argent. Elle fait preuve d’une remarquable longévité puisqu’elle exerce au Palais-Royal, à la même adresse, 155 galerie de Valois, durant près de quarante-cinq ans. Elle élargit sa spécialité à la bijouterie d’imitation dans les années 1840. À partir des années 1850, elle figure exclusivement dans la rubrique «bijoutiers en or» des Annuaires du commerce. En 1883, son établissement est dirigé par son successeur, Descartes⁴⁰⁸.

⁴⁰⁵ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 227.

⁴⁰⁶ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 227.

⁴⁰⁷ Archives comptables de la Comédie-Française, cote 2 AC 16, chemise «armes». Information aimablement transmise par M^{me} Agathe Sanjuan.

⁴⁰⁸ Almanachs du commerce de Paris de 1837 et 1838; Annuaires du commerce Firmin Didot de 1840 et 1850; Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «orfèvres-joailliers-bijoutiers», où M^{me} Roger est mentionnée pour de la bijouterie d’imitation; et Annuaires-almanachs du commerce des années 1870 à 1884, rubrique «bijoutiers en or».

ROUZÉ (Jacques-Henri)

puis ROUZÉ fils (Gustave)
Bijoutiers en doré

Henri Rouzé fonde son établissement de bijouterie d’imitation en 1850⁴⁰⁹. Il est tout d’abord installé 55 rue Notre-Dame-de-Nazareth. En 1867, il est installé 14 rue Notre-Dame-de-Nazareth, et il participe à l’Exposition universelle de Paris dans la classe 36, joaillerie et bijouterie. Son portrait photographique figure dans l’album de l’Exposition⁴¹⁰. En 1875, son fils Gustave Rouzé, né le 22 novembre 1850, lui succède. Gustave Rouzé se déclare l’« inventeur de nombreux systèmes brevetés appliqués à la bijouterie, notamment trois systèmes de patin de bouton de manchettes et autres qui ont amené un développement considérable dans cette industrie⁴¹¹».

Il est récompensé d’une médaille d’argent à l’Exposition universelle de 1878 à Paris, où il expose de la bijouterie d’imitation⁴¹². Il ne semble pas participer à l’Exposition de 1889, mais prend des responsabilités croissantes au sein des syndicats professionnels. Lors de l’Exposition universelle de Paris en 1900, il est vice-président de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et membre du jury. Il expose donc hors concours. Ses boucles de ceinture et ses broches émaillées sont remarquées parmi sa production qui comporte surtout de la bijouterie dorée d’exportation⁴¹³.

Son élection en 1901 à la présidence de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et du conseil de surveillance de l’école professionnelle de cette chambre, ainsi que son rôle de membre des comités d’admission et d’installation à l’Exposition universelle de 1900, lui valent d’être nommé chevalier de la Légion d’honneur, par décret du 2 janvier 1903.

Puis, de l’Exposition de Saint Louis, en 1904, jusqu’à celle de Turin en 1911, Gustave Rouzé exerce des responsabilités dans la classe de la bijouterie de toutes les grandes expositions. Il est, de plus, membre du comité français des Expositions à l’étranger. Après l’Exposition de Turin de 1911, où il préside la classe de la bijouterie, il est élevé au grade d’officier de la Légion d’honneur, par décret du 20 octobre 1911⁴¹⁴.

Remi Verlet précise qu’Henri Rouzé insculpe en 1861 un poinçon carré, présentant une fleur de houblon à sept pétales et les initiales HR⁴¹⁵.

ROYÉ (Alexandre)

Lapidaire d’imitation

La société Alexandre Royé et C^{ie}, installée 29 rue Le Peletier, expose en 1900, à l’Exposition universelle de Paris, du strass et des simili-diamants taillés de façon mécanique dans ses ateliers. Cette société exploite deux « grandes tailles mécaniques », à Nantes et au Pré-Saint-Gervais⁴¹⁶.

Exposition internationale de 1900, groupe XV, classe 95, joaillerie et bijouterie.

⁴⁰⁹ Arch. nat. LH/2414/41. Dossier de Légion d’honneur de Gustave Rouzé. Consultable sur la base Léonore.

⁴¹⁰ Arch. nat. F¹⁹ 11869, pl 13, n° 143. Album de portraits photographiques d’exposants del867. Portrait de « M. Rouzé, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 14, classe 36 ».

⁴¹¹ Arch. nat. LH/2414/41. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Gustave Rouzé. Lettre de Gustave Rouzé datée du 17 janvier 1903.

⁴¹² *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

⁴¹³ *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie: classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95, joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 359-360 et 399.

⁴¹⁴ Arch. nat. LH/2414/41. Dossier de Légion d’honneur de Gustave Rouzé.

⁴¹⁵ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 2017.

⁴¹⁶ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie.

RUTEAU (Joseph-Louis)

successeur de TOPART frères
Fabricant de perles d’imitation

Louis Ruteau, fils de Louis Ruteau et d’Émilie-Adélaïde Topart, est né à Paris (ancien 6^e arrondissement) le 13 janvier 1847. Sa mère est la sœur des deux frères Topart, Hippolyte et Edmond, qui dirigent depuis 1853 la maison de fabrication de perles d’imitation *Topart frères*. En 1875, il épouse sa cousine, Marie-Éléonore-Berthe Topart, fille d’Edmond Topart. À la mort de son oncle Hippolyte, en 1879, il entre dans la société *Topart* en association avec son oncle Edmond et son frère H. Ruteau, puis en devient le directeur vers 1885⁴¹⁷.

Il conserve l’adresse commerciale du 31 rue Chapon et maintient l’usine à Charonne, 62 bis rue Saint-Blaise, ainsi que les souffleries de verre et ateliers en Auvergne, en Normandie et dans l’Oise.

À l’Exposition universelle de Paris en 1889, Louis Ruteau expose sous le nom de *Topart frères, L. Ruteau successeur*, et remporte un grand prix pour ses « imitations de perles fines et de corail, pour bijouterie, broderies, modes, exportation, spécialité pour les Indes et la Chine⁴¹⁸». Il développe une spécialité remarquée de broderie de perles sur dentelle. À l’Exposition internationale d’Atlanta en 1895-1896, il obtient un diplôme d’honneur pour ce type de broderie ainsi qu’un grand prix pour la beauté de ses imitations de perles⁴¹⁹.

Il participe à l’Exposition du théâtre et de la musique en 1896, à Paris⁴²⁰, où ses imitations de perles fines lui valent de nouveau un grand prix.

Enfin, il expose hors concours, en tant que membre du comité d’admission et du jury de la classe 95, bijouterie, à l’Exposition universelle de Paris en 1900. A ce titre, il est nommé chevalier de la Légion d’honneur, par décret du 14 août 1900⁴²¹. Le rapporteur du jury de l’Exposition de 1900 souligne la grande renommée et la perfection des perles d’imitation de Ruteau, dont il cite les colliers de chien et les colliers à plusieurs rangs⁴²².

Au total, durant la vingtaine d’années qu’a duré sa carrière, Louis Ruteau a participé à quatorze expositions internationales ou universelles, depuis celle de Melbourne en 1880 jusqu’à celle de Paris en 1900, en passant par celle de Calcutta en 1884, Anvers en 1885, Bruxelles en 1888, Paris en 1889, Moscou en 1891, Chicago en 1893, Anvers en 1896, Atlanta en 1896, Bruxelles en 1897 et Omaha en 1898. Il est d’ailleurs fait chevalier de l’ordre de Léopold de Belgique après avoir remporté son grand prix à Bruxelles en 1897.

Le bijoutier Louis Aucoc précise l’importance de la maison dirigée par Louis Ruteau, lorsqu’il recommande sa candidature à la Légion d’honneur en 1895: « Louis Ruteau, fabricant de perles fausses en tous genres, très grosse industrie, occupant à Paris 200 ouvriers, à Orry-la-Ville (Oise) 150 ouvriers, et en province, soit à Argences (Calvados) et à Langeac (Haute-Loire) de 5 à 600 ouvriers et ouvrières⁴²³. » Mais selon les sources – préfecture de police, maire du 20^e arrondissement de Paris, responsables de la Chambre syndicale de la bijouterie, fiche de renseignements remplie par Topart ou par Ruteau – le nombre d’ouvriers de la maison varie d’un peu moins de mille à plus de mille cinq cents ouvriers. De même, le chiffre d’affaires de Ruteau, estimé par Aucoc à un million de francs, est évalué à un million et demi de francs par la préfecture de police, qui souligne l’importance du volume réalisé à l’exportation par cette maison, « surtout en Amérique et aux Indes⁴²⁴».

Exposition internationale de 1900, groupe XV, classe 95, joaillerie et bijouterie.

⁴¹⁷ Arch. nat. F¹⁹ 5287. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Edmond-Louis Topart. Et Arch. nat. F¹⁹ 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Joseph-Louis Ruteau.

⁴¹⁸ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie, p. 123.

⁴¹⁹ Arch. nat. F¹⁹ 5320. Exposition internationale d’Atlanta. Liste des récompensés et article non signé, « France at the Fair led the foreign section in awards. Classified list of awards taken by the French exhibition at our Exposition » dans *The Constitution: Atlanta, Ga., Sunday, January 12, 1896*.

⁴²⁰ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris. Catalogue officiel de l’Exposition. Groupe VIII, industries du métal*, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 228.

⁴²¹ Arch. nat. F¹⁹ 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Joseph-Louis Ruteau.

⁴²² *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie: classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95, joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 399.

⁴²³ Arch. nat. F¹⁹ 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Joseph-Louis Ruteau. Lettre du bijoutier-joaillier Louis Aucoc, vice-président du groupe V à l’Exposition d’Amsterdam, adressée le 28 septembre 1895 à Fauré Lepage, président de son groupe, pour lui recommander la candidature à la Légion d’honneur de deux bijoutiers, Ruteau et Ligier.

⁴²⁴ Arch. nat. F¹⁹ 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Joseph-Louis Ruteau. Lettre du préfet de police au Ministre du Commerce, en date du 28 décembre 1891.

Louis Ruteau décède le 9 mars 1901, à son domicile 62 bis rue Saint-Blaise, dans le 20^e arrondissement⁴²⁵. Son fils Edmond Ruteau, âgé de vingt-trois ans, lui succède⁴²⁶ et continue de présenter les perles fausses Ruteau aux Expositions, dans la classe de la bijouterie, sous la raison sociale *Ruteau et Cie*. Il remporte des grands prix aux Expositions de Saint-Louis en 1904⁴²⁷, de Liège en 1905⁴²⁸ et à l'Exposition franco-britannique de Londres en 1908, où ses perles d'imitation sont « très remarquées⁴²⁹ ». Il obtient de nouveau un grand prix à l'Exposition de Bruxelles en 1910⁴³⁰ puis à l'Exposition internationale de Turin en 1911, où il est trésorier des comités d'admission et d'installation de la classe 137, bimbeloterie, articles de fantaisie et jouets⁴³¹.

SANCAN (Joseph)

Bijoutier en doré

Joseph Sancan est un bijoutier en doré spécialisé dans la bijouterie historique. Il est installé depuis peu d'années 30 rue Notre-Dame-de-Nazareth⁴³² lorsqu'il expose pour la première fois à l'Exposition universelle de Paris en 1889, et remporte une médaille d'argent⁴³³. Il est récompensé pour les bijoux historiques qu'il expose, ainsi que pour ses « broches, bracelets, colliers, châtelaines, porte-montre, chaînes et régences, porte-lunette, etc.⁴³⁴ » En 1897, il est installé 17 rue Meslay et, en 1900, il est associé avec Paul Karrer, en tant que bijoutier en doré, spécialisé en bijouterie artistique. En 1906 ils ont déménagé 34 rue des Marais⁴³⁵ et exercent chacun une spécialité différente, à la même adresse: Sancan annonce des bronzes fantaisie et Paul Karrer de la bijouterie fantaisie. En 1910, Sancan n'apparaît plus dans les annuaires du commerce, tandis que Karrer poursuit son activité de bijouterie de fantaisie⁴³⁶.

Selon Remi Verlet, Joseph Sancan insculpte son poinçon, qui présente une tête Renaissance et les initiales JS, le 5 décembre 1883. Le poinçon est biffé le 10 mai 1901⁴³⁷.

SANDOZ (Gustave-Roger)

Bijoutier, joaillier, horloger, orfèvre

La maison Sandoz, située 10 rue Royale et dirigée par Gustave-Roger Sandoz, participe en 1896 à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, où elle présente de la bijouterie, de la joaillerie, de l'horlogerie et des bronzes d'art⁴³⁸.

SAVARD (Auguste-François)

Bijoutier en doublé

Auguste-François Savard, né à Pont-sur-Seine (Aube) le 20 mars 1803, s'établit à Paris en 1829 ou 1830 comme fabricant de bijoux en doublé⁴³⁹. Installé 16 puis 22 rue Saint-Gilles, il obtient une médaille de bronze à l'Exposition des produits de l'industrie de 1844, une médaille à l'Exposition universelle de Londres en 1851, puis une médaille de 1^{re} classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855⁴⁴⁰. En parallèle, la bijouterie en doublé se généralise et les almanachs du commerce se font l'écho de cette évolution en différenciant, à partir des années 1850, les rubriques « bijoutiers en doublé », « bijoutiers en doré », « bijoutiers en or » et « bijoutiers en argent ».

⁴²⁵ Arch. Paris, V4E 10813, acte de décès, mairie du 20^e arrondissement, le 9 mars 1901 de Joseph Louis Ruteau, âgé de cinquante-quatre ans, négociant né à Paris, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique, décédé en son domicile, 62 bis rue Saint-Blaise, […] époux de Marie-Éléonore-Berthe Topart, âgée de quarante-sept ans, […] sur la déclaration d'Edmond Ruteau, vingt-trois ans, étudiant, 1 boulevard Beauséjour, et de Paul Carrère, âgé de vingt-neuf ans, industriel, 97 rue de Bagnolet, fils et cousin du défunt.

⁴²⁶ Arch. Paris V4E 5287, acte de naissance, mairie du 20^e arrondissement. Naissance, le 23 octobre 1877, chez ses père et mère 62 bis rue Saint-Blaise, d'Edmond-Émile Ruteau, fils de Joseph-Louis Ruteau et de Marie-Éléonore-Berthe Topart son épouse. Présenté par son père, en présence de Louis Ruteau et de Pierre-Hippolyte Topart, cinquante-deux ans, 150 rue de Bagnolet, respectivement grand-père et grand-oncle du nouveau-né.

⁴²⁷ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes. Exposition internationale de Saint-Louis 1904. Section française. Rapport général*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, Vermot éditeur, s.d., t. II, groupe 31,joaillerie-bijouterie. Palmarès des exposants, p. 91.

⁴²⁸ *Exposition universelle et internationale de Liège, 1905. Rapport général de la section française par G.-Roger Sandoz et Léo Claretie*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, s.d., t. II, exposants récompensés, classe 95, bijouterie-joaillerie.

⁴²⁹ *Exposition franco-britannique de Londres, 1908. Rapport général par Yves Cuyot et G.-Roger Sandoz, Rapporteurs généraux*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, s.d. Analyse du Rapport de H. Téterger, groupe XV,joaillerie et bijouterie, t. II, p. 292.

⁴³⁰ *Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910, Rapport général de la section française par G.-Roger Sandoz et Léo Claretie*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, s.d., Récompenses de la classe 95, joaillerie et bijouterie.

⁴³¹ *Exposition internationale des industries et du travail de Turin 1911. Rapport général de la section française, par Émile Berr et G.-Roger Sandoz*. Comité français des expositions à l'étranger, Paris s.d.

⁴³² Il n'apparaît ainsi pas dans l'Annuaire du commerce de 1881.

⁴³³ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie, p. 125.

⁴³⁴ *Exposition unioerselle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel*, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37, n° 138, Sancan, Joseph, M.G.

⁴³⁵ Emplacement qui se situe dans l'actuelle rue de Nancy.

⁴³⁶ Annuaires-almanachs du commerce, de 1898 à 1911.

⁴³⁷ Verlet, Remi.*Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L'École des Arts Joailliers, 2022, p. 2047.

⁴³⁸ *Exposition internationale du théâtre et de la musique. du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 228.

Savard remporte de nouveau une médaille à l'Exposition de Londres en 1862 «pour excellence de fabrication », en bijouterie et joaillerie d'or doublé⁴⁴¹. Le jury date le début du développement de la bijouterie en doublé d'or en France de 1830, et l'attribue à Savard, qui a introduit la technique « de l'estampage sur matrices d'acier ». Ce nouveau système est réputé diminuer les coûts de fabrication dans des proportions énormes, de cinq à six fois moindres. Il permet d'étendre la technique du doublé à une grande variété de bijoux, et non plus comme auparavant « à des bijoux communs, tels que les croix, les épingles et les bagues pour l'usage des campagnes⁴⁴² ». Par ailleurs, en 1862, Savard diversifie sa production en se lançant dans la fabrication de la bijouterie en or.

À l'Exposition universelle de Paris en 1867, le jury de la classe de la bijouterie exprime son admiration de l'organisation rigoureuse de Savard, qui sépare nettement ses ateliers et ses comptoirs de vente de bijouterie en doublé de ceux de la bijouterie en or. Il constate que chez Savard la division du travail et l'emploi d'une machine à vapeur permettent la réduction des coûts de fabrication. Et il souligne l'importance de l'établissement de Savard, qui compte 300 ouvriers: «Fondée en 1830, cette maison est aujourd’hui une des plus importantes de la bijouterie française⁴⁴³. »

Savard reçoit une médaille d'or en 1867 et présente sa candidature à la Légion d'honneur. Le bijoutier Fossin le recommande au titre de ses qualités industrielles: «M. Savard vient d'appliquer avec un plein succès le mode d'outillage dont la perfection avait rendu possible la fabrication si difficile du doublé d'or. La légèreté, la netteté du travail, la simplicité […] de ses moyens de production le mettront à même de lutter sur tous les marchés avec toutes les industries étrangères⁴⁴⁴. »

De son côté, le maire du 3^e arrondissement de Paris, Arnaud-Jeanti, recommande Savard pour les services qu'il a rendus à la municipalité « dans les moments difficiles », en tant que capitaine en 1^{er} de la garde nationale, depuis 1847⁴⁴⁵.

Mais l'exposé le plus éloquent sur l'histoire de son établissement est rédigée par Savard lui-même:

«**C’est en 1830 que je créai ma fabrique de bijoux en doublé d’or. En 1845, mon établissement était déjà le plus important de mon industrie. De 1845 à 1850, j’organisai et appliquai à la fabrication du doublé d’or un nouveau système d’outillage, l’estampage par la matrice en acier substitué à l’estampage par le poinçon en fer sur le plomb. Cette innovation qui éliminait les 5/6^e au moins du prix de revient, en perfectionnant l’ouvrage, me valut dès son apparition de longues et préjudiciables grèves. Depuis lors ce mode de travail a été adopté par tous les fabricants de doublé, toute concurrence devenant impossible sans son emploi.**

Les difficultés sont grandes dans la fabrication du doublé, où l’on ne saurait comme dans l’or, l’argent, le cuivre, remédier aux défauts avec le secours de la soudure, de la lime, du marteau; il faut de minutieux soins du commencement à la fin dans la fabrication de cette bijouterie comme dans l’établissement de son outillage. Mes ateliers sont composés: d’une machine de 6 chevaux, de 19 moutons à estampes, de 8 laminoires, de 10 découpoirs, de 8 tours et de 2 bancs pour la tréflerie. […] La moyenne des salaires est de 6 frs pour les hommes et de 3,50 frs pour les femmes.

Mon chiffre annuel d’affaires est de 2 millions, dont les 3/5^e pour l’exportation. Depuis 22 ans, je fais faire chaque soir à mes apprentis une classe de 1 h ½. Outre le français et le calcul, ils y apprennent le dessin qui est si utile dans notre Industrie. Quelques-uns entrés à la maison ne sachant pas lire, en sont sortis capables de diriger les établissements qu’ils ont pu former plus tard⁴⁴⁶. »

⁴³⁹ Arch. nat. F¹⁹ 5268. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Auguste-François Savard. Lettre de renseignements adressée par le préfet de police au ministre de l'Agriculture et du Commerce, le 3 juillet 1867. La préfecture de police indique la date de 1830 comme fondation de la maison, mais la veuve Savard annonce la date de1829 dans les documents officiels de l'Exposition de 1889.

⁴⁴⁰ Almanach du commerce de 1860, rubrique « bijoutiers en doublé ».

⁴⁴¹ *Exposition universelle de Londres de 1862. Documents officiels complétant les rapports du jury international*, Paris, Impr. et librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix et Cie, 1864 t. VII, p. 422.

⁴⁴² *Exposition universelle de Londres de 1862. Rapports des membres de la section française du jury international*, t. VI, Paris, Impr. et Librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix, 1862. Rapport de Fossin sur la classe 33, joaillerie, bijouterie et orfèvrerie, p. 455.

⁴⁴³ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36,joaillerie, bijouterie.

⁴⁴⁴ Arch. nat. F¹⁹ 5268. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Auguste-François Savard. Lettre de Fossin, vice-président du jury de la classe 36, au commissaire général de l'Exposition, datée du 22 mai 1867.

⁴⁴⁵ Arch. nat. F¹⁹ 5268. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Auguste-François Savard. Lettre d'Arnaud-Jeanti, ancien maire du 7^e arrondissement (arrondissement d'avant 1860) et maire du nouveau 3^e arrondissement, datée du novembre 1867.

⁴⁴⁶ Arch. nat. F¹⁹ 5268. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Auguste-François Savard. Lettre de Savard aux membres de la Commission impriale de l'Exposition de 1867, datée du 3 décembre 1866.

Cependant Savard n’obtient pas sa décoration de la Légion d’honneur en raison d’une condamnation, prononcée le 15 décembre 1854 par le tribunal correctionnel de la Seine, et encourue pour défaut de poinçonnage, en contravention de la loi du 19 brumaire an VI. L’un de ses ouvriers en chambre, voyageant comme marchand ambulant, Frédéric Bernier, est en effet saisi à Brest, en possession de 118 bijoux en or doublé dépourvus de poinçon. En tant que responsable de ses ouvriers, Savard est condamné à 600 francs d’amende. La préfecture de police rend donc un avis défavorable à la candidature de Savard. La bonne foi de Savard est finalement reconnue, car l’assortiment de ses bijoux détenu par Bernier se compose d’environ 15 000 bijoux, dont 118 seulement sont laissés sans marque. Et la Direction générale des douanes confirme que ses contrôleurs ont toujours constaté la régularité des opérations de poinçonnage de Savard. Ce dernier obtient une décision impériale du 15 février réduisant l’amende à 50 francs⁴⁴⁷.

Savard décède le 1^{er} juin 1875, à l’âge de soixante-douze ans. Sa veuve, Claudine-Antonia Ronzier, âgée de trente-neuf ans⁴⁴⁸, reprend la direction de l’établissement. Elle participe à l’Exposition universelle de 1878, à Paris et y remporte une médaille d’or⁴⁴⁹. À cette époque, la maison Savard dispose d’une usine à Guéret (Creuse), tout en conservant «l’usine à vapeur à Paris».

Au moment de l’Exposition universelle de Paris en 1889, elle est associée avec son fils, Gabriel-Auguste Savard, et obtient un grand prix. L’extension de son entreprise, qui compte dorénavant 7 000 ouvriers à Paris et en province, a bénéficié de la modification législative de 1884 autorisant, pour l’exportation, la fabrication à des titres inférieurs au titre légal. La maison Savard a donc pu développer une production importante de bijouterie d’or à bas titre (12, 8, 4, 2 carats) pour l’exportation⁴⁵⁰. En 1900, la maison *Savard et fils* est complimentée par le jury pour sa «fabrication parfaite et bon marché» obtenue grâce à des procédés mécaniques⁴⁵¹. Elle commence de plus à fabriquer ses bijoux sous la marque «Fix», avec lesquels elle remporte un grand prix à l’Exposition franco-britannique de Londres en 1908⁴⁵².

En 1911, Gabriel-Auguste Savard participe à l’Exposition de Turin, pour laquelle il est membre des comités d’admission et d’installation de la classe 135, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie⁴⁵³.

Grâce à Remi Verlet, les dates d’insculpation de plusieurs poinçons de Savard sont connues. Un premier poinçon, à motif de croissant, est insculpé le 12 avril 1833 et biffé le 13 octobre 1875. Puis deux poinçons, à motif de croissant, avec deux étoiles et l’inscription «V^e Savard», sont insculpés le 7 octobre 1875, enfin, la marque Fix est commercialisée par la maison Savard à partir de 1895⁴⁵⁴.

^[1] Arch. nat. F12 5268. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Auguste-François Savard. Rapports de la préfecture de police du 3 juillet 1867 et du 11 décembre 1867 remplaçant l’avis défavorable initial par un avis favorable. Et rapport du directeur général des Douanes et contributions indirectes au ministre des Finances, du 24 mars 1855.

^[2] Arch. Paris V4E 2734. Mairie du 3e arrondissement. Acte de décès de François-Auguste Savard, le 1er juin 1875, à son domicile 22 rue Saint-Gilles.

^[3] Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie. A cette Exposition, la veuve Savard présente au comité d’admission une demande pour une surface d’exposition en proportion de l’importance de sa maison. Elle demande ainsi un emplacement de 5 m de large sur 3,50 m de hauteur et 1,25 m de profondeur. Arch. nat. F12 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission classe 39.

^[4] Ministère du Commerce, de l’Industrie et des Colonies. Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du jury international [...]. Rapport de Marret sur la classe 37, joaillerie et bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1891, p. 28. Et Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie.

^[5] Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe X, industries diverses. Première partie, classes 92 à 97, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95, joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 386.

^[6] Exposition franco-britannique de Londres, 1908. Rapport général par Yves Guyot et G.-Roger Sandoz, Rapporteurs généraux, Paris, Comité français des expositions à l’étranger, s.d. Analyse du Rapport de H. Téterger, groupe XV, joaillerie et bijouterie, t. II, p. 292.

^[7] Exposition internationale des industries et du travail de Turin 1911. Rapport général de la section française, par Émile Berr et G.-Roger Sandoz. Comité français des expositions à l’étranger, Paris s.d.

^[8] Verlet, Remi, Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 2061.

SAVARY (Augustin)

successeur de BON

Fabricant de pierres d’imitation

Joaillier et bijoutier d’imitation

Augustin Savary naît en 1809 ou 1811 à Senlis⁴⁵⁵ et exerce dès 1840, 171 rue Saint-Martin, comme fabricant de paillons et paillettes⁴⁵⁶.

En 1847, il forme, pour une durée de quinze ans, une association avec Mosbach dans laquelle Savary seul s’occupe de la fabrication⁴⁵⁷. La société *Savary et Mosbach* prend la succession de la maison Bon, pour la fabrication en verre de pierres précieuses d’imitation et leur mise en œuvre en joaillerie. L’adresse du 4 rue Vaucanson pour les ateliers est conservée. Le jury de l’Exposition des produits de l’industrie de 1849 juge que *Savary et Mosbach* surpassent leur prédécesseur, récompensé d’une médaille d’argent en 1844, et leur remet une médaille d’or «tant pour la façon du montage que pour l’imitation des pierres⁴⁵⁸».

Savary et Mosbach participent aux deux premières Expositions universelles: ils obtiennent une prize medal à Londres en 1851 et une médaille de 1^{re} classe à Paris en 1855. Le jury de 1855 remarque que la taille de leurs faux diamants laisse à désirer: «les cristaux de MM. Savary et Mosbach ne sont pas taillés assez précieusement et n’ont pas le jeu qu’ils pourraient sans doute obtenir au moyen de facettes mieux calculées, pour obtenir la réfraction et décomposer la lumière». Savary et Mosbach réduisent effectivement le travail de la taille de leurs pierres au profit du moulage, ce qui diminue dans de grandes proportions les coûts de fabrication. Toutefois, le jury apprécie les résultats de Savary et Mosbach pour la dureté et la longévité de leurs fausses pierres, grâce à la bonne composition chimique de leur matière vitreuse. Leurs cristaux possèdent «une belle eau» et sont d’«une dureté telle qu’ils raient le verre». Ils conservent leur éclat plus longtemps que les anciens strass qui ont le défaut de «*jeter leur sel* au bout de quelques années, suivant l’expression consacrée en bijouterie⁴⁵⁹».

Au terme des quinze années d’association entre Savary et Mosbach, la société est dissoute. Savary devient, en 1862, «seul propriétaire de la maison de commerce de bijouterie imitation de pierres fines et des procédés de fabrication⁴⁶⁰». Il expose à Londres, lors de l’Exposition universelle de 1862, sous la raison *A. Savary, ancienne maison Savary et Mosbach*. Le jury le récompense d’une médaille pour ses imitations de pierres précieuses, et tout particulièrement des «émeraudes cabochons, d’une parfaite exactitude de couleur». Le jury remarque que les fausses émeraudes de Savary «reproduisent, avec la plus grande vérité, les accidents qui se rencontrent d’ordinaire dans ces sortes de pierres». Le jury distingue aussi les qualités de joaillier de Savary, dont un «collier de forme antique, en brillants faux et perles fausses, est d’une main-d’œuvre et d’un goût très distingués⁴⁶¹». Le jury n’émet aucun avis sur la qualité de la taille, bien que Savary affirme l’avoir améliorée dans le sens des observations du jury de l’Exposition de 1855. La communication commerciale de Savary insiste sur ce point: «La lumière joue aujourd’hui, dans les parures en pierres artificielles, avec les mêmes feux, la même richesse de couleurs et d’irradiation que dans les pierres naturelles les plus précieusement taillées⁴⁶².»

Savary développe ensuite le travail de bijouterie et de joaillerie d’imitation, dans ses ateliers, dont l’adresse devient 2 rue Vaucanson. Il présente à l’Exposition universelle de Paris, en 1867, des parures en joaillerie d’imitation, montées sur or et sur argent. Le jury lui accorde une médaille d’argent⁴⁶³.

^[9] Arch. Paris V4E 2776. Acte de décès du 31 août 1879, mairie du 3e arrondissement, d’Augustin Savary, «bijoutier âgé de soixante-huit ans», né à Senlis (Oise), fils d’Augustin Savary et de Catherine Lange, époux décédés, époux de Victorine-Maxence-Isménie Flamant «bijoutière âgée de soixante ans».

^[10] Almanach du commerce Firmin Didot de 1840, rubrique «paillons et paillettes».

^[11] Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale. Appendice. Renseignements annexés au Catalogue, Paris, Impr. impériale, 1862, p. 171.

^[12] Rapport du jury central sur les produits de l’agriculture et de l’industrie exposés en 1849. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 466.

^[13] Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale. Appendice. Renseignements annexés au Catalogue, Paris, Impr. impériale, 1862, p. 170-171.

^[14] Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale. Appendice. Renseignements annexés au Catalogue, Paris, Impr. impériale, 1862, p. 171.

^[15] Exposition universelle de Londres de 1862. Rapports des membres de la section française du jury international, t. VI, Paris, Impr. et Librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix, 1862. Rapport de Fossin sur la classe 33, joaillerie, bijouterie et orfèvrerie, p. 448.

^[16] Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale. Appendice. Renseignements annexés au Catalogue, Paris, Impr. impériale, 1862, p. 170-171.

^[17] Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue officiel des exposants récompensés par le jury international, Paris, E. Dentu, 2e éd., s.d. [1868]. Classe 36, joaillerie et bijouterie. Et Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale, 2e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n° 19, A. Savary.

Après l’Exposition de 1867, Savary forme une nouvelle association, avec Rondeleux. *Savary et Rondeleux* participent à l’Exposition universelle de Philadelphie en 1876⁴⁶⁴, mais, en 1878, cette association est déjà dissoute. Savary est en effet associé avec son fils, lors de l’Exposition universelle de Paris de 1878, où ils remportent une médaille d’argent. *A. Savary et fils* sont dorénavant installés 5 place du Château-d’Eau (actuelle place de la République)⁴⁶⁵. Dans son rapport, le jury de l’Exposition de 1878 apprécie « l’élégance » et le « goût » des montures de la joaillerie de Savary. Il se plaît également à employer le thème, devenu un poncif, de l’imitation indiscernable: « M. Savary présente des pierres précieuses et surtout des émeraudes d’une imitation presque dangereuse⁴⁶⁶. »

Savary décède en 1879 et son fils, ainsi que sa veuve qui exerce la profession de bijoutière⁴⁶⁷, poursuivent la fabrication.

Remi Verlet signale les différents poinçons inscupés par Savary, depuis le premier, inculpé le 11 août 1845. Ces poinçons portent toujours un motif de radis, encadré, soit des initiales SM (pour Savary et Mosbach), soit des initiales AS (pour Augustin Savary), soit des initiales SR (pour Savary et Rondeleux).

Remi Verlet a retrouvé aux archives de Paris, le dépôt de la société formée par le fils d’Augustin Savary, le 8 juin 1880, sous le nom « Savary Alfred, dit Albert (S^{te} A. SAVARY fils & C^{ie})⁴⁶⁸ ».

STEINMETZ (M.)

Bijoutier chaîniste d’imitation

M. Steinmetz, installé 86 boulevard de Magenta en 1870⁴⁶⁹, puis 140 rue Lafayette en 1878, est un bijoutier d’imitation spécialisé dans la fabrication des chaînes de montres, pour hommes et femmes. Il remporte un diplôme d’honneur à l’Exposition universelle de Vienne en 1873. Il tente diverses techniques pour donner à la dorure de ses chaînes un aspect riche. Tout d’abord, en 1878, il fait dorer ses chaînes de montre au mercure⁴⁷⁰, technique plus onéreuse et permettant un résultat de plus grande qualité que la dorure électrolytique. De nombreux doreurs pratiquent toujours la dorure au mercure à cette époque, dans le 3^e et le 10^e arrondissement de Paris, près des ateliers de bijouterie de Steinmetz. Ce dernier externalise donc probablement l’étape de la dorure.

De nouveau installé boulevard de Magenta, mais au n° 145, en 1880, M. Steinmetz change de technique et emploie l’alliage dit Talmi pour la fabrication de ses chaînes. Il annonce avoir déposé la marque de fabrique « Steinmetz⁴⁷¹ ».

Il remporte ensuite une médaille de bronze à l’Exposition universelle de Paris en 1889, pour ses bijoux d’imitation et ses chaînes de montre⁴⁷². M. Steinmetz exerce toujours comme bijoutier chaîniste en 1904, 145 boulevard de Magenta, mais a déménagé rive gauche, 26 rue Cambronne, en 1910⁴⁷³.

Remi Verlet indique qu’en 1901, les frères Gaston et Charles Steinmetz, installés boulevard de Magenta, inculpent un poinçon, à motif de roue de voiture, puis que Charles Steinmetz leur succède en 1912, suivi par Maurice Steinmetz en 1926⁴⁷⁴. Le lien avec M. Steinmetz n’est pas établi.

⁴⁶⁴ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876 Official catalogue*, Philadelphia, published for the Centennial Catalogue Company by John R. Nayle, 1876, t. 1, n° 360, Savary et Rondeleux.

⁴⁶⁵ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie. Et Arch. nat. F^o 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission de *A. Savary et fils*.

⁴⁶⁶ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Groupe IV, classe 39*. Rapport de Martial Bernard sur la joaillerie et la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1880, p. 32.

⁴⁶⁷ Arch. Paris V4E 2776. Acte de décès du 31 août 1879, mairie du 3^e arrondissement, d’Augustin Savary.

⁴⁶⁸ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 2062. Verlet indique la cote du registre de dépôt aux Archives de Paris: D32U3/56/n° 1678, D32U3/60.

⁴⁶⁹ Annuaire-almanach du commerce de 1870, rubrique « bijoutiers en doré ».

⁴⁷⁰ Arch. nat. F^o 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission de « Steinmetz, M., 140 rue Lafayette », dans la classe 39, bijouterie.

⁴⁷¹ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique « bijoutiers en doré ».

⁴⁷² *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l’Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie, p. 125 et *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel*, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37.

⁴⁷³ Annuaire-almanachs du commerce de 1905 et 1911.

⁴⁷⁴ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 2146.

STRAUSS

Fabricant ou marchand de bijouterie et articles de Paris

Strauss expose de la bijouterie et des articles de Paris, en 1896, à l’Exposition du théâtre et de la musique, à Paris⁴⁷⁵. Il n’est pas connu par ailleurs et ne figure pas dans les annuaires du commerce de cette époque.

TACHAUX (D.)

Armurier de théâtre

D. Tachaux, successeur en 1885 de L. Klein, est installé comme fabricant d’armes, armures, casques et accessoires de théâtre, 28 boulevard Jourdan.

Il poursuit la même production que son prédécesseur: des armes, armures, cottes de mailles et « accessoires pour la mise en scène », ainsi que des « armures de fantaisie pour femme, telles que demi-cuirasses, ceintures, boucliers, hallebardes⁴⁷⁶ ». En 1900, Tachaux a déménagé 86 bis rue Didot. Il dispose d’une vitrine à l’Exposition universelle de Paris de 1900, dans la classe 18, consacrée au matériel de l’art théâtral. Le jury le récompense d’une médaille de bronze pour sa production, dont il cite « une cuirasse avec casque gaulois (reproduction d’après un modèle du musée du Louvre); une armure maximilienne cannelée (reproduction exacte des armures fabriquées vers 1520 à Nuremberg) et, enfin un très beau casque du XVI^e siècle en fer forgé et repoussé d’une seule pièce⁴⁷⁷ ».

Aucun indice ne permet d’affirmer que suivant l’usage des armuriers de théâtre, il a produit également de la bijouterie de théâtre.

TAINTURIER & BOURCIER

puis BOURCIER (Charles)

Orfèvres et bijoutiers d’imitation et de théâtre

Tainturier exerce d’abord seul, en 1846, dans un atelier situé 160 rue Saint-Martin, avec entrée par le 23 rue du Cimetière-Saint-Nicolas. Il fabrique des « objets de fantaisie et de nouveauté, genre petit bronze⁴⁷⁸ ».

Il s’associe ensuite avec Charles Bourcier. En 1873, *Tainturier et Bourcier* sont installés 59 rue de Turbigo et participent à l’Exposition universelle de Vienne. Ils exposent des « objets d’or et d’argent, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie » et, surtout, de la bijouterie et de l’orfèvrerie en cuivre, avec la finition oxydée à la mode à cette époque. Ils remportent une médaille de mérite⁴⁷⁹. Nous avons la chance de disposer du rapport de l’ouvrier boutonnier lyonnais Antoine Poyet, qui a porté son regard sur la vitrine de Tainturier et Bourcier à Vienne, en 1873, et a été intéressé par leur bijouterie de théâtre:

⁴⁷⁵ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris, Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 228.

⁴⁷⁶ Annuaire-almanachs du commerce de 1886 à 1891, rubrique « armures et accessoires de théâtre ».

⁴⁷⁷ *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe III, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 18. Rapport de Charles Reynaud, p. 600.

⁴⁷⁸ Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique « bijoutiers en cuivre ».

⁴⁷⁹ *Exposition universelle de Vienne, 1873. Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international*, Commissariat général de France, Impr. nationale, 2^e éd., 1874, Groupe VII, p. 37. *Exposition universelle de Vienne, 1873. France. Produits industriels*, Commissariat général, Paris-Vienne, 2^e éd., 1873. Groupe VII, Section A, objets d’or et d’argent, joaillerie, bijouterie, orfèvrerie, n° 1491.

«**MM. TEINTURIER** [*sic*] et **BOURCIER**, de Paris. Cette maison a exposé divers articles de bijouterie de théâtre en oxyde: j'ai remarqué dans le travail exposé par cette maison un coffre en bronze oxydé, d'une longueur d'environ 30 cm sur 10 ou 12 de hauteur. Le dessus du couvercle est orné d'une rose garnie de pierres grenat; le coffre est garni de même et a dans son entier environ 1 500 pierres; deux candélabres faisant pendan du coffre, garnis de même: tous ces articles sont bien finis et d'un très bon goût. Cette maison a obtenu une médaille⁴⁸⁰.»

Charles Bourcier exerce seul dès 1876 en conservant l'adresse du 59 rue de Turbigo. Il présente de la bijouterie d'imitation aux Expositions universelles de Philadelphie, en 1876⁴⁸¹, et de Paris, en 1878, où il obtient une mention honorable⁴⁸². Il expose à Sydney en 1880 puis à Melbourne en 1881 et, en 1889, il obtient une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris, pour ses bijoux et son emploi de la technique du filigrane. Il a alors déménagé 28 rue des Archives⁴⁸³.

Il participe enfin à l'Exposition universelle de Saint-Louis, en 1904, où le jury le récompense d'une médaille d'argent⁴⁸⁴.

En 1910, il exerce toujours comme bijoutier en doré rue des Archives, au n^o 84⁴⁸⁵.

THIERCELIN

Bijoutier d'imitation

Thiercelin expose de la «bijouterie fausse», en 1896, à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris⁴⁸⁶. Il indique comme adresse le 246 rue Saint-Martin. Or cette adresse est également celle de Poincelet, fabricant de simili-diamants qui participe à la même exposition. Thiercelin ne figure pas dans les annuaires du commerce des années 1890 et ses liens de travail éventuels avec Poincelet ne sont pas établis.

THIERRY (Amédée de)

Bijoutier d'imitation

Amédée de Thierry est associé, en 1878, avec Michelot, comme bijoutiers d'imitation sous la raison sociale *Michelot, de Thierry et Cie*, 213 rue Saint-Martin. Michelot et Thierry participent à l'Exposition universelle de 1878 à Paris⁴⁸⁷, où ils obtiennent une médaille d'or. Leurs annonces commerciales donnent la liste des médailles remportées par leur prédécesseur, Villemont, aux Expositions universelles de Paris en 1855, de Londres en 1862 et de Paris en 1867⁴⁸⁸.

En 1896, à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, Michelot et Thierry présentent de la bijouterie d'imitation⁴⁸⁹. Par la suite, Amédée de Thierry remporte une médaille d'or en 1889 à Paris, et, en 1900, il préside la Chambre syndicale de la bijouterie imitation. En association avec son fils, il participe à l'Exposition universelle de 1900, où le jury remarque la «bonne exécution» de ses bijoux d'imitation à bas prix⁴⁹⁰.

⁴⁸⁰ *Rapports de la délégation ouvrière française à l'Exposition universelle de Vienne, 1873. Bijoutiers (imitation) et boutonniers*, Lyon, Paris, Librairie V^e A. Morel, et aux sièges des chambres syndicales ouvrières, 1874. Rapport d'Antoine Poyet, délégué lyonnais de la bijouterie d'imitation et de la boutonnerie, p. 4.

⁴⁸¹ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876 Official catalogue*, Philadelphia, published for the Centennial Catalogue Company by John R. Nayle, 1876, t. I, n^o 348, Bourcier, Ch.

⁴⁸² *Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie. Et Arch. nat. F^o 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission de Charles Bourcier.

⁴⁸³ *Catalogue complet des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle de 1889*, Paris, Hachette, s.d., Classe 37, joaillerie et bijouterie. Et *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Catalogue général officiel*, Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. IV, classe 37.

⁴⁸⁴ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes. Exposition internationale de Saint-Louis 1904. Section française. Rapport général*, Paris, Comité français des expositions à l'étranger, Vermot éditeur, s.d., t. II, groupe 31, joaillerie-bijouterie.

⁴⁸⁵ Annaire-almanach du commerce de 1910.

⁴⁸⁶ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 229.

⁴⁸⁷ Arch. nat. F^o 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d'admission. Demande d'admission de *Michelot, de Thierry et Cie* dans la classe 39, bijouterie.

⁴⁸⁸ Annuaire-almanach du commerce de 1880, rubrique «bijouterie en doré».

⁴⁸⁹ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris, Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 229.

⁴⁹⁰ *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international. Groupe XV, industries diverses. Première partie, classes 92 à 97*, Paris, Impr. nationale, 1902. Classe 95, joaillerie et bijouterie. Rapport de Paul Soufflot, p. 359 et p. 400.

THOMAS (G.)

Armurier et bijoutier de théâtre

G. Thomas exerce durant une vingtaine d'années, de 1883 à 1903, 27 rue Pastourelle, comme armurier et bijoutier de théâtre. Il figure régulièrement, chaque année, dans la rubrique «armures et accessoires de théâtre» de l'Annuaire du commerce, et participe à plusieurs Expositions. Il remporte une médaille d'argent à l'Exposition universelle de Paris en 1889⁴⁹¹.

En 1896, il expose des «bijoux pour théâtre et armures» à l'Exposition du théâtre et de la musique, à Paris, en 1896⁴⁹².

Il reçoit une médaille d'or et une médaille d'argent à l'Exposition universelle de Paris en 1900, pour ses «armes, armures, bijoux et accessoires pour théâtres⁴⁹³».

THOMIRE (Pierre-Philippe)

Paris 1751 – Paris 1843

Sculpteur, fondeur, ciseleur, bronzier, orfèvre, bijoutier

Thomire, le grand fabricant de bronzes dont les ateliers occupent sous l'Empire jusqu'à 800 ouvriers, vend aussi, en 1805, des «boucles de souliers, des jarretières, des éperons, des couronnes, ces divers objets en or, en argent et aussi en bronze doré et ciselé⁴⁹⁴». Juliette Niclausse juge très probable que Thomire ait poursuivi la fabrication de ces bijoux qui proviennent du fonds de son prédécesseur, le marchand Lignereux, ancien associé de l'orfèvre Daguerre. Cette pratique des métaux précieux, «justifie la présence de Thomire à Saint-Cloud, le 6 juin 1810, expertisant la corbeille de S.M. Marie-Louise fournie en mars 1810 par le célèbre marchand de robes que fut Le Roy⁴⁹⁵». Les toilettes de la nouvelle impératrice comportent, comme l'explique Juliette Niclausse, de nombreux ornements en métal précieux.

TOPART Frères

Pierre-Hippolyte, 1825 – 1879

Edmond-Louis, 1830 – 1890

Fabricants de perles d'imitation

Les frères Topart dirigent la plus grosse entreprise de fabrication de perles fausses de Paris, avec celle de Constant-Valès. Cette dernière est plus ancienne, puisqu'elle remonte à 1827, tandis que les frères Topart ne s'installent qu'en 1853.

Pierre-Hippolyte Topart naît en 1825 et décède en 1879. Il est le maire du 20^e arrondissement, où il demeure et où se situent ses ateliers⁴⁹⁶.

Son frère Edmond-Louis Topart, né en 1830, demeure dans le 3^e arrondissement, où se situe le magasin de vente. Il décède en 1890, à son nouveau domicile dans le 16^e arrondissement, après que son neveu et gendre Joseph-Louis Ruteau lui a succédé à la tête de l'entreprise (voir Ruteau)⁴⁹⁷.

⁴⁹¹ Annuaires-almanachs du commerce de 1884 à 1896, rubrique «armures et accessoires de théâtre».

⁴⁹² *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l'Industrie, Paris. Catalogue officiel de l'Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 229.

⁴⁹³ Annuaire-almanach du commerce 1904, rubrique «armures et accessoires de théâtre». G. Thomas n'apparaît plus dans les Annuaires du commerce à partir de l'année 1905.

⁴⁹⁴ NICLAUSSE, Juliette, *Thomire, Fondeur-Ciseleur (1751-1843), sa vie – son œuvre*, Paris, Gründ,1947, p. 43, citant LAFOND, P., *L'Art décoratif et le Mobilier sous la République et l'Empire*, 1900, p. 162. Cette information est tirée de l'inventaire des marchandises du fonds du marchand Lignereux, acheté par Thomire, inventaire en date du 3 nivôse an XIII (24 décembre 1804) et passé chez M^e Lahure. Mais cet acte avait disparu des Archives nationales entre le moment où Lafond avait pu le consulter et celui où M^{me} Niclausse l'a recherché.

⁴⁹⁵ *Ibidem*.

⁴⁹⁶ Arch. Paris V4E 5320. Mairie du 20^e arrondissement, acte de décès de Pierre-Hippolyte Topart, décédé à son domicile 150 rue de Bagnolet, le 29 novembre 1879, âgé de cinquante-quatre ans, maire du 20^e arrondissement.

⁴⁹⁷ Arch. Paris V4E 7332. Mairie du 16^e arrondissement, acte de décès d'Edmond-Louis Topart, décédé à son domicile, 21 boulevard Beauséjour, le 30 mars 1890, époux d'Alphonsine-Honorine Levesque. La préfecture de police précise qu'Edmond-Louis Topart est né le 17 juin 1830, qu'il est propriétaire en 1881 de l'immeuble du 21 boulevard Beauséjour et qu'en 1884 il dispose aussi d'un domicile 15 boulevard Beaumarchais. Arch. nat. F^o 5287. Dossier de candidature à la Légion d'honneur d'Edmond-Louis Topart. L'acte de naissance d'Edmond-Louis Topart, joint à son dossier de Légion d'honneur, disponible sur la base Léonore, indique la date du 18 juin et non du 17 juin.

Les deux frères reprennent en 1853 un atelier de «bijouterie fausse» occupant vingt-cinq ouvriers, et fondé à Bagnolet par Lelong⁴⁹⁸, en 1840⁴⁹⁹. Lelong est le fabricant de perles fausses que Constant-Valès désigne dès les années 1820 comme son prédécesseur et avec lequel il a été associé en 1844. Il est donc vraisemblable que cet atelier soit consacré à la fabrication de la perle fausse. En 1856, les deux frères Topart ouvrent une usine importante à Charonne, 62 bis rue Saint-Blaise (20^e arrondissement de Paris depuis 1860). De vingt-cinq ouvriers dans l’atelier de Bagnolet, Topart frères occupent huit cents ouvriers à Charonne en 1881, principalement des ouvrières. Ils exploitent également deux souffleries de verre, à Langeac (Haute-Loire) et à Argences (Calvados). Leur main d’œuvre atteint au total un chiffre de 1 200 à 1 500 personnes. Leur magasin de vente se situe 31 rue Chapon et leur chiffre d’affaires atteint un million de francs par an, avec un bénéfice de l’ordre de 150 000 francs⁵⁰⁰.

Ils participent à l’exposition de New York en 1853, puis à l’Exposition universelle de Paris en 1855 où ils reçoivent une médaille de 2^e classe⁵⁰¹. Le jury les désigne, avec Constant-Valès, comme «les plus habiles faussaires en perles fines que puissent désirer les nombreuses dames qui se font leurs complices⁵⁰²». Ils remportent une médaille d’argent à l’Exposition de Paris en 1867, pour leurs imitations de «perles fines et de corail⁵⁰³». Leurs produits sont exposés dans la même vitrine que ceux du bijoutier de théâtre Le Blanc-Granger, la vitrine n° 6 «Perles fausses et ornements de théâtre⁵⁰⁴». Ils continuent d’exposer et de remporter des médailles pour leurs perles imitant les perles fines et le corail, par exemple à Philadelphie en 1876, où ils participent à l’exposition collective des fabricants de bijouterie d’imitation français⁵⁰⁵. Ils obtiennent une médaille d’or à l’Exposition universelle de Paris en 1878⁵⁰⁶.

En 1879, Hippolyte Topart, qui est depuis plusieurs années conseiller municipal et soutien fidèle de Léon Gambetta, est élu maire du 20^e arrondissement, sur la liste de l’Union républicaine. Il meurt la même année⁵⁰⁷. Son frère, de son côté, exerce des responsabilités syndicales et consulaires. Au début des années 1880, il est vice-président de la Chambre syndicale de la bijouterie imitation et juge suppléant au tribunal de commerce de la Seine. Il fonde en 1876 une école gratuite de dessin destinée à la bijouterie imitation, située 118 rue du Temple. Il fonde également, en 1878, une caisse de retraite avec abondement patronal annuel de 5% du salaire annuel de chaque ouvrier. Et il est l’auteur d’un manuel d’enseignement professionnel dont il offre cent exemplaires aux bibliothèques municipales de Paris: *Petit guide commercial et professionnel à l’usage des élèves des classes élémentaires, 1^{re} partie. De l’apprenti et de l’ouvrier*. Sa fortune est enfin évaluée par la préfecture de police à 50 000 francs de rente. Sa candidature à la Légion d’honneur est appuyée par le député Spuller et le nouveau maire du 20^e arrondissement, Gérard, qui rappelle l’intention de Léon Gambetta de faire décorer Hippolyte Topart, décédé prématurément. Edmond Topart est fait chevalier de la Légion d’honneur en 1885⁵⁰⁸.

Depuis 1879 et la mort de son frère, il s’est associé avec ses deux neveux Ruteau, fils de sa sœur Émilie-Adélaïde Topart. Sa fille Marie-Éléonore-Berthe Topart épouse en 1875 l’un de ses deux cousins: Joseph-Louis Ruteau⁵⁰⁹. Après un temps d’association entre l’oncle et ses deux neveux, la maison Topart frères devient la maison Ruteau frères, dont Joseph-Louis assure seul la direction effective, à partir de la fin des années 1880 (voir Ruteau).

⁴⁹⁸ Arch. nat. F¹² 5287. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Edmond-Louis Topart.

⁴⁹⁹ Arch. nat. F¹² 5263. Dossier de candidature à la Légion d’honneur de Joseph-Louis Ruteau.

⁵⁰⁰ Arch. nat. F¹² 5287. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Edmond-Louis Topart. Lettre du préfet de police, au ministre de l’Agriculture et du Commerce, en date du 23 août 1881.

⁵⁰¹ Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36, joaillerie, bijouterie. Demande d’admission de «H. et E. Topart frères, 31 rue Chapon».

⁵⁰² Busquet, Alfred, «Classe XVII, Orfèvrerie, Bijouterie, Industrie des Bronzes d’art», dans *Le Travail universel. Revue complète des œuvres de l’art et de l’industrie exposées à Paris en 1855*, Paris, aux bureaux de la Patrie, 1856, t. II, p. 193.

⁵⁰³ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n° 37, Topart (H. et E.) frères.

⁵⁰⁴ Arch. nat. F¹² 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’installation de la classe 36. Plan de répartition des exposants par vitrine.

⁵⁰⁵ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876 Official catalogue*, Philadelphia, published for the Centennial Catalogue Company by John R. Nayle, 1876, t. I, n° 363, Topart brothers, Paris, Imitation pearls and corals, cl. 253. Et *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards*, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880.

⁵⁰⁶ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie.

⁵⁰⁷ Arch. nat. F¹² 5287. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Edmond-Louis Topart. Lettre de Gérard, le maire du 20^e arrondissement, successeur d’Hippolyte Topart, adressée à Rouvier, ministre du commerce, en date du 1^{er} décembre 1884.

⁵⁰⁸ Arch. nat. F¹² 5287. Dossier de candidature à la Légion d’honneur d’Edmond-Louis Topart.

⁵⁰⁹ Arch. Paris V4E 2731. Acte de mariage, mairie du 3^e arrondissement, le 14 avril 1875, entre Joseph-Louis Ruteau, né le 13 janvier 1847, fils de Louis Ruteau, marchand tailleur et de Émilie-Adélaïde Topart, et de Marie-Éléonore-Berthe Topart, née le 2 juillet 1854, fille d’Edmond Louis Topart.

TOUCHARD (Ernest)

Bijoutier d’église et de théâtre

Armurier de théâtre

Ernest Touchard s’installe en 1855 comme bijoutier en doré, 78 rue du Temple⁵¹⁰. En 1857 il déménage 44 rue Chapon, puis 16 rue de Montmorency en 1860⁵¹¹.

En 1873, il participe à l’Exposition universelle, à Vienne, où il présente de la «bijouterie dorée pour ornements d’Église et Théâtres» et remporte une médaille⁵¹². A Vienne, le délégué ouvrier français chargé du rapport sur la bijouterie d’imitation est Antoine Poyet. Cet ouvrier boutonnier lyonnais aime porter son regard sur la bijouterie de théâtre et nous renseigne un peu plus sur la vitrine d’Ernest Touchard: «M. TOUCHARD, de Paris, a exposé divers articles de théâtre, tels que parures, garnitures d’épée et un diadème. Tous ces articles sont oxydés, d’un bon goût et bien finis. Cette maison a obtenu une médaille⁵¹³».

Touchard expose ensuite à Philadelphie, lors de l’Exposition universelle de 1876. Il obtient une médaille pour ses ornements d’église et de théâtre, ses *regalia* et ses imitations d’armes⁵¹⁴.

En 1878, il demande au comité d’admission de la classe de la bijouterie, à l’Exposition universelle de Paris, un emplacement de 2 m de largeur, c’est-à-dire plus grand que la moyenne des autres bijoutiers. Il présente sa «bijouterie dorée» et ses «accessoires pour théâtre» et reçoit une médaille de bronze⁵¹⁵.

Il insère un encart publicitaire dans une revue de théâtre, en 1886, pour annoncer sa nouvelle adresse, 48 rue des Francs-Bourgeois, et sa spécialité d’«armes et bijouterie historique pour Costumes et Théâtres⁵¹⁶».

De 1888 à 1892, il figure dans la rubrique «armures et accessoires de théâtre» des *Annuaire*s du commerce. Il n’apparaît plus dans l’Annuaire du commerce à partir de 1893.

Remi Verlet a retrouvé ses deux poinçons, insculpés le 8 septembre 1868: un poinçon de forme carrée et un autre en losange, tous deux ornés d’un touchau et des initiales ET⁵¹⁷.

⁵¹⁰ Il apparaît dans l’Almanach-Bottin de 1856.

⁵¹¹ *Annuaire*s et almanachs du commerce de 1858 et 1861.

⁵¹² *Exposition universelle de Vienne, 1873. Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international*, Commissariat général de France, Impr. nationale, 2^e éd., 1874, Groupe VII, p. 37.

⁵¹³ *Rapports de la délégation ouvrière française à l’Exposition universelle de Vienne, 1873. Bijoutiers (imitation) et boutonniers*, Lyon, Paris, Librairie V^e A. Morel, et aux sièges des chambres syndicales ouvrières, 1874. Rapport d’Antoine Poyet, délégué lyonnais de la bijouterie d’imitation et de la boutonnerie, p. 4.

⁵¹⁴ *United States Centennial Commission. International Exhibition 1876. Reports and Awards*, t. V, groups VIII-XIV, Washington, Government Printing Office, 1880, n° 47, Ernest Touchard, Paris, France, Jewelry: «Commended for the exhibition of ecclesiastical and theatrical ornaments, regalia, and imitations of weapons».

⁵¹⁵ *Ministère de l’Agriculture et du Commerce. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Catalogue officiel. Liste des récompenses*, Paris, Impr. nationale, 1878. Classe 39, joaillerie et bijouterie. Et Arch. nat. F¹² 3385. Exposition universelle de 1878. Section française: Comité d’admission. Demande d’admission de E. Touchard.

⁵¹⁶ Revue *Le Costume au théâtre et à la ville. Revue de la mise en scène*, n° 1, 15 décembre 1886.

⁵¹⁷ Verlet, Remi, *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’École des Arts Joailliers, 2022, p. 2216.

TRUCHY (C.-E.)

Fabricant de perles fausses

Truchy est installé en 1820, 10 rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur⁵¹⁸, comme fabricant de perles fausses. Son adresse devient le 18 de la même rue en 1846⁵¹⁹. Il participe à l’Exposition des produits de l’industrie de 1844 où il remporte une médaille d’argent. Le rapport du jury sur la bijouterie détaille la technique de fabrication employée par Truchy:

«M. Truchy a beaucoup travaillé pour arriver à la qualité de verre la plus convenable, à la préparation de l’ablette et de celle de remplissage des perles artificielles, qu’il fait par un moyen mécanique de son invention. M. Truchy, par ses procédés, imite très-bien les perles d’Orient, celles de Panama et celles d’Écosse avec la teinte, la demi-transparence et l’aspect opalin et nacré de chacune d’elles⁵²⁰.»

Truchy remporte de nouveau une médaille d’argent à l’Exposition des produits de l’industrie de 1849. Le rapport du jury rappelle que Truchy appartient à une lignée de fabricants de perles fausses, et le compare à Constant-Valès pour la qualité de ses imitations de perles:

«M. Truchy est arrière-petit-fils de M. Jacquin, qui, en l’année 1686, établit en France la fabrication des perles artificielles, pour laquelle il fut breveté sous Louis XIV, ainsi qu’il est constaté dans le catalogue des découvertes des arts et métiers du ministère de l’intérieur. Après M. Constant Valès, ou au même rang, vient se placer M. Truchy. Son exposition se distingue par une imitation aussi parfaite que possible des perles dites *grosses baroques*, de formes bizarres, telles qu’on les trouve dans la nature. Ces perles baroques sont aujourd’hui employées avec le plus grand succès dans les arts par des fabricants qui en tirent parti pour en faire des objets originaux et de caprice ou de fantaisie. L’art de faire les perles artificielles doit d’importantes améliorations à M. Truchy. Ses perles ont conquis une telle supériorité qu’il est difficile et souvent impossible, à la simple vue, de les distinguer des perles véritables, dont cet habile fabricant est parvenu à donner aux siennes la dureté, le poids et les belles teintes orientales opaliques qui les font rechercher pour la haute joaillerie d’imitation⁵²¹.»

Par la suite, Truchy ne manque pas de rappeler sa filiation et de faire remonter la création de sa maison à l’année 1686. Il obtient une médaille à l’Exposition universelle de Londres en 1851, puis une médaille de 2^e classe à celle de Paris en 1855, ainsi qu’à celle de Londres en 1862. Il annonce exporter 35 % de sa production⁵²².

Il décède avant l’Exposition universelle de Paris de 1867. Sa veuve et son fils reprennent la direction de la maison qui est installée, en 1867, 12 rue Tiquetonne. La veuve Truchy s’annonce comme fournisseur breveté de l’Impératrice et rappelle l’origine de son mari, «petit-fils et successeur de M. Jacquin, inventeur des perles fausses. Maison fondée en 1686⁵²³». Elle présente à l’Exposition universelle de 1867 des perles blanches et de couleur, pour bijouterie, pour exportation, pour coiffures et robes, qui sont installées dans la même vitrine que les bijoux de théâtre de Le Blanc-Granger: la vitrine n^o 5 «Perles fausses et ornements de théâtre⁵²⁴». Elle obtient une médaille de bronze⁵²⁵.

⁵¹⁸ La rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur porte le nom actuel de rue Saint-Sulpice.

⁵¹⁹ Almanach du commerce de 1820, rubrique «fabricants et marchands de perles» et Almanach Azur de la Fabrique de Paris, 1846, rubrique «pierres, perles fausses et colliers».

⁵²⁰ *Exposition des produits de l’industrie française en 1844. Rapport du jury central*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Fain et Thunot, 1844, t. II, p. 197.

⁵²¹ *Rapport du jury central sur les produits de l’agriculture et de l’industrie exposés en 1849*. Rapport de Héricart de Thury sur la bijouterie, Paris, Impr. nationale, 1850, t. III, p. 469.

⁵²² *Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, Impr. impériale, 1862, n^o 3227. Et *Exposition universelle de Londres de 1862. Documents officiels complétant les rapports du jury international*, Paris, Impr. et librairie centrale des chemins de fer de Napoléon Chaix et Cie, 1864 t. VII, p. 422, Truchy (C.-E.).

⁵²³ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général publié par la Commission impériale*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1867], t. I, Groupe IV, Classe 36, joaillerie, bijouterie, n^o 36, et Renseignements de la classe 36.

⁵²⁴ Arch. nat. F¹⁷ 3049. Exposition universelle de 1867. Commission impériale. Service de l’installation de la section française. Dossiers d’admission et d’installation de la classe 36,joaillerie, bijouterie. Demande d’admission de *Veuve Truchy et fils*, et plan de répartition des exposants par vitrine.

⁵²⁵ *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue officiel des exposants récompensés par le jury international*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, s.d. [1868]. Classe 36, joaillerie et bijouterie.

VERDIER

Fabricant de perles fausses

Verdier est installé dès 1824 comme fabricant de perles fausses, 45 rue de Bretagne et 10 rue de Beauce. En 1846 et jusqu’en 1855, il exerce au 17 rue Portefoin. À partir de 1856, il est remplacé par A. Verdier, 52 rue Chapon⁵²⁶.

VUILLERMOZ (Louis)

Bijoutier et joaillier d’imitation

Louis Vuillermoz, installé 68 rue de Turbigo, présente de la bijouterie d’imitation à l’Exposition du théâtre et de la musique, en 1896, à Paris⁵²⁷. Il participe à l’Exposition universelle de Paris, en 1900. Il est alors installé 63 rue de Turbigo et expose des «imitations de diamants et pierres précieuses⁵²⁸».

Remi Verlet signale l’insculpation d’un poinçon de Louis Vuillermoz, le 28 mai 1878, représentant une étoile dans un croissant, avec les initiales LV⁵²⁹.

⁵²⁶ Almanach du commerce de 1825, Almanach Azur de la fabrique de Paris, 1846, rubrique «pierres, perles fausses et colliers». Annuaires du commerce de 1850 et 1857.

⁵²⁷ *Exposition internationale du théâtre et de la musique, du 25 juillet au 25 novembre 1896, Palais de l’industrie, Paris. Catalogue officiel de l’Exposition*. Groupe VIII, industries du métal, Paris, Impr. Wattier, 1896, p. 229.

⁵²⁸ *Exposition internationale universelle de 1900. Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier; Lille, Impr. L. Danel, 1889, t. XVII, groupe XV, classe 95, bijouterie, n^o 188.

⁵²⁹ Verlet, Remi. *Dictionnaire des joailliers, bijoutiers et orfèvres, en France, de 1850 à nos jours*, Gallimard-L’Ecole des Arts Joailliers, 2022, p. 2316.

L'École des Arts Joailliers
31, rue Danielle-Casanova,
75001 Paris
+33 (0)1 70 70 38 40

@lecolevanacleefarpels
#lecolevanacleefarpels

www.lecolevanacleefarpels.com

La mission de L'École des Arts Joailliers est de diffuser la culture joaillière auprès du public le plus large, à Paris et dans le monde. À travers des cours pratiques dispensés par des experts passionnés, des livres, des conférences et des expositions, L'École initie à l'histoire du bijou, aux savoir-faire joailliers et au monde des pierres précieuses.

L'École a été créée en 2012 avec le soutien de Van Cleef & Arpels.

DÉCOUVRIR
S'ÉMERVEILLER
APPRENDRE

Cours — Conférences — Expositions — Publications